ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ALFRED DE VIGNY

POËMES

LIVRE MYSTIQUE — LIVRE ANTIQUE — LIVRE MODERNE
POËMES PHILOSOPHIQUES

SUZANNE — HÉLÉNA — FRAGMENTS INÉDITS

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. FERNAND BALDENSPERGER

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCXIV

15
PQ
2474
.A6
1914
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 31 MAI 1913

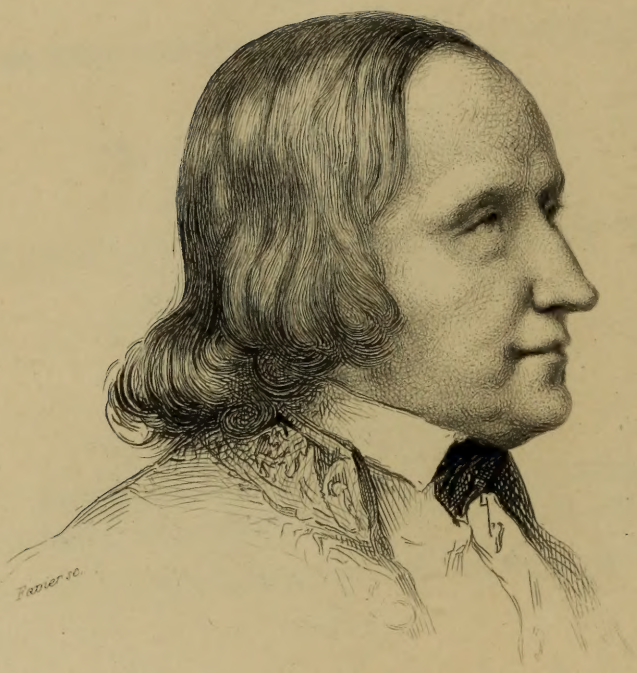
Il a été tiré de cette édition :

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.

Le texte de ce volume est revisé d'après les éditions de 1852, 1859 (*Œuvres complètes,* in-8°, Paris, Librairie Nouvelle) et 1864, et collationné sur les manuscrits cités dans les NOTES.

Tous droits réservés
pour les fragments n'appartenant pas au domaine public.


Panier sc.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY

POËMES

LIVRE MYSTIQUE — LIVRE ANTIQUE — LIVRE MODERNE

POËMES PHILOSOPHIQUES

SUZANNE — HÉLÉNA — FRAGMENTS INÉDITS

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DE

M. FERNAND BALDENSPERGER

PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCXIV

AVIS DE L'ÉDITEUR.

En réglant lui-même le cortège des œuvres dont il voulait être accompagné devant la postérité, Vigny a défini la nature des éditions à venir : c'est sur l'élite de ses productions qu'il a demandé à être jugé, c'est elle qui devra former le contenu de ses Œuvres complètes, *et il y aurait autant d'arbitraire que d'impiété à y réintégrer des pages rejetées par l'écrivain.*

D'autre part, la postérité, afin de mieux goûter ces produits préférés de son esprit et de pénétrer plus avant dans le secret de sa pensée ou de son art, a besoin de ne pas ignorer ses ébauches ou ses essais. Beaucoup de ces « inédits » ont cessé depuis longtemps de l'être; d'autres ont toujours été à la disposition des curieux dans les périodiques ou les premières éditions d'où Vigny ne les avait pas tirés pour la constitution de son œuvre définitive.

Le principe qui dirige la présente publication est donc le suivant : laisser intact le groupement des écrits du poète, tel que Vigny l'a décidé; accueillir dans des notes ce qu'il a écarté, brouillons révélateurs aussi bien qu'imprimés dédaignés; éviter ce dont il a plusieurs fois manifesté l'horreur, le

« commentaire » qui est la simple adjonction d'un compliment, d'un blâme ou d'une paraphrase à l'expression de l'auteur; réunir en revanche tout ce qui pourra aider à une meilleure intelligence de sa pensée et de sa manière.

Encore qu'il se soit défié, à la romantique, des hommes qui cherchent à savoir « comment naît et se forme la pensée », il est de ceux qui, loin d'avoir rien à redouter de ces curiosités, sont le mieux servis peut-être par cette façon d'entendre la critique.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Alfred-Victor de Vigny est né à Loches le 27 mars 1797. Bien qu'il ait écrit un jour : « On est du pays où l'on est né et où l'on a été remué dans son premier berceau », il n'a guère cultivé les affinités qui le rattachaient à ce lieu de naissance tourangeau. Des raisons de famille y avaient conduit ses parents sous la Révolution; il s'en éloigna avec eux à l'âge de deux ans et n'y revint jamais. Cependant il a pris soin de noter, dans *Cinq-Mars,* que la population de la Touraine n'a « ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi »; et c'est une combinaison semblable qu'il se plaisait, dans ses *Mémoires,* à discerner en lui-même. « Homme du Nord par mon père et du Midi par ma mère, les nerfs vigoureux de l'un et le sang brûlant de l'autre se sont combinés de manière à me donner une nature impressionnable et forte, persévérante et souple... »

Resté l'unique enfant d'un père sexagénaire et d'une mère qui touchait à la quarantaine au moment de sa naissance, seul survivant de quatre fils, il fut élevé

« avec un amour sans pareil » par ces vieux parents. Comme beaucoup de mères de poètes, celle-ci légua à son fils ses dispositions décisives : une profonde sensibilité tenue en bride par un esprit vigoureux, sûr et juste, une conscience exigeante jusqu'au scrupule et facilement alarmée, son goût très averti de la musique et de la peinture. Avec la noblesse d'un profil ferme et fin, la douceur d'un nez légèrement aquilin et de beaux yeux gris bleu sous un front encadré de cheveux blonds, c'est bien là, peut-on dire, le meilleur de l'apport maternel dans sa personnalité. De son père, Léon de Vigny, ancien soldat de la guerre de Sept ans, officier subalterne, pendant vingt-deux ans, aux armées du Roi, spirituel et enjoué en dépit des infirmités, il tiendrait peut-être ses illusions héraldiques et seigneuriales, sa vocation militaire et ce qu'il y a de plus sociable en lui. Ce père, indulgent comme un aïeul dont il avait l'âge, et qu'il perdit à dix-neuf ans, restait associé surtout, dans son souvenir, à des impressions et des images de plaisante causerie. « Il m'asseyait sur ses genoux, le soir, au coin du feu, près de ma mère, et me racontait sa vie et les guerres et les grandes chasses au cerf et au loup... »

En effet, derrière des parents dont il était l'unique rejeton, c'est toute une double lignée d'ascendants dont il s'est toujours plu à faire foisonner l'assez maigre arbre généalogique. « Ces deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce, et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde, ces deux sangs se sont réunis

dans mes veines pour y mourir. » Mirage touchant, qui nous a valu de beaux vers et auquel une émouvante destinée emprunte beaucoup de sa fierté et de sa tristesse :

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste...

Mais ni François de Vigny, receveur de la ville de Paris anobli par Charles IX en 1570, ni Em. Baraudini, Piémontais, secrétaire du duc de Savoie, fixé à Loches dès 1542 avec la qualification de noble homme, ne rattachaient le poète à une aristocratie bien ancienne : et c'est une foi supérieure aux documents qui l'a ramené si souvent, jusqu'au bout de sa vie, à ses dossiers nobiliaires et à une mélancolique contemplation du passé et du présent de sa race.

Son enfance, au Tronchet en Beauce, puis à Paris, fut confinée dans le « cabinet des antiques ». Sans doute, sa mère prétendit lui donner une éducation à l'*Émile*, le soumettre à un régime de fortifiante rudesse, l'endurcir pour la vie à la souffrance physique. Mais l'enfant qui avait part à la « conversation grave du soir », quand il n'était pas abandonné à son rêve, restait soumis aux seules influences d'un foyer désuet. Point de camarades jusqu'à huit ans, sa mère étant alors sa seule éducatrice; ensuite, à la pension Hix, des condisciples que choquaient les airs de fille d'un élève trop sage,

mal à l'aise au milieu des écoliers. « Le temps le plus malheureux de ma vie, dira-t-il plus tard avec amertume, fut celui du collège, parce que, devançant mes compagnons dans les études, ils étaient humiliés de se voir inférieurs à un plus jeune et me prenaient en haine. Cela me rendit sombre, triste et défiant. » On ne voit guère non plus, dans ces jeunes années si décisives, de cousinages, d'intimités fraternelles propres à dépouiller de son mystère l'image de la femme, aux yeux de l'enfant qui grandit. Sa mère, quand il a dix-sept ans, veut être *son unique amie.* Il semble que toujours, ange ou « enfant malade », l'Ève immortelle ait gardé pour Vigny quelque chose d'alangui, une secrète blessure que la vie réelle menace d'envenimer, que les poètes seuls devinent et savent sonder. Attendrissement inquiet et illusion apitoyée qui régleront bien des démarches de sa sensibilité, et qui introduiront dans son œuvre un « éternel féminin » reflétant de préférence

... une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures...,
... Le dédain sur la bouche et les grands yeux baissés.

Le goût des vers lui était, d'ailleurs, venu de bonne heure, s'il faut en croire son témoignage rapporté par Aug. Barbier. Des poésies apprises par cœur à sept ans, de précoces traductions de fragments du Tasse ou de Lucain l'auraient initié, enfant encore, à un ordre de jouissances intellectuelles que ses parents n'approuvaient pas beaucoup.

Mais les vers héroïques, la *Jérusalem* ou la *Pharsale*, ce n'était là, sans doute, pour un adolescent de 1810, qu'un succédané médiocre de l'action. Plus encore qu'Alfred de Musset, Vigny était un « enfant du siècle » par le prestige exercé sur sa jeune âme « par la gloire militaire de Napoléon. Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête de nos maîtres... Il me prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes; passion d'autant plus malheureuse que c'était le temps précisément où la France commençait à s'en guérir. Mais l'orage grondait encore, et ni nos études sévères, rudes, forcées et trop précoces, ni le bruit du grand monde où, pour me distraire de ce penchant, on m'avait jeté tout adolescent, ne me purent ôter cette idée fixe... »

Cependant le modeste appartement de l'Élysée-Bourbon ou du marché d'Aguesseau rassemble trop d'adversaires du régime et de contempteurs du présent, pour que cette vocation militaire aboutisse sitôt. « La haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'Empereur lui-même »; des souvenirs anti-révolutionnaires persistants, un oncle fusillé à Quiberon, deux cousins tués à l'armée de Condé : trop de rancunes creusent un fossé entre cette destinée qui cherche sa voie et les grandes chevauchées napoléoniennes. A peine si, vers la fin de l'Empire, la passion des mathématiques et

des analogies de gravité, de recueillement et de savoir entre l'esprit de l'Ecole polytechnique et le petit aristocrate à l'intelligence méditative, firent admettre que le jeune homme, « élevé pour le Roi », pourrait malgré tout servir un autre maître, qui avait derrière lui une si grande partie de la France...

Mais la Restauration parut arranger les choses. Le 6 juillet 1814, Vigny entrait aux Compagnies-Rouges. Le 8 juillet 1815, il rejoignait une seconde fois son escadron : dans l'intervalle, ce guerrier de dix-huit ans avait pu connaître l'amertume des discordes civiles, le désarroi des Cent-Jours, la flamme des lanciers d'Exelmans pointant à l'horizon tandis que lui-même retrouvait, avec la Maison du Roi, les Princes à Béthune, pour y être licencié, comme toute l'armée, par une ordonnance de Louis XVIII. Sous-lieutenant, le 4 avril 1816, au 5e régiment d'infanterie de la Garde, il pratiqua la vie de garnison aux environs de Paris, Courbevoie, Vincennes, Rouen, « le plat service de paix » avec le paradoxal recrutement qui, après tant d'années de guerre, mettait si souvent les vieux soldats de l'Empire sous la dépendance de jeunes nobles inexpérimentés. *Servitude et Grandeur militaires,* après 1830, ce sera la plainte, demi-élégie et demi-oraison funèbre, d'une Armée soudain vouée, après l'extraordinaire épopée, à l'inaction ou à des besognes pires : la répression des mouvements politiques de l'intérieur.

D'ailleurs, son désenchantement aidant, Vigny profitait de ses loisirs pour se donner à présent une nouvelle culture, « l'éducation volontaire, la vraie, la

seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive». Parmi ses relations de famille, un homme tel que Bruguière de Sorsum, orientaliste amateur, l'un des fondateurs de la Société asiatique, pouvait attirer son attention sur des régions singulières et mal explorées du monde. Un de ses maîtres, l'abbé Gaillard, l'avait naguère intéressé à l'anglais en lui faisant traduire Homère dans cette langue; de bonne heure lui était ouvert l'Orient biblique ou musulman, dont les poètes britanniques tiraient un si prestigieux parti. Et son enthousiasme de jeune lévite se prenait aux prophéties de l'Ancien Testament, tandis que la Grèce frémissante ravivait chez lui, comme chez tous ses contemporains, une ferveur où la piété classique venait s'allier au goût renouvelé de la couleur locale.

La rencontre se fit, grâce aux frères Deschamps et à leur père, entre l'officier-poète et de jeunes gens de lettres, passionnés d'entreprise et de mouvement. Vigny comptera parmi les collaborateurs du *Conservateur littéraire* en 1820 et de la *Muse française* en 1823, de même qu'il joindra en 1827 le second Cénacle : fraternité charmante et, souvent, camaraderie commode entre nouveaux venus impatients, provisoirement unis par quelques articles d'une foi identique. Mais était-ce vraiment, pour le Cénacle, une recrue assurée que le gentleman d'une si parfaite tenue qui traversait les rangs des Jeune-France, aux jours des lectures poétiques, ou qui invitait ses camarades à entendre correctement chez lui des fragments d'œuvres inédites? Il est vrai que les milieux mondains pouvaient à peine

faire plus de fonds sur ce danseur distrait, cet aimable causeur trop souvent absorbé, chez Mmes de Lagrange, de Craon ou de Maillé. En 1822, tout chargés encore des réminiscences de Millevoye et Delille, ses *Poëmes* paraissaient anonymes, sans produire grande sensation; *Le Trappiste,* trois fois réédité en quelques mois, devait surtout son succès à des causes politiques. *Éloa* seule, en avril 1824, attira plus vivement l'attention.

Espérant d'ailleurs que la guerre allait lui valoir un peu de la gloire militaire et de l'action héroïque dont le rêve le hantait, Vigny, lieutenant de la Garde au 10 juillet 1822, passe capitaine, en mars 1823, au 55e d'infanterie. De Strasbourg, ce corps se rend dans le Sud-Ouest, et ce sera sans doute pour franchir les Pyrénées et combattre enfin! «Je mérite vraiment toutes vos félicitations, écrit-il, puisque je me vois certain de faire cette guerre à la Du Guesclin et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles...» La déconvenue fut grande de s'en tenir à Oloron, à Pau, à Orthez, à Bayonne, au fort d'Urdoz, et de réprimer des émeutes au lieu de replacer, delà les monts, une majesté catholique sur son trône : des congés fréquents ne laissent pas de trahir désormais, dans le dossier militaire de Vigny, une vocation découragée.

Il avait éprouvé, pour la belle Delphine Gay, «la dixième Muse», rieuse et jouant avec la gloire, un éblouissement que sa mère empêcha de tourner en mariage. Après un autre épisode sentimental dont

le Midi fut le théâtre, Vigny épouse à Pau, le 3 février 1825, Lydia-Jane Bunbury, fille d'un Anglais enrichi aux colonies : cette union, qui ne répondit pas à toutes les espérances pratiques du jeune capitaine, mit fin, en réalité, à sa carrière d'officier.

En mars 1826, *Cinq-Mars* paraît : roman historique à la Walter Scott, mais prétendant, plus que les *Waverley Novels*, se donner pour un tableau d'histoire, et dissimulant à peine sous une évocation charmante, pittoresque et risquée, la thèse d'une aristocratie ombrageuse. Le succès, du reste, fut grand, et donna véritablement au nom de Vigny toute la sonorité dont peut se contenter une âme exigeante. Des rééditions des *Poëmes* en 1826 et 1829, avec des remaniements et des additions, assuraient l'éclat de cet astre en pleine ascension : Vigny allait-il vraiment fixer le destin, et, grâce à un succès de théâtre, le verrait-on s'emparer de la gloire qu'un Lamartine possédait déjà, que Victor Hugo, dans les mêmes rangs et presque à ses côtés, entendait conquérir de haute lutte ?

Les jours étaient loin où notre poète imitait l'Arioste dans une tragédie ébauchée sur *Roland;* un *Julien l'Apostat* allait être détruit. Vigny connaissait depuis longtemps l'œuvre de Shakespeare : il la goûtait moins encore pour ses « beautés isolées » que pour son système même, pour sa force d'expression et la triple variété du langage qu'on y fait parler aux personnages : Vigny la comparera au récitatif, à la déclamation et au *bel canto* du théâtre lyrique. Les nécessités qui faisaient, de l'œuvre shakespearienne, une des pierres

de touche du romantisme dramatique furent encore accusées par les représentations anglaises de 1828 : le poète assista à ces séances mémorables et put entendre « bourdonner à ses oreilles le vulgaire le plus profane que jamais l'ignorance parisienne ait déchaîné dans une salle de spectacle ». En attendant les œuvres promises par la nouvelle école, une adaptation française de drames du grand Will pouvait évidemment préciser les points de vue et définir les positions des deux partis. En avril 1828, un *Roméo* écrit par Émile Deschamps et Vigny était reçu à la Comédie-Française; un peu plus tard, une autre « composition d'après Shakespeare », *Shylock*, était improvisée; le 24 octobre 1829 enfin, *Othello*, terminé en juillet, offrait au public l'échantillon d'une pièce construite à quelques réserves près, affirmait le poète, « selon le système que je crois convenable à notre époque » : drame en vers sacrifiant les trois unités et la séparation entre les genres, restant fidèle à la prosodie française et à une certaine stylisation générale, se réclamant néanmoins de la réalité et du vrai, et ne transigeant pas sur les détails familiers et caractéristiques. Le succès fut balancé, mais les représentations retentissantes de pièces mieux faites pour la scène, en 1829 et 1830, donnèrent raison à la tentative du poète.

Ce ne fut d'ailleurs que le 25 juin 1831, avec *La Maréchale d'Ancre* à l'Odéon, que Vigny devait produire une œuvre originale qui fît « lire une page d'histoire sur le théâtre ». Mademoiselle Georges, dans le rôle principal, desservit plutôt qu'elle ne soutint cette

pièce trop serrée et trop dense, à l'heure où l'éclatant lyrisme des drames d'Hugo, l'habileté de facture de Dumas orientaient d'un autre côté le renouveau théâtral du siècle.

On sait quelles espérances la France littéraire, aux approches de 1830, fondait sur le gouvernement de l'intelligence. La « prochaine royauté du génie » paraissait assurée à une génération qui avait vu s'effondrer coup sur coup le régime du prestige militaire et celui de la légitimité. Vigny s'était plu à donner comme épigraphe, à un chapitre de *Cinq-Mars*, un passage de Lamennais glorifiant les grands écrivains, « sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race..., disparaissant en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement ». La Révolution de Juillet semblait faire la place nette pour une aristocratie intellectuelle : or le régime de Louis-Philippe, de plus en plus dominé par des soucis matériels, fit faillite à ces espoirs naïvement ambitieux. Ce fut, pour beaucoup de gens de lettres, ou la « curée », ou la « flatterie descendante » qui conservait à quelques noms un halo de popularité, ou enfin l'embourgeoisement inévitable. La haute littérature sembla trahie, une fois de plus — et souvent par ceux-là qui réclamaient naguère en sa faveur une meilleure place dans la vie nationale.

Vigny ne se résigna jamais à une banqueroute dont il s'exagérait perpétuellement l'amertume. Il entend bien avant tout, dans les premières années de la Monarchie de Juillet, livrer le bon combat de la Pensée

indépendante; une période d'activité nouvelle semble s'ouvrir pour lui. Et, par exemple, l'édition de 1833 de *Cinq-Mars* annonce, *sous presse,* la *Seconde Consultation du Docteur Noir* à côté de *Stello,* un nouveau roman historique en deux volumes, un recueil de *Nouvelles historiques.* Dans la *Revue des Deux Mondes,* on promet de temps en temps des œuvres prochaines qui maintiendront le nom de Vigny au premier plan de la littérature; à l'*Avenir,* on fait grand fonds sur sa collaboration régulière.

En réalité, une fois *La Maréchale d'Ancre* jouée à l'Odéon, Vigny met surtout sa plume au service de deux clientèles que le nouveau régime oublie trop, à son avis. *Stello* (1832) prend la défense des poètes, également méconnus par la royauté, la bourgeoisie et le gouvernement populaire; *Servitude et Grandeur militaires* (1835) célèbre le soldat, héros et esclave pareillement sous un «conseil d'avocats», sous la royauté et l'Empire. *Chatterton* (12 février 1835) porte à la scène, non sans le plus douloureux retentissement, la thèse qui fait du poète la victime d'une société qui, au lieu de lui donner une place d'honneur, le pousse à la misère et au suicide. Et si un retour de Vigny sur lui-même et sa longue lieutenance, sur lui-même encore et ses mélancolies d'écrivain sans séides attitrés, inspire les plus pathétiques accents de telles œuvres, ses anciens compagnons d'armes de la Garde, ses confrères de la bataille romantique n'en sont pas moins les clients choisis de ces plaidoyers généreux : trop généreux à vrai dire, s'il est vrai que des hommes

tels que Sainte-Beuve, pour ne nommer que celui-là, aient été surtout déconcertés et éloignés de leur ancien ami par son attitude obstinée de « théoricien et rêveur systématique ».

Mais c'est ensuite, au gré du grand public impatient, le silence; c'est, selon la fameuse formule, « la tour d'ivoire » et l'étrangeté apparente d'une carrière interrompue avant son midi. Le poète a trouvé quelques années, dans son amour pour Marie Dorval, une fièvre d'illusion qui costumait en « Béatrice au voile de lumière » la bonne fille rieuse, impulsive et spontanée à la ville, qui incarne à la scène la tendre Kitty Bell; il écrit pour elle le petit acte de *Quitte pour la peur* (30 mai 1833). Son cœur n'est plus guère à la production littéraire. Sa tâche de garde-malade, de Templier fidèle à son vœu le retient au chevet de sa mère, au fauteuil de sa femme. « Quittant le chagrin pour la maladie et la maladie pour le chagrin », étant vraiment de ceux chez qui « la bonté est une passion », il traverse, de 1833 à 1838, de douloureuses années de claustration et de souci. Il préfère, de principe et de nature, les charités individuelles aux libéralités indirectes, et conserve « ses pauvres » dont il s'occupe avec angoisse. En littérature, de même, à cette époque, une clientèle dévouée, de demi-grandeur, Brizeux, Barbier, Deschamps, Busoni, L. de Wailly, remplace autour de lui les amis de la grande génération romantique, désormais en plein ascendant de succès et de notoriété.

Des affaires de famille et d'argent contribuent en-

core à raréfier l'air autour de lui. Vigny perd le 2 novembre 1838 son beau-père, qui s'était remarié et laissait au gendre accepté à regret une situation déplorablement embrouillée. Deux longs séjours du poète en Angleterre, dans l'été de 1836, de novembre 1838 à avril 1839, ont trait à des questions familiales, puis à un difficultueux règlement de chancellerie qui l'occupe longtemps. Son élection à l'Académie française, où il finit par recueillir vingt voix le 8 mai 1845, n'est qu'une demi-satisfaction : elle vient après six scrutins de défaite et précède la fameuse séance du 29 janvier 1846 où la réponse de Molé prit figure de mercuriale après la longue et hautaine harangue du nouvel élu, plus soucieux de dire au monde son fait que de louer son prédécesseur Étienne.

Faut-il s'étonner dès lors que si peu de chose — quelques *Poëmes philosophiques* publiés dans la *Revue des Deux Mondes* — se trouve jalonner ces mélancoliques années ? Sans doute, dans son étroit appartement de la rue des Écuries-d'Artois, dans le petit manoir charentais du Maine-Giraud, l'écrivain lisait, rassemblait des notes, esquissait des œuvres de tout genre : *Daphné* destiné à une *Seconde Consultation du Docteur Noir,* des projets de romans historiques, des « élévations » et des poèmes à faire. Mais les feuillets abandonnés et repris, couverts de sa grande écriture aux nobles majuscules, ne faisaient que recevoir la rêverie de l'écrivain, sans que l'acte décisif vînt animer ces projets pour le grand jour et la lumière du dehors.

Il lui manquait, plus encore que toute autre chose,

la foi dans un public vraiment disposé à l'écouter. Ce tendre orgueilleux avait besoin d'une approbation qu'il hésitait à demander et qu'il souffrait de ne pas recevoir; il sentait que ses lecteurs ne pouvaient se compter soudain, et d'un scrutin bruyant, sur une œuvre à sensation, étant de ceux qui accroissent sans hâte leur secrète confrérie. Le public qu'il lui faut, où est-il sous le régime de Juillet? Où sont surtout les esprits désireux de chercher longuement et à loisir le vrai mot d'une œuvre comme Vigny l'entendrait? « Une société légère, distraite, agitée en mille sens, écrit-il le 4 septembre 1847 à Edmond Biré, oublie trop vite une pensée si l'œuvre d'art qui en est la *démonstration* ne lui cause une profonde et même une douloureuse impression. Je laisse échapper là le secret de ce silence obstiné que vous voulez bien regretter. Je n'aime point que l'on raconte pour conter. Je pars toujours du fond de l'*Idée*. Autour de ce centre, je fais tourner une fable qui est la preuve de la pensée et doit s'y rattacher par tous ses rayons... »

La Révolution de Février trouvait Alfred de Vigny prêt à se rallier à un régime de liberté organisée. Le « trône de carton » du roi-citoyen lui avait fait sacrifier, estimait-il, dix-huit années de sa vie : il avait « résisté à toutes les séductions, comme grâces, marques d'estime et même d'attention de la famille d'Orléans », refusé la pairie pour conserver son indépendance. Le saint-simonisme, aux heures les plus entraînantes de sa propagande, l'avait intéressé de près, et aussi le libéralisme

catholique de l'*Avenir*. Il eût accepté de représenter à Londres, comme ambassadeur, la République française. Dès le 27 mars 1848, il adressait aux électeurs de la Charente une profession de foi sympathique au «mâle gouvernement» qu'il s'agissait d'instaurer, souhaitant que l'Assemblée constituante, où il se déclarait prêt à entrer, fût le grand pouvoir législatif d'une de ces «républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur». Seulement il semblait inadmissible, indiscret et presque déshonnête à l'auteur de *Stello* d'aller demander sur place les voix des citoyens charentais; ils devaient le bien connaître, puisqu'il était parmi eux et l'un d'eux, quand ses villégiatures et la santé de sa femme le ramenaient pour de longs mois dans son domaine du Maine-Giraud. Une fois de plus Vigny refusait de faire comme ceux qui, selon son expression, «cèdent à leur parterre par crainte de perdre la popularité ou de ne pas l'atteindre» : quoique souhaitée par Lamartine, cette élection ne se fit pas, et l'on envoya à l'Assemblée un député moins distant.

Il continua d'ailleurs à s'occuper, en Angoumois, d'améliorations sociales et d'œuvres utiles, bibliothèque à Blanzac en 1850, œuvre des jeunes filles, propagande pour l'instruction primaire. Mais peu à peu, la peur du communisme et du «spectre rouge», comme tant d'autres, le gagne. Il connaît Louis-Napoléon depuis son second séjour à Londres; il aura avec lui, le 10 octobre 1852, à Angoulême, une

entrevue des plus cordiales. « J'ai taillé, moi aussi, mon roman historique ! » aurait dit le prince à l'auteur de *Cinq-Mars*, qui ne fit jamais, à l'Académie ou dans son monde, d'opposition au second Empire. D'ailleurs, la même réserve dédaigneuse l'empêcha de demander à ce régime plus qu'il n'avait fait au précédent. Qu'il eût été question de lui pour l'éducation du prince impérial, ou que sa Muse fût sollicitée de chanter un événement dynastique, l'adhésion du poète au règne de Napoléon III resta discrète et n'eut point d'écho perceptible dans son œuvre.

Celle-ci pouvait sembler terminée au grand public, et l'on sait la définition qui fut donnée de l'écrivain silencieux : « une magnifique extinction de voix ». D'autres poèmes philosophiques, cependant, mûrissent lentement dans la solitude et la méditation. En juillet 1856, Vigny se remet à son adaptation de *Roméo et Juliette*. Au demeurant, une vie d'honnête homme lettré et réfléchi lui suffit. Il prend très au sérieux ses occupations académiques. Il reste dans son commerce la courtoisie même, surtout quand la politesse lui semble la meilleure défense vis-à-vis des fâcheux, et quoiqu'il tienne moins à séduire ses protégés qu'à les guider et à les fortifier. Bien des « jeunes », en dépit de la fameuse « tour d'ivoire », l'ont trouvé ainsi, à ses mercredis de la rue des Écuries-d'Artois, drapé dans son manteau romantique à la mode de 1830, demandant des nouvelles du monde des vivants, très accueillant aux débutants de lettres, mais s'efforçant de leur donner un conseil plutôt qu'une flatterie.

Sa vie s'achève ainsi, dans une résignation qui n'est pas sans beauté, étant traversée par les sursauts d'orgueil qui lui dictent *La Bouteille à la mer* ou *L'Esprit pur.* Il est souvent malade, surtout d'une « gastralgie » où l'on démasque bien tard un cancer à l'estomac : il refuse les stupéfiants, qui n'endormiraient sa souffrance qu'en atténuant sa lucidité et en le rendant moins maître de sa pensée. Sa femme meurt le 22 décembre 1862; ses lettres de 1863 sonnent comme des adieux. Le 17 septembre, c'est la fin, et ce descendant d'une famille de soldats et de prêtres n'a pas voulu se refuser, à l'article de la mort, au geste traditionnel qui le rattachait à de longues générations catholiques.

« Un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » : c'est ainsi que Vigny avait défini une vie heureuse, et l'on ne saurait dire que sa maturité ait rempli, à cet égard, les espoirs de son début. Mais il pouvait se rendre cette justice, lui qu'avait enchanté jadis la légende des prophètes et qui avait célébré avec tant d'enthousiasme Daniel enfant, qu'il n'avait jamais failli à la tâche qu'il assigne au poète : exalter le dévouement, la fierté, la pitié, chercher à « lire dans les astres » les routes offertes à l'humanité.

PRÉFACE.

Ces poëmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poëmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lui lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on peut le faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Épique ou Dramatique.

Ces poëmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Août 1837.

LIVRE MYSTIQUE

MOÏSE.

POËME.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan et la terre promise
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.

Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : «Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?

Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise,
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

«Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

«Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant: «Me voilà.»
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;

Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

«Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : «Il nous est étranger»;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!»

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;

Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉLOA

OU

LA SŒUR DES ANGES.

MYSTÈRE.

« C'est le serpent, dit-elle, je l'ai
écouté, et il m'a trompée. »

GENÈSE.

CHANT PREMIER.

NAISSANCE.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur;

Et de là poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : «Il dort.»
Et lui-même en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.

De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa! »
Et l'Ange apparaissant répondit: « Me voilà. »

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple;
Son beau front est serein et pur comme un beau lys,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
Ses cheveux partagés comme des gerbes blondes
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent; sous une pâle robe
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une Ange charmante;
Car ce peuple d'Esprits, cette famille aimante

Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'Archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la Terre,
Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir,
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la Nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

«Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
Heureux le monde offert à ses pas secourables!

Quand elle aura passé parmi les malheureux,
L'esprit consolateur se répandra sur eux.
Quel globe attend ses pas? Quel siècle la demande?
Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande?»

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour?
Des langages humains défiant l'indigence,
L'Éternité se voile à notre intelligence,
Et pour nous faire entendre un de ces courts instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps)
Un jour les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
«Éloa, disaient-ils, oh! veillez bien sur vous:
Un Ange peut tomber; le plus beau de nous tous
N'est plus ici: pourtant dans sa vertu première
On le nommait *celui qui porte la lumière;*
Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
Aux astres il portait tous les ordres de Dieu;
La Terre consacrait sa beauté sans égale,
Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
Diamant radieux que sur son front vermeil,
Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux;
La mort est dans les mots que prononce sa bouche;
Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche;
Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits;
Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.

Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
Nul Ange n'osera vous conter son histoire,
Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom.»
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant;
Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première!

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours;
Mais au sein des banquets, parmi la multitude,
Un homme qui gémit trouve la solitude;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges!
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges,
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du nebel, senteurs du cinnamome,
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie.

Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les Cieux, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au Ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des bergers :
Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine;
Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Éloa s'abreuvait de son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les Vierges quelquefois, pour connaître sa peine,
Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,

Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie;
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Éloa répondait une seule parole:
«Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
On dit qu'il en est un . . . » Mais, détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne,
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri;
Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur. . .
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,

Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes;
Sur la verte savane il descend les chercher;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.
C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos Soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.

Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue;
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue,
Et lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière,
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand! peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la Nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues,
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,

Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré?
Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne;
Le criminel rentrait au temple de la loi;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

CHANT DEUXIEME.

SÉDUCTION.

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où dans le jour on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l'urne au fond des eaux plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge, en se penchant, croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore;
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :

Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.
A sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie,
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant,
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse,
Et chasse un daim léger, que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs moussus, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages,
Il cherche les sentiers voilés par les orages;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux,
Passer le plaid léger d'une Écossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante,
Il s'arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d'apercevoir la sœur de ses aïeux,

Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse;
Il cherche alors comment Ossian la nomma
Et, debout sur sa roche, appelle Évir-Coma.
Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l'Ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements non moins délicieux
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyant, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son Armée
Et, craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet; mais son regard s'abaisse,
Soit que, sachant des yeux la force enchanteresse,

Il veuille ne montrer d'abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu'il redoute aussi l'involontaire flamme
Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin
Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde;
Élevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

« D'où viens-tu, bel Archange? où vas-tu? quelle voie
Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie?
Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil;
Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale;
Partager la rosée aux calices des fleurs,
Ou courber sur les monts l'écharpe aux sept couleurs?
Tes soins ne sont-ils pas de surveiller les âmes,
Et de parler, le soir, au cœur des jeunes femmes;
De venir comme un rêve en leurs bras te poser,
Et de leur apporter un fils dans un baiser?
Tels sont tes doux emplois, si du moins j'en veux croire
Ta beauté merveilleuse et tes rayons de gloire.
Mais plutôt n'es-tu pas un ennemi naissant
Qu'instruit à me haïr mon rival trop puissant?
Ah! peut-être est-ce toi qui, m'offensant moi-même,
Conduiras mes Païens sous les eaux du baptême;
Car toujours l'ennemi m'oppose triomphant
Le regard d'une vierge ou la voix d'un enfant.

Je suis un exilé que tu cherchais peut-être :
Mais s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton maître;
C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
Chaste beauté! viens-tu me combattre ou m'absoudre?
Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. A sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
A ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée,
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage
Autant que la colombe, en deux jours de voyage,
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée;
Et dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.

C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;
Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
Je suis le Roi secret des secrètes amours.
J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
J'ai pris au Créateur sa faible créature;
Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

« Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
Admirer de mes nuits le cours délicieux?
As-tu vu leurs trésors? Sais-tu quelles merveilles
Des Anges ténébreux accompagnent les veilles?

« Sitôt que balancé sous le pâle horizon
Le Soleil rougissant a quitté le gazon,
Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
L'odorante rosée alors jusqu'au matin
Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
La Nature, attentive aux lois de mon empire,
M'accueille avec amour, m'écoute et me respire;
Je redeviens son âme, et pour mes doux projets
Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
Convive accoutumé de ma nocturne fête,
Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.

Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
S'élance le premier l'éloquent rossignol;
Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
De mon heure chérie annonce la venue;
Il vante mon approche aux pâles alisiers,
Il la redit encore aux humides rosiers;
Héraut harmonieux, partout il me proclame;
Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
Le vermisseau reluit; son front de diamant
Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
Et lutte de clartés avec le météore
Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
L'étoile des marais, que détache ma main,
Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

« Dédaignant le remords et sa triste chimère,
Si la vierge a quitté la couche de sa mère,
Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage
Chercher comme une coupe un profond coquillage,
L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
Jette aux bords sablonneux la conque de Vénus.
Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,
Sous des bosquets remplis de la senteur des roses;
Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
Le silence la suit; tout dort profondément;
L'ombre écoute un mystère avec recueillement.

Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
Qui des bocages sourds animent le repos;
Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
L'oiseau réveillé chante et bruït sous la feuille.
L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
La colombe de nuit languissamment roucoule.

« La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur;
Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme, et quelquefois l'oubli. »

Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

CHANT TROISIÈME.

CHUTE.

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous?
Vous pouvez seule encor remplacer l'Innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance;
Au charme des vertus votre charme est égal,
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal;
D'un chaste vêtement votre sein se décore,
Ève avant le serpent n'en avait pas encore;
Et si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien;
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait;
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,
Elle descend, remonte et redescend dans l'ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,
Car tout son nid l'attend; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...

Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

O des instants d'amour ineffable délire!
Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre.
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur,
Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
Éloa, sans parler, disait : «Je suis à toi»;
Et l'Ange ténébreux dit tout haut : «Sois à moi!

«Sois à moi, sois ma sœur; je t'appartiens moi-même;
Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
Je me mêlais, voilé comme un Soleil d'hiver.
Je revis une fois l'ineffable contrée,
Des peuples lumineux la patrie azurée,
Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile;
Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
Le Dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.

Enfin, par ta présence habile à me charmer,
Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
Soit que ton origine, aussi douce que toi,
T'ait fait une patrie un peu plus près de moi,
Je ne sais, mais depuis l'heure qui te vit naître,
Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître;
J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers;
Je te cherchais partout, dans un souffle des airs,
Dans un rayon tombé du disque de la lune,
Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier,
Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier;
Des parfums de ton vol je respirais la trace;
En vain j'interrogeai les globes de l'espace,
Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
Toucher les fibres d'or de la céleste lyre :
Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.
Je revins à la Terre, et je glissai mes pas
Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
Au berceau balancé d'un enfant endormi
Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami;
Ou bien comme un rideau développant ton aile,
Et gardant contre moi, timide sentinelle,
Le sommeil de la vierge aux côtés de sa sœur
Qui, rêvant sur son sein, le presse avec douceur.
Mais seul je retournai sous ma belle demeure,

J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

Il disait; et bientôt, comme une jeune Reine
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine,
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
Éloa, soulevant le voile de sa tête,
Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
Pour la première fois se soulève et soupire;
Son bras, comme un lys blanc sur le lac suspendu,
S'approche sans effroi lentement étendu;
Sa bouche parfumée en s'ouvrant semble éclore
Comme la jeune rose aux faveurs de l'aurore,
Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
Et qu'un rayon du jour entre jusqu'à son cœur.
Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble;
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois,
Et l'oiseau qui se plaint pour la première fois,
Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute;
Car sitôt que des Cieux une âme prend la route,

Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte?
Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte?
Comment avez-vous pu descendre du Saint Lieu?
Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence;
Ils tombaient de sa bouche aussi doux, aussi purs
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs;
Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour
Et son sein et ses bras répandirent le jour :
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis;
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son Maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être;
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble; sur son cœur où l'Enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;

Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché! sombres désirs du mal!
De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
Simplicité du cœur à qui j'ai dit adieu!
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
Et de moi-même à moi si grande est la distance
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence;
Je souffre, et mon esprit par le mal abattu
Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes!
Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
Prier à deux genoux devant l'antique Loi,
Et ne pensais jamais au delà de la foi?
L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête;
Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé!»

Le Tentateur lui-même était presque charmé,
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
«Si je vous connaissais, ô larmes des humains!»

Ah! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...
Qui sait? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les Cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,

Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple,
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change,
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes
Et s'arrête; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé;
Ses cheveux dénoués sont épars; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait? Qu'avez-vous? Me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
— J'aimerais mieux rester; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.

— Que puis-je faire? Hélas! dites, faut-il rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous? — Le plus beau, c'est nous-mêmes.
Viens. — M'exiler du Ciel? — Qu'importe, si tu m'aimes?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai;
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui! »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,

Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes :

«Où me conduisez-vous, bel Ange? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu!
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux du moins, es-tu content?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan.»

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LE DÉLUGE.

MYSTÈRE.

« Serait-il dit que vous fassiez mourir
le Juste avec le méchant? »

GENÈSE.

I

La Terre était riante et dans sa fleur première;
Le jour avait encor cette même lumière
Qui du Ciel embelli couronna les hauteurs
Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,
Et des monts réguliers l'immense architecture
S'élevait jusqu'aux Cieux par ses degrés égaux,
Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux.
La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
Et des fleuves aux mers le cours était réglé
Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,

Et la perle habitait son palais de cristal :
Chaque trésor restait dans l'élément natal
Sans enfreindre jamais la céleste défense;
Et la beauté du Monde attestait son enfance;
Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait;
Le prince était sans joie ainsi que le sujet;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leur temps d'indifférence et leur siècle d'oubli;
Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
La mort régnait déjà dans les âmes glacées.
Même plus haut que l'homme atteignaient ses malheurs :
D'autres êtres cherchaient ses plaisirs et ses pleurs.
Souvent, fruit inconnu d'un orgueilleux mélange,
Au sein d'une mortelle on vit le fils d'un Ange.
Le crime universel s'élevait jusqu'aux Cieux.
Dieu s'attrista lui-même et détourna les yeux.

Et cependant, un jour, au sommet solitaire
Du mont sacré d'Arar, le plus haut de la Terre,
Apparut une vierge et près d'elle un pasteur :
Tous deux nés dans les champs, loin d'un peuple imposteur;
Leur langage était doux, leurs mains étaient unies
Comme au jour fortuné des unions bénies;

Ils semblaient, en passant sur ces monts inconnus,
Retourner vers le Ciel dont ils étaient venus;
Et, sans l'air de douleur, signe que Dieu nous laisse,
Rien n'eût de leur nature indiqué la faiblesse,
Tant les traits primitifs et leur simple beauté
Avaient sur leur visage empreint de majesté.

Quand du mont orageux ils touchèrent la cime,
La campagne à leurs pieds s'ouvrit comme un abîme.
C'était l'heure où la nuit laisse le Ciel au jour:
Les constellations pâlissaient tour à tour,
Et, jetant à la Terre un regard triste encore,
Couraient vers l'Orient se perdre dans l'aurore,
Comme si pour toujours elles quittaient les yeux
Qui lisaient leur destin sur elles dans les Cieux.
Le Soleil, dévoilant sa figure agrandie,
S'éleva sur les bois comme un vaste incendie,
Et la Terre aussitôt, s'agitant longuement,
Salua son retour par un gémissement.
Réunis sur les monts, d'immobiles nuages
Semblaient y préparer l'arsenal des orages;
Et sur leurs fronts noircis qui partageaient les Cieux
Luisait incessamment l'éclair silencieux.
Tous les oiseaux, poussés par quelque instinct funeste,
S'unissaient dans leur vol en un cercle céleste;
Comme des exilés qui se plaignent entre eux,
Ils poussaient dans les airs de longs cris douloureux.

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
Au jour pâle et sanglant qui faisait fuir les ombres;

Mais si l'homme y passait, on ne pouvait le voir :
Chaque cité semblait comme un point vague et noir,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses!
Et des fleuves lointains les faibles apparences
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.

Ce fut là que deux voix, dans le désert perdues,
Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent un moment prononcer tour à tour
Ce dernier entretien d'innocence et d'amour :

« Comme la Terre est belle en sa rondeur immense!
La vois-tu qui s'étend jusqu'où le Ciel commence?
La vois-tu s'embellir de toutes ses couleurs?
Respire un jour encor le parfum de ses fleurs
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes
Élèvent leur encens, étalent leur beauté,
Pour toucher, s'il se peut, le Seigneur irrité.
Mais les vapeurs du Ciel, comme de noirs fantômes,
Amènent tous ces bruits, ces lugubres symptômes
Qui devaient, sans manquer au moment attendu,
Annoncer l'agonie à l'Univers perdu.
Viens, tandis que l'horreur partout nous environne,
Et qu'une vaste nuit lentement nous couronne,
Viens, ô ma bien-aimée! et, fermant tes beaux yeux
Qu'épouvante l'aspect du désordre des Cieux,
Sur mon sein, sous mes bras repose encor ta tête,
Comme l'oiseau qui dort au sein de la tempête;

Je te dirai l'instant où le Ciel sourira,
Et durant le péril ma voix te parlera.»

La vierge sur son cœur pencha sa tête blonde;
Un bruit régnait au loin, pareil au bruit de l'onde.
Mais tout était paisible et tout dormait dans l'air;
Rien ne semblait vivant, rien, excepté l'éclair.

Le pasteur poursuivit d'une voix solennelle :
«Adieu, Monde sans borne, ô Terre maternelle!
Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
Antres de la montagne, embaumés et secrets,
Gazons verts, belles fleurs de l'Oasis chérie,
Arbres, rochers connus, aspects de la patrie!
Adieu! Tout va finir, tout doit être effacé,
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé,
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur;
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
La Terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'Ange en la cherchant fatiguera ses ailes.
Toujours succédera, dans l'Univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits.
L'inutile Soleil, si le matin l'amène,
N'entendra plus la voix et la parole humaine;
Et quand sur un flot mort sa flamme aura relui,
Le stérile rayon remontera vers lui.
Oh! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles?
Comment ai-je connu le secret des étoiles?
Science du désert, annales des pasteurs!
Cette nuit, parcourant vos divines hauteurs

Dont l'Égypte et Dieu seul connaissent le mystère,
Je cherchais dans le Ciel l'avenir de la Terre;
Ma houlette savante, orgueil de nos bergers,
Traçait l'ordre éternel sur les sables légers,
Comparant, pour fixer l'heure où l'étoile passe,
Les cailloux de la plaine aux lueurs de l'espace.

«Mais un Ange a paru dans la nuit sans sommeil;
Il avait de son front quitté l'éclat vermeil,
Il pleurait, et disait dans sa douleur amère:
«Que n'ai-je pu mourir lorsque mourut ta mère!
«J'ai failli, je l'aimais, Dieu punit cet amour,
«Elle fut enlevée en te laissant au jour;
«Le nom d'Emmanuel que la Terre te donne,
«C'est mon nom. J'ai prié pour que Dieu te pardonne;
«Va seul au mont Arar, prends ses rocs pour autels,
«Prie, et seul, sans songer au destin des mortels,
«Tiens toujours tes regards plus haut que sur la Terre;
«La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère;
«Ne t'en étonne pas, n'y porte pas tes yeux;
«La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
«Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine:
«Qui créa sans amour fera périr sans haine.
«Sois seul, si Dieu m'entend, je viens.» Il m'a quitté;
Avec combien de pleurs, hélas! l'ai-je écouté!
J'ai monté sur l'Arar, mais avec une femme.»

Sara lui dit: «Ton âme est semblable à mon âme,
Car un mortel m'a dit: «Venez sur Gelboë,
«Je me nomme Japhet, et mon père est Noë.

«Devenez mon épouse et vous serez sa fille;
«Tout va périr demain, si ce n'est ma famille.»
Et moi, je l'ai quitté sans avoir répondu,
De peur qu'Emmanuel n'eût longtemps attendu.»
Puis tous deux embrassés, ils se dirent ensemble :
«Ah! louons l'Éternel, il punit, mais rassemble!»
Le tonnerre grondait; et tous deux à genoux
S'écrièrent alors: «O Seigneur! jugez-nous!»

II

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dépassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du Monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule,
Les ours noyés, flottant sur les glaçons du pôle,

Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi,
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers,
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature;
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir :
Chacun d'eux, résigné, se coucha pour mourir.
En vain, fuyant aux Cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre
Se disputaient longtemps les restes de la Terre;
Mais, pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du Monde;
La faim de tous les cœurs chassa les passions :
Les malheureux, vivant après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture.
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté,
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté;
Des femmes, à grands cris insultant la nature,
Y réclamaient du sort leur humaine pâture;

L'athée, épouvanté de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant :
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels
Et que persécutait la haine des mortels,
S'offraient ensemble à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Mais sur le mont Arar, encor loin du trépas,
Pour sauver ses enfants l'Ange ne venait pas;
En vain le cherchaient-ils, les vents et les orages
N'apportaient sur leurs fronts que de sombres nuages.

Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement :
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois sur l'élément profond
Un palais englouti montrait l'or de son front;
Quelques dômes, pareils à de magiques îles,
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
Là parurent encore un moment deux mortels,
L'un la honte d'un trône, et l'autre des autels;
L'un se tenant au bras de sa propre statue,
L'autre au temple élevé d'une idole abattue.
Tous deux jusqu'à la mort s'accusèrent en vain
De l'avoir attirée avec le flot divin.
Plus loin, et contemplant la solitude humide,
Mourait un autre roi, seul sur sa pyramide.

Dans l'immense tombeau, s'était d'abord sauvé
Tout son peuple ouvrier qui l'avait élevé;
Mais la mer implacable, en fouillant dans les tombes,
Avait tout arraché du fond des catacombes,
Les mourants et leurs Dieux, les spectres immortels,
Et la race embaumée, et le sphinx des autels;
Et ce roi fut jeté sur les sombres momies
Qui dans leurs lits flottants se heurtaient endormies.
Expirant, il gémit de voir à son côté
Passer ces demi-Dieux sans immortalité,
Dérobés à la mort, mais reconquis par elle
Sous les palais profonds de leur tombe éternelle;
Il eut le temps encor de penser une fois
Que nul ne saurait plus le nom de tant de rois,
Qu'un seul jour désormais comprendrait leur histoire,
Car la postérité mourait avec leur gloire.

L'arche de Dieu passa comme un palais errant.
Le voyant assiégé par les flots du courant,
Le dernier des enfants de la famille élue
Lui tendit en secret sa main irrésolue;
Mais d'un dernier effort: «Va-t'en, lui cria-t-il,
De ton lâche salut je refuse l'exil;
Va, sur quelques rochers qu'aura dédaignés l'onde,
Construire tes cités sur le tombeau du monde;
Mon peuple mort est là, sous la mer je suis roi.
Moins coupables que ceux qui descendront de toi,
Pour étonner tes fils sous ces plaines humides,
Mes géants glorieux laissent les pyramides;
Et sur le haut des monts leurs vastes ossements,
De ces rivaux du Ciel terribles monuments,

Trouvés dans les débris de la Terre inondée,
Viendront humilier ta race dégradée. »
Il disait, s'essayant par le geste et la voix
A l'air impérieux des hommes qui sont rois,
Quand, roulé sur la pierre et touché par la foudre,
Sur sa tombe immobile il fut réduit en poudre.

Mais sur le mont Arar l'Ange ne venait pas;
L'eau faisait sur les rocs de gigantesques pas,
Et ses flots rugissants vers le mont solitaire
Apportaient avec eux tous les bruits du tonnerre.

Enfin le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'éteignit, et le feu périssant
Voulut en vain y rendre un combat impuissant;
A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la Terre.

III

Rien ne se voyait plus, pas même des débris;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages;

Et les rayons du jour, dévoilant leur trésor,
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée;
Les vents, sans résistance, étaient silencieux;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux;
Les cieux devenaient purs et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Tout s'était englouti sous les flots triomphants,
Déplorable spectacle! excepté deux enfants.
Sur le sommet d'Arar tous deux étaient encore,
Mais par l'onde et les vents battus depuis l'aurore.
Sous les lambeaux mouillés des tuniques de lin,
La vierge était tombée aux bras de l'orphelin;
Et lui, gardant toujours sa tête évanouie,
Mêlait ses pleurs sur elle aux gouttes de la pluie.
Cependant, lorsqu'enfin le soleil renaissant
Fit tomber un rayon sur son front innocent,
Par la beauté du jour un moment abusée,
Comme un lys abattu, secouant la rosée,
Elle entr'ouvrit les yeux et dit: «Emmanuel!
Avons-nous obtenu la clémence du Ciel?
J'aperçois dans l'azur la colombe qui passe,
Elle porte un rameau : Dieu nous a-t-il fait grâce?
— La colombe est passée et ne vient pas à nous.
— Emmanuel! la mer a touché mes genoux.
— Dieu nous attend ailleurs à l'abri des tempêtes.
— Vois-tu l'eau sur nos pieds? — Vois le ciel sur nos têtes.
— Ton père ne vient pas; nous serons donc punis?
— Sans doute après la mort nous serons réunis.

— Venez, Ange du Ciel, et prêtez-lui vos ailes!
— Recevez-la, mon père, aux voûtes éternelles!»

Ce fut le dernier cri du dernier des humains.
Longtemps sur l'eau croissante élevant ses deux mains,
Il soutenait Sara par les flots poursuivie;
Mais quand il eut perdu sa force avec la vie,
Par le ciel et la mer le monde fut rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla, tout étant accompli.

Écrit à Oloron, dans les Pyrénées, en 1823.

LIVRE ANTIQUE

ANTIQUITÉ BIBLIQUE

LA FILLE DE JEPHTÉ.

POËME.

> « Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël,
> « Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad pendant quatre jours. »
>
> *Juges*, ch. XI, v. 39 et 40.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

— Jephté de Galaad a ravagé trois villes;
Abel! la flamme a lui sur tes vignes fertiles!
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons!

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le kinnor léger,
Et les sons argentins du nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
« La première à parer les cheveux de sa tête;
« C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
« N'augmenta la famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son col leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi! D'où naissent vos retards?
« Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

« Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
« J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
« Qui peut vous affliger? Le Seigneur n'a-t-il pas
« Renversé les cités au seul bruit de vos pas? »

— « C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-aimée? »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
« Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs!
« Que vos embrassements feront couler de pleurs!

« Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance :
« En échange du crime il vous faut l'innocence.
« C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
« Je lui dois une hostie, ô ma fille! et c'est vous! »

— « Moi?» dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh! si votre serment
« Dispose de mes jours, permettez seulement

« Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
« J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
« Pour la dernière fois, errante en liberté,
« Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité!

« Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
« Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
« Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
« Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

« Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
« Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
« Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
« Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes.
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1820.

LA FEMME ADULTÈRE.

POËME.

« L'adultère attend le soir et se dit : Aucun œil ne me verra; et il se cache le visage, car la lumière est pour lui comme la mort. »

Job, ch. XXIV, v. 15-17.

I

« Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe;
L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis.
J'ai placé sur mon front et l'or et le lapis;
Venez, mon bien-aimé, m'enivrer de délices
Jusqu'à l'heure où le jour appelle aux sacrifices.
Aujourd'hui que l'époux n'est plus dans la cité,
Au nocturne bonheur soyez donc invité;
Il est allé bien loin. » — C'était ainsi, dans l'ombre,
Sur les toits aplanis et sous l'oranger sombre,
Qu'une femme parlait, et son bras abaissé
Montrait la porte étroite à l'amant empressé.

Il a franchi le seuil où le cèdre s'entr'ouvre,
Et qu'un verrou secret rapidement recouvre;
Puis ces mots ont frappé le cyprès des lambris :
« Voilà ces yeux si purs dont mes yeux sont épris!
Votre front est semblable au lys de la vallée,
De vos lèvres toujours la rose est exhalée :
Que votre voix est douce, et douces vos amours!
Oh! quittez ces colliers et ces brillants atours!
— Non; ma main veut tarir cette humide rosée
Que l'air sur vos cheveux a longtemps déposée :
C'est pour moi que ce front s'est glacé sous la nuit!
— Mais ce cœur est brûlant, et l'amour l'a conduit.
Me voici devant vous, ô belle entre les belles!
Qu'importent les dangers? que sont les nuits cruelles
Quand du palmier d'amour le fruit va se cueillir,
Quand sous mes doigts tremblants je le sens tressaillir?
— Oui... Mais d'où vient ce cri, puis ces pas sur la pierre?
— C'est un des fils d'Aaron qui sonne la prière.
Eh quoi! vous pâlissez! Que le feu du baiser
Consume nos amours qu'il peut seul apaiser,
Qu'il vienne remplacer cette crainte farouche,
Et fermer au refus la pourpre de ta bouche!... »

On n'entendit plus rien, et les feux abrégés
Dans les lampes d'airain moururent négligés.

II

Quand le soleil levant embrasa la campagne
Et les verts oliviers de la sainte montagne,
A cette heure paisible où les chameaux poudreux
Apportent du désert leur tribut aux Hébreux;

Tandis que, de sa tente ouvrant la blanche toile,
Le pasteur qui de l'aube a vu pâlir l'étoile
Appelle sa famille au lever solennel
Et salue en ses chants le jour et l'Éternel;
Le séducteur, content du succès de son crime,
Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.
Seule, elle reste assise, et son front sans couleur
Du remords qui s'approche a déjà la pâleur;
Elle veut retenir cette nuit, sa complice,
Et sa première aurore est son premier supplice :
Elle vit tout ensemble et la faute et le lieu,
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
Elle joignit les mains, immobile et muette,
Ses yeux toujours fixés sur la porte secrète;
Et semblable à la mort, seulement quelques pleurs
Montraient encor sa vie en montrant ses douleurs.
Telle Sodome a vu cette femme imprudente
Frappée au jour où Dieu versa la pluie ardente
Et, brûlant d'un seul feu deux peuples détestés,
Éteignit leurs palais dans des flots empestés :
Elle voulut, bravant la céleste défense,
Voir une fois encor les lieux de son enfance,
Ou peut-être, écoutant un cœur ambitieux,
Surprendre d'un regard le grand secret des Cieux :
Mais son pied tout à coup, à la fuite inhabile,
Se fixe; elle pâlit sous un sel immobile,
Et le juste vieillard, en marchant vers Ségor,
N'entendit plus ses pas qu'il écoutait encor.

Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
Mais quel est cet enfant qui paraît auprès d'elle?

Il voit des pleurs, il pleure, et, d'un geste incertain,
Demande, comme hier, le baiser du matin.
Sur ses pieds chancelants il s'avance, et, timide,
De sa mère ose enfin presser la joue humide.
Qu'un baiser serait doux! elle veut l'essayer;
Mais l'époux, dans le fils, la revient effrayer;
Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
Du secret conjugal encore pénétrées,
Où vient de retentir un amour criminel,
Hélas! elle rougit de l'amour maternel,
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
Sur une bouche pure une lèvre adultère.
Elle voulut parler, mais les sons de sa voix,
Sourds et demi-formés, moururent à la fois,
Et sa parole éteinte et vaine fut suivie
D'un soupir qui sembla le dernier de sa vie.
Elle repousse alors son enfant étonné,
Tant la honte a rempli son cœur désordonné!
Elle entr'ouvre le seuil, mais là tombe abattue,
Telle que de sa base une blanche statue.

III

Ce jour-là, des remparts, on voyait revenir
Un voyageur parti pour la ville de Tyr.
Sa suite et ses chevaux montraient son opulence :
Guidés nonchalamment par le fer d'une lance,
Fléchissaient sous leur poids et l'onagre rayé,
Et l'indolent chameau, par son guide effrayé;
Et douze serviteurs, suivant l'étroite voie,
Courbaient leurs fronts brûlés sous la pourpre et la soie;

Et le maître disait : « Maintenant Sephora
Cherche dans l'horizon si l'époux reviendra;
Elle pleure, elle dit : « Il est bien loin encore!
« Des feux du jour pourtant le désert se colore,
« Et du côté de Tyr je ne l'aperçois pas! »
Mais elle va courir au-devant de mes pas;
Et je dirai : « Tenez, livrez-vous à la joie!
« Ces présents sont pour vous, et la pourpre et la soie,
« Et les moelleux tapis, et l'ambre précieux,
« Et l'acier des miroirs que souhaitaient vos yeux. »
Voilà ce qu'il disait, et de Sion la sainte
Traversait à grands pas la tortueuse enceinte.

IV

Tout Juda cependant, aux fêtes introduit,
Vers le temple, en courant, se pressait à grand bruit :
Les vieillards, les enfants, les femmes affligées,
Dans les longs repentirs et les larmes plongées,
Et celles que frappait un mal secret et lent,
Et l'aveugle aux longs cris, et le boiteux tremblant,
Et le lépreux impur, le dégoût de la terre,
Tous, de leurs maux guéris racontant le mystère,
Aux pieds de leur Sauveur l'adoraient prosternés.
Lui, né dans les douleurs, roi des infortunés,
D'une féconde main prodiguait les miracles,
Et de sa voix sortait une source d'oracles :
De la vie avec l'homme il partageait l'ennui,
Venait trouver le pauvre et s'égalait à lui.
Quelques hommes formés à sa divine école,
Nés simples et grossiers, mais forts de sa parole,

Le suivaient lentement, et son front sérieux
Portait les feux divins en bandeau glorieux.

Par ses cheveux épars une femme entraînée,
Qu'entoure avec clameur la foule déchaînée,
Paraît : ses yeux brûlants au Ciel sont dirigés,
Ses yeux, car de longs fers ses bras nus sont chargés.
Devant le Fils de l'Homme on l'amène en tumulte,
Puis, provoquant l'erreur et méditant l'insulte,
Les Scribes assemblés s'avancent, et l'un d'eux :
« Maître, dit-il, jugez de ce péché hideux;
Cette femme adultère est coupable et surprise :
Que doit faire Israël de la loi de Moïse? »
Et l'épouse infidèle attendait, et ses yeux
Semblaient chercher encor quelque autre dans ces lieux;
Et, la pierre à la main, la foule sanguinaire
S'appelait, la montrait : « C'est la femme adultère!
Lapidez-la : déjà le séducteur est mort! »
Et la femme pleura. — Mais le juge d'abord :
« Qu'un homme d'entre vous, dit-il, jette une pierre
S'il se croit sans péché, qu'il jette la première! »
Il dit, et s'écartant des mobiles Hébreux,
Apaisés par ces mots et déjà moins nombreux,
Son doigt mystérieux sur l'arène légère
Écrivait une langue aux hommes étrangère,
En caractères saints dans le Ciel retracés...
Quand il se releva, tous s'étaient dispersés.

Écrit en 1819.

LE BAIN.

FRAGMENT D'UN POËME DE SUZANNE.

. . . . . .

C'était près d'une source à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore y répandait son ombre :
Là, Suzanne, cachée aux cieux déjà brûlants,
Suspend sa rêverie et ses pas indolents;
Sur une jeune enfant que son amour protège
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben
Qui doivent la servir et la descendre au bain;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles;
La perle, sur son front enlacée en bandeau,
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau;
Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.

L'autre fait succéder les tapis préparés
Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés;
Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
Leurs doigts encore empreints de santal et de rose.
Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe,
Et le lin pur et blanc comme la fleur du lys,
Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
Qu'elle fut belle alors! Une rougeur errante
Anima de son front la blancheur transparente,
Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur;
Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

. . . . . .

Écrit en 1821.

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE

LE SOMNAMBULE.

POËME.

A Monsieur Soumet,

AUTEUR DE *CLYTEMNESTRE* ET DE *SAÜL*.

> Ὅρα δὲ πληγὰς τάσδε καρδίᾳ σέθεν·
> εὕδουσα γὰρ φρὴν ὄμμασιν λαμπρύνεται,
> ἐν ἡμέρᾳ δὲ μοῖρ' ἀπρόσκοπος βροτῶν.
>
> Αἰσχύλος.

> «Voyez, en esprit, ces blessures : l'esprit, quand on dort, a des yeux, et quand on veille, il est aveugle.»
>
> ESCHYLE.

«Déjà, mon jeune époux? Quoi! l'aube paraît-elle?
Non, la lumière, au fond de l'albâtre, étincelle
Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux;
La nuit règne profonde et noire dans les cieux.
Vois, la clepsydre encor n'a pas versé trois heures :
Dors près de ta Néra, sous nos chastes demeures;
Viens, dors près de mon sein.» Mais lui, furtif et lent,
Descend du lit d'ivoire et d'or étincelant.

Il va, d'un pied prudent, chercher la lampe errante
Dont il garde les feux dans sa main transparente;
Son corps blanc est sans voile, il marche pas à pas,
L'œil ouvert immobile, en murmurant tout bas :

«Je la vois, la parjure!... interrompez vos fêtes,
Aux Mânes un autel... des cyprès sur vos têtes...
Ouvrez, ouvrez la tombe... Allons... Qui descendra?»
Cependant, à genoux et tremblante, Néra,
Ses blonds cheveux épars, se traîne. «Arrête, écoute,
Arrête, ami! les Dieux te poursuivent, sans doute;
Au nom de la pitié, tourne tes yeux sur moi;
Vois, c'est moi, ton épouse en larmes devant toi;
Mais tu fuis; par tes cris ma voix est étouffée!
Phœbé, pardonne-lui; pardonne-lui, Morphée!»

— «J'irai... je frapperai... le glaive est dans ma main :
Tous les deux... Pollion... c'est un jeune Romain...
Il ne résiste pas. Dieux! qu'il est faible encore!
D'un blond duvet sa joue à peine se décore,
L'amour a couronné ce luxe éblouissant...
Écartez ce manteau, je ne vois pas le sang.»

Mais elle : «O mon amant! compagnon de ma vie!
Des foyers maternels si ton char m'a ravie
Tremblante, mais complice, et si nos vœux sacrés
Ont fait luire à l'Hymen des feux prématurés,
Par cette sainte amour nouvellement jurée,
Par l'antique Vesta, par l'immortelle Rhée

Dont j'embrasse l'autel, jamais nulle autre ardeur
De mes pieux serments n'altéra la candeur :
Non, jamais Pénélope à l'aiguille pudique
Plus chaste n'a vécu sous la foi domestique.
Pollion, quel est-il ? — Je tiens tes longs cheveux...
Je dédaigne tes pleurs et tes tardifs aveux,
Corinne, tu mourras... — Ce n'est pas moi ! Ma mère,
Il ne m'a point aimée ! Oh ! ta sainte colère
A comme un Dieu vengeur poursuivi nos amours !
Que n'ai-je cru ma mère et ses prudents discours !
Je ne détourne plus ta sacrilège épée;
Tiens, frappe, j'ai vécu puisque tu m'as trompée...
Ah ! cruel !... mon sang coule !... Ah ! reçois mes adieux;
Puisses-tu ne jamais t'éveiller ! — Justes Dieux !»

Écrit en 1819.

LA DRYADE.

IDYLLE DANS LE GOÛT DE THÉOCRITE.

> Πρῶτον μὲν εὐχῇ τῇδε πρεσβεύω θεῶν
> τὴν πρωτόμαντιν Γαῖαν...
> Σέβω δὲ Νύμφας...
>
> Αἰσχύλος.

> « Honorons d'abord la Terre, qui, la première entre les Dieux, rendit ici les oracles...
> « J'adore aussi les Nymphes...»
>
> ESCHYLE.

Vois-tu ce vieux tronc d'arbre aux immenses racines?
Jadis il s'anima de paroles divines;
Mais par les noirs hivers le chêne fut vaincu,
Et la Dryade aussi, comme l'arbre, a vécu.
(Car, tu le sais, berger, ces Déesses fragiles,
Envieuses des jeux et des danses agiles,
Sous l'écorce d'un bois où les fixa le sort,
Reçoivent avec lui la naissance et la mort.)
Celle dont la présence enflamma ces bocages
Répondait aux pasteurs du sein des verts feuillages
Et, par des bruits secrets, mélodieux et sourds,
Donnait le prix du chant ou jugeait les amours.

Bathylle aux blonds cheveux, Ménalque aux noires tresses
Un jour lui racontaient leurs rivales tendresses.
L'un parait son front blanc de myrte et de lotus;
L'autre, ses cheveux bruns de pampres revêtus,
Offrait à la Dryade une coupe d'argile;
Et les roseaux chantants enchaînés par Bathylle,
Ainsi que le Dieu Pan l'enseignait aux mortels,
S'agitaient, suspendus aux verdoyants autels.
J'entendis leur prière, et de leur simple histoire
Les Muses et le temps m'ont laissé la mémoire.

MÉNALQUE.

O Déesse propice! écoute, écoute-moi!
Les Faunes, les Sylvains dansent autour de toi,
Quand Bacchus a reçu leur bruyant sacrifice;
Ombrage mes amours, ô Déesse propice!

BATHYLLE.

Dryade du vieux chêne, écoute mes aveux!
Les vierges, le matin, dénouant leurs cheveux,
Quand du brûlant amour la saison est prochaine,
T'adorent; je t'adore, ô Dryade du chêne!

MÉNALQUE.

Que Liber protecteur, père des longs festins,
Entoure de ses dons tes champêtres destins,
Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
Serpente autour de toi, fraîche et voluptueuse!

BATHYLLE.

Que Vénus te protège et t'épargne ses maux,
Qu'elle anime, au printemps, tes superbes rameaux;
Et si de quelque amour, pour nous mystérieuse,
Le charme te liait à quelque jeune yeuse,
Que ses bras délicats et ses feuillages verts
A tes bras amoureux se mêlent dans les airs!

MÉNALQUE.

Ida! j'adore Ida, la légère Bacchante :
Ses cheveux noirs, mêlés de grappes et d'acanthe,
Sur le tigre, attaché par une griffe d'or,
Roulent abandonnés; sa bouche rit encor
En chantant Évoë; sa démarche chancelle;
Ses pieds nus, ses genoux que la robe décèle,
S'élancent, et son œil, de feux étincelant,
Brille comme Phébus sous le signe brûlant.

BATHYLLE.

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle
Que l'heure du matin à nos désirs révèle!
Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,
Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,
Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,
Qu'un rayon chaste et doux sous son long voile inonde.

MÉNALQUE.

Si le fier léopard, que les jeunes Sylvains
Attachent rugissant au char du Dieu des vins,
Voit amener au loin l'inquiète tigresse
Que les Faunes, troublés par la joyeuse ivresse,
N'ont pas su dérober à ses regards brûlants,
Il s'arrête, il s'agite, et de ses cris roulants
Les bois sont ébranlés; de sa gueule béante
L'écume coule à flots sur une langue ardente;
Furieux, il bondit, il brise ses liens,
Et le collier d'ivoire et les jougs phrygiens :
Il part et, dans les champs qu'écrasent ses caresses,
Prodigue à ses amours de fougueuses tendresses.
Ainsi, quand tu descends des cimes de nos bois,
Ida! lorsque j'entends ta voix, ta jeune voix
Annoncer par des chants la fête bacchanale,
Je laisse les troupeaux, la bêche matinale,
Et la vigne et la gerbe où mes jours sont liés :
Je pars, je cours, je tombe et je brûle à tes pieds.

BATHYLLE.

Quand la vive hirondelle est enfin réveillée,
Elle sort de l'étang, encor toute mouillée,
Et, se montrant au jour avec un cri joyeux,
Au charme d'un beau ciel, craintive, ouvre les yeux;
Puis sur le pâle saule avec lenteur voltige,
Interroge avec soin le bouton et la tige;

Et sûre du printemps, alors, et de l'amour,
Par des cris triomphants célèbre leur retour.
Elle chante sa joie aux rochers, aux campagnes,
Et, du fond des roseaux excitant ses compagnes :
«Venez! dit-elle; allons! paraissez, il est temps!
«Car voici la chaleur, et voici le printemps.»
Ainsi, quand je te vois, ô modeste bergère!
Fouler de tes pieds nus la riante fougère,
J'appelle autour de moi les pâtres nonchalants,
A quitter le gazon, selon mes vœux, trop lents;
Et crie, en te suivant dans ta course rebelle :
«Venez! oh! venez voir comme Glycère est belle!»

MÉNALQUE.

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres;
Lascive, elle dormait sur le thyrse brisé;
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
Et ses mains, autour d'elle et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide et son sein tour à tour,
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

BATHYLLE.

Je vous adjure ici, Nymphes de la Sicile,
Dont les doigts, sous des fleurs, guident l'onde docile;
Vous reçûtes ses dons, alors que sous nos bois,
Rougissante, elle vint pour la première fois.

Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré;
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur;
Elle fut toute aux Dieux et toute à la pudeur.

Ici, je vis rouler la coupe aux flancs d'argile;
Le chêne ému tremblait, la flûte de Bathylle
Brilla d'un feu divin; la Dryade, un moment
Joyeuse, fit entendre un long frémissement,
Doux comme les échos dont la voix incertaine
Murmure la chanson d'une flûte lointaine.

Écrit en 1815.

SYMÉTHA.

ÉLÉGIE.

A Picbald,

AUTEUR DE *LÉONIDAS* ET DE *GUILLAUME TELL.*

«Navire aux larges flancs de guirlandes ornés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de roses couronnés,
Oh! qu'Éole, du moins, soit facile à tes voiles!
Montrez vos feux amis, fraternelles étoiles!
Jusqu'au port de Lesbos guidez le nautonier,
Et de mes vœux pour elle exaucez le dernier:
Je vais mourir, hélas! Symétha s'est fiée
Aux flots profonds; l'Attique est par elle oubliée.
Insensée! elle fuit nos bords mélodieux,
Et les bois odorants, berceaux des demi-Dieux,
Et les chœurs cadencés dans les molles prairies,
Et, sous les marbres frais, les saintes Théories.
Nous ne la verrons plus, au pied du Parthénon,
Invoquer Athénée, en répétant son nom;

Et, d'une main timide, à nos rites fidèle,
Ses longs cheveux dorés couronnés d'asphodèle,
Consacrer ou le voile, ou le vase d'argent,
Ou la pourpre attachée au fuseau diligent.
O vierge de Lesbos! que ton île abhorrée
S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords!
Qu'y vas-tu faire? Hélas! quel palais, quels trésors
Te vaudront notre amour? Vierge, qu'y vas-tu faire?
N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère?
Athène a vu longtemps s'accroître ta beauté,
Et, depuis que trois fois t'éclaira son été,
Ton front s'est élevé jusqu'au front de ta mère;
Ici, loin des chagrins de ton enfance amère,
Les Muses t'ont souri. Les doux chants de ta voix
Sont nés Athéniens; c'est ici, sous nos bois,
Que l'amour t'enseigna le joug que tu m'imposes;
Pour toi mon seuil joyeux s'est revêtu de roses.

«Tu pars; et cependant m'as-tu toujours haï,
Symétha? Non, ton cœur quelquefois s'est trahi;
Car, lorsqu'un mot flatteur abordait ton oreille,
La pudeur souriait sur ta lèvre vermeille:
Je l'ai vu, ton sourire aussi beau que le jour;
Et l'heure du sourire est l'heure de l'amour.
Mais le flot sur le flot en mugissant s'élève,
Et voile à ma douleur le vaisseau qui t'enlève.
C'en est fait, et mes pieds sont déjà chez les morts;
Va, que Vénus du moins t'épargne le remords!
Lie un nouvel hymen! va; pour moi, je succombe;
Un jour, d'un pied ingrat tu fouleras ma tombe,

Si le destin vengeur te ramène en ces lieux
Ornés du monument de tes cruels adieux. »

— Dans le port du Pirée, un jour fut entendue
Cette plainte innocente, et cependant perdue;
Car la vierge enfantine, auprès des matelots,
Admirait et la rame, et l'écume des flots;
Puis, sur la haute poupe accourue et couchée,
Saluait, dans la mer, son image penchée,
Et lui jetait des fleurs et des rameaux flottants,
Et riait de leur chute et les suivait longtemps;
Ou, tout à coup rêveuse, écoutait le Zéphire
Qui, d'une aile invisible, avait ému sa lyre.

Écrit en 1815.

LE BAIN

D'UNE DAME ROMAINE.

Une esclave d'Égypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir;
Pour nouer ses cheveux, une vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit; puis les filles latines,
Sur ses bras indolents versant de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la robe onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Le 20 mai 1817.

LIVRE MODERNE

DOLORIDA.

POËME.

Yo amo mas a tu amor que a tu vida.
(Proverbe espagnol.)

J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces lampes solitaires?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
Aux souffles purs d'un soir de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre;
Une aurore imprévue à minuit semble naître
Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent
Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;
Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane où le livre est encor,
La pendule mobile entre deux vases d'or,

La Madone d'argent, sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

Oh! jamais dans Madrid un noble cavalier
Ne verra tant de grâce à plus d'art s'allier;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et langui la romance;
Jamais, dans nulle église, on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre,
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant, de loin, l'adroit toréador.

Mais, ô vous qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si sous la perle et l'or vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ces pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre, à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule,
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'Amour ose enlever d'une main idolâtre.

Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui,
Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui
Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc, celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
A peine chaque jour l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour; son amour cependant
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme!
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais,
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives caméristes?

Trois heures cependant ont lentement sonné;
La voix du temps est triste au cœur abandonné;
Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence,
Et la lampe luttait; sa flamme sans puissance
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.
A ses yeux fatigués tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre;
Un grand froid la saisit, mais les fortes douleurs

Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et, sous un air paisible,
Mord, d'une dent jalouse, une main insensible.

Que le silence est long! Mais on entend des pas;
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas!
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse.
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

«Je viens te dire adieu; je me meurs, tu le vois,
Dolorida, je meurs! une flamme inconnue,
Errante, est dans mon sang jusqu'au cœur parvenue.
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir; mais, quand l'ardente fièvre
Par des frissons brûlants a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit: «Je vais mourir; que la fin de mes jours
«Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.»
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— Pourquoi mourir ici, quand vous viviez sans moi?

— O cœur inexorable! oui, tu fus offensée!
Mais écoute mon souffle, et sens ma main glacée;

Viens toucher sur mon front cette froide sueur;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur.
Donne, oh! donne une main; dis mon nom. Fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié :
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié!
Hélas! devant la mort montre un peu d'indulgence!

— La mort n'est que la mort, et n'est pas la vengeance.

— O Dieux! si jeune encor! tout son cœur endurci!
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi!
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage.
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute-moi, viens, je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds;
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée;
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.
Séduit par ces plaisirs qui durent peu de temps,
Je fus bien criminel; mais, hélas! j'ai vingt ans.

— T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances?

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs;

Car je ne sais quel mal circule dans mes veines;
Mais je t'invoquais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instants.
Oh! parle; mon cœur fuit; quitte ce dur langage:
Qu'un regard... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé?

— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé.»

Écrit en 1823, dans les Pyrénées.

LE MALHEUR.

Suivi du Suicide impie,
A travers les pâles cités
Le Malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés.
Alors il demande sa proie;
La jeunesse, au sein de la joie,
L'entend, soupire et se flétrit;
Comme au temps où la feuille tombe,
Le vieillard descend dans la tombe,
Privé du feu qui le nourrit.

Où fuir? Sur le seuil de ma porte
Le Malheur, un jour, s'est assis;
Et depuis ce jour je l'emporte
A travers mes jours obscurcis.
Au soleil et dans les ténèbres,
En tous lieux ses ailes funèbres

Me couvrent comme un noir manteau;
De mes douleurs ses bras avides
M'enlacent; et ses mains livides
Sur mon cœur tiennent le couteau.

J'ai jeté ma vie aux délices,
Je souris à la volupté;
Et les insensés, mes complices,
Admirent ma félicité.
Moi-même, crédule à ma joie,
J'enivre mon cœur, je me noie
Aux torrents d'un riant orgueil;
Mais le Malheur devant ma face
A passé : le rire s'efface,
Et mon front a repris son deuil.

En vain je redemande aux fêtes
Leurs premiers éblouissements,
De mon cœur les molles défaites
Et les vagues enchantements:
Le spectre se mêle à la danse;
Retombant avec la cadence,
Il tache le sol de ses pleurs,
Et de mes yeux trompant l'attente,
Passe sa tête dégoûtante
Parmi les fronts ornés de fleurs.

Il me parle dans le silence,
Et mes nuits entendent sa voix;
Dans les arbres il se balance
Quand je cherche la paix des bois.
Près de mon oreille il soupire;
On dirait qu'un mortel expire:

Mon cœur se serre épouvanté.
Vers les astres mon œil se lève;
Mais il y voit pendre le glaive
De l'antique fatalité.

Sur mes mains ma tête penchée
Croit trouver l'innocent sommeil.
Mais, hélas! elle m'est cachée,
Sa fleur au calice vermeil.
Pour toujours elle m'est ravie,
La douce absence de la vie;
Ce bain qui rafraîchit les jours,
Cette mort de l'âme affligée,
Chaque nuit à tous partagée,
Le sommeil m'a fui pour toujours.

«Ah! puisqu'une éternelle veille
Brûle mes yeux toujours ouverts,
Viens, ô Gloire! ai-je dit; réveille
Ma sombre vie au bruit des vers.
Fais qu'au moins mon pied périssable
Laisse une empreinte sur le sable.»
La Gloire a dit: «Fils de douleur,
Où veux-tu que je te conduise?
Tremble; si je t'immortalise,
J'immortalise le Malheur.»

Malheur! oh! quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur?
Quelle main forte et secourable
Pourra t'arracher de mon cœur,
Et dans cette fournaise ardente,
Pour moi noblement imprudente,

N'hésitant pas à se plonger,
Osera chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon âme,
Et l'emporter loin du danger?

Écrit en 1820.

LA PRISON.

POËME.

XVIIe SIÈCLE.

«Oh! ne vous jouez plus d'un vieillard et d'un prêtre!
Étranger dans ces lieux, comment les reconnaître?
Depuis une heure au moins, cet importun bandeau
Presse mes yeux souffrants de son épais fardeau.
Soin stérile et cruel! car de ces édifices
Ils n'ont jamais tenté les sombres artifices.
Soldats! vous outragez le ministre et le Dieu,
Dieu même que mes mains apportent dans ce lieu.»
Il parle; mais en vain sa crainte les prononce:
Ces mots et d'autres cris se taisent sans réponse.
On l'entraîne toujours en des détours savants.
Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants,
Tantôt sa voix s'éteint à de courts intervalles,
Tantôt fait retentir l'écho des vastes salles.
Dans l'escalier tournant on dirige ses pas:
Il monte à la prison que lui seul ne voit pas,

Et, les bras étendus, le vieux prêtre timide
Tâte les murs épais du corridor humide.
On s'arrête; il entend le bruit des pas mourir
Sous de bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir;
Il descend trois degrés sur la pierre glissante,
Et, privé du secours de sa vue impuissante,
La chaleur l'avertit qu'on éclaire ces lieux;
Enfin, de leur bandeau l'on délivre ses yeux.
Dans un étroit cachot dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant attendait ses secours.
Du moins ce fut ainsi qu'en un brusque discours
Ses sombres conducteurs le lui firent entendre.
Un instant, en silence, on le pria d'attendre.
« Mon prince, dit quelqu'un, le saint homme est venu.
— Eh! que m'importe, à moi? » soupira l'inconnu.
Cependant vers le lit, que deux lourdes tentures
Voilent du luxe ancien de leurs pâles peintures,
Le prêtre s'avança lentement, et, sans voir
Le malade caché, se mit à son devoir.

LE PRÊTRE.

Écoutez-moi, mon fils.

LE MOURANT.

Hélas! malgré ma haine,
J'écoute votre voix, c'est une voix humaine!
J'étais né pour l'entendre, et je ne sais pourquoi
Ceux qui m'ont fait du mal ont tant d'attraits pour moi.

Jamais je ne connus cette rare parole
Qu'on appelle amitié, qui, dit-on, vous console;
Et les chants maternels qui charment vos berceaux
N'ont jamais résonné sous mes tristes arceaux;
Et pourtant, lorsqu'un mot m'arriva moins sévère,
Il ne fut pas perdu pour mon cœur solitaire.
Mais puisque vous m'aimez, ô vieillard inconnu!
Pourquoi jusqu'à ce jour n'êtes-vous pas venu?

LE PRÊTRE.

O qui que vous soyez! vous que tant de mystère,
Avant le temps prescrit, sépara de la terre,
Vous n'aurez plus de fers dans l'asile des morts:
Si vous avez failli, rappelez les remords,
Versez-les dans le sein de Dieu qui vous écoute;
Ma main du repentir vous montrera la route.
Entrevoyez le Ciel par vos maux acheté:
Je suis prêtre, et vous porte ici la liberté.
De la confession j'accomplis l'œuvre sainte;
Le tribunal divin siège dans cette enceinte.
Répondez, le pardon déjà vous est offert;
Dieu même...

LE MOURANT.

Il est un Dieu? J'ai pourtant bien souffert!

LE PRÊTRE.

Vous avez moins souffert qu'il ne l'a fait lui-même.
Votre dernier soupir sera-t-il un blasphème?
Et quel droit avez-vous de plaindre vos malheurs,
Lorsque le sang du Christ tomba dans les douleurs?

O mon fils, c'est pour nous, tout ingrats que nous sommes,
Qu'il a daigné descendre aux misères des hommes;
A la vie, en son nom, dites un mâle adieu.

LE MOURANT.

J'étais peut-être Roi.

LE PRÊTRE.

Le Sauveur était Dieu;
Mais, sans nous élever jusqu'à ce divin Maître,
Si j'osais, après lui, nommer encor le prêtre,
Je vous dirais : Et moi, pour combattre l'enfer,
J'ai resserré mon sein dans un corset de fer;
Mon corps a revêtu l'inflexible cilice,
Où chacun de mes pas trouve un nouveau supplice.
Au cloître est un pavé que, durant quarante ans,
Ont usé chaque jour mes genoux pénitents,
Et c'est encor trop peu que de tant de souffrance
Pour acheter du Ciel l'ineffable espérance.
Au creuset douloureux il faut être épuré
Pour conquérir son rang dans le séjour sacré.
Le temps nous presse; au nom de vos douleurs passées,
Dites-moi vos erreurs pour les voir effacées;
Et devant cette Croix où Dieu monta pour nous,
Souhaitez avec moi de tomber à genoux.

— Sur le front du vieux moine, une rougeur légère
Fit renaître une ardeur à son âge étrangère;
Les pleurs qu'il retenait coulèrent un moment;
Au chevet du captif il tomba pesamment;

Et ses mains présentaient le crucifix d'ébène,
Et tremblaient en l'offrant, et le tenaient à peine.
Pour le cœur du chrétien demandant des remords,
Il murmurait tout bas la prière des morts,
Et sur le lit, sa tête, avec douleur penchée,
Cherchait du prisonnier la figure cachée.
Un flambeau la révèle entière : ce n'est pas
Un front décoloré par un prochain trépas,
Ce n'est pas l'agonie et son dernier ravage;
Ce qu'il voit est sans traits, et sans vie, et sans âge :
Un fantôme immobile à ses yeux est offert,
Et les feux ont relui sur un masque de fer...

Plein d'horreur à l'aspect de ce sombre mystère,
Le prêtre se souvient que, dans le monastère,
Une fois, en tremblant, on se parla tout bas
D'un prisonnier d'État que l'on ne nommait pas;
Qu'on racontait de lui des choses merveilleuses,
De berceau dérobé, de craintes orgueilleuses,
De royale naissance, et de droits arrachés,
Et de ses jours captifs sous un masque cachés.
Quelques pères disaient qu'à sa descente en France,
De secouer ses fers il conçut l'espérance;
Qu'aux geôliers un instant il s'était dérobé,
Et, quoique entre leurs mains aisément retombé,
Qu'on avait vu ses traits; et qu'une Provençale,
Arrivée au couvent de Saint-François de Sale
Pour y prendre le voile, avait dit, en pleurant,
Qu'elle prenait la Vierge et son Fils pour garant
Que le Masque de fer avait vécu sans crime,
Et que son jugement était illégitime;

Qu'il tenait des discours pleins de grâce et de foi,
Qu'il était jeune et beau, qu'il ressemblait au Roi,
Qu'il avait dans la voix une douceur étrange,
Et que c'était un prince ou que c'était un ange...
Il se souvint encor qu'un vieux Bénédictin,
S'étant acheminé vers la tour, un matin,
Pour rendre un vase d'or tombé sur son passage,
N'était pas revenu de ce triste voyage;
Sur quoi, l'abbé du lieu pour toujours défendit
Les entretiens touchant le prisonnier maudit :
«Nul ne devait sonder la récente aventure;
«Le Ciel avait puni la coupable lecture
«Des mystères gravés sur le vase indiscret.»
Le temps fit oublier ce dangereux secret.

Le prêtre regardait le malheureux célèbre;
Mais ce cachot tout plein d'un appareil funèbre,
Et cette mort voilée, et ces longs cheveux blancs,
Nés captifs et jetés sur des membres tremblants,
L'arrêtèrent longtemps en un sombre silence.
Il va parler enfin; mais, tandis qu'il balance,
L'agonisant du lit se soulève et lui dit:
«Vieillard, vous abaissez votre front interdit;
Je n'entends plus le bruit de vos conseils frivoles,
L'aspect de mon malheur arrête vos paroles.
Oui, regardez-moi bien, et puis dites, après,
Qu'un Dieu de l'innocent défend les intérêts;
Des péchés tant proscrits, où toujours l'on succombe,
Aucun n'a séparé mon berceau de ma tombe;
Seul, toujours seul, par l'âge et la douleur vaincu,
Je meurs tout chargé d'ans, et je n'ai pas vécu.

Du récit de mes maux vous êtes bien avide :
Pourquoi venir fouiller dans ma mémoire vide,
Où, stérile de jours, le temps dort effacé?
Je n'eus point d'avenir et n'ai point de passé;
J'ai tenté d'en avoir; dans mes longues journées,
Je traçai sur les murs mes lugubres années;
Mais je ne pus les suivre en leur douloureux cours :
Les murs étaient remplis, et je vivais toujours.
Tout me devint alors obscurité profonde;
Je n'étais rien pour lui, qu'était pour moi le monde?
Que m'importaient des temps où je ne comptais pas?
L'heure que j'invoquais, c'est l'heure du trépas.
Écoutez, écoutez : quand je tiendrais la vie
De l'homme qui toujours tint la mienne asservie,
J'hésiterais, je crois, à le frapper des maux
Qui rongèrent mes jours, brûlèrent mon repos;
Quand le règne inconnu d'une impuissante ivresse
Saisit mon cœur oisif d'une vague tendresse,
J'appelais le bonheur, et ces êtres amis
Qu'à mon âge brûlant un songe avait promis.
Mes larmes ont rouillé mon masque de torture;
J'arrosais de mes pleurs ma noire nourriture;
Je déchirais mon sein par mes gémissements,
J'effrayais mes geôliers de mes longs hurlements;
Des nuits, par mes soupirs, je mesurais l'espace;
Aux hiboux des créneaux je disputais leur place,
Et, pendant aux barreaux où s'arrêtaient mes pas,
Je vivais hors des murs d'où je ne sortais pas.»

Ici tomba sa voix. Comme après le tonnerre
De tristes sons encore épouvantent la terre,

Et, dans l'antre sauvage où l'effroi l'a placé,
Retiennent en grondant le voyageur glacé,
Longtemps on entendit ses larmes retenues
Suivre encore une fois des routes bien connues;
Les sanglots murmuraient dans ce cœur expirant.
Le vieux prêtre toujours priait en soupirant,
Lorsqu'un des noirs geôliers se pencha pour lui dire
Qu'il fallait se hâter, qu'il craignait le délire.
Un nouveau zèle alors ralluma ses discours :
«O mon fils! criait-il, votre vie eut son cours;
Heureux, trois fois heureux, celui que Dieu corrige!
Gardons de repousser les peines qu'il inflige :
Voici l'heure où vos maux vous seront précieux,
Il vous a préparé lui-même pour les Cieux.
Oubliez votre corps, ne pensez qu'à votre âme;
Dieu lui-même l'a dit : «L'homme né de la femme
«Ne vit que peu de temps, et c'est dans les douleurs.»
Ce monde n'est que vide et ne vaut pas des pleurs.
Qu'aisément de ses biens notre âme est assouvie!
Me voilà, comme vous, au bout de cette vie :
J'ai passé bien des jours, et ma mémoire en deuil
De leur peu de bonheur n'est plus que le cercueil.
C'est à moi d'envier votre longue souffrance,
Qui d'un monde plus beau vous donne l'espérance;
Les Anges à vos pas ouvriront le Saint Lieu :
Pourvu que vous disiez un mot à votre Dieu,
Il sera satisfait.» Ainsi, dans sa parole,
Mêlant les saints propos du livre qui console,
Le vieux prêtre engageait le mourant à prier,
Mais en vain : tout à coup on l'entendit crier,
D'une voix qu'animait la fièvre du délire,
Ces rêves du passé : «Mais enfin je respire!
O bords de la Provence! ô lointain horizon!

Sable jaune où des eaux murmure le doux son!
Ma prison s'est ouverte. Oh! que la mer est grande!
Est-il vrai qu'un vaisseau jusque là-bas se rende?
Dieu! qu'on doit être heureux parmi les matelots!
Que je voudrais nager dans la fraîcheur des flots!
La terre vient, nos pieds à marcher se disposent!
Sur nos mâts arrêtés les voiles se reposent.
Ah! j'ai fui les soldats; en vain ils m'ont cherché;
Je suis libre, je cours, le masque est arraché;
De l'air dans mes cheveux j'ai senti le passage,
Et le soleil un jour éclaira mon visage.
— Oh! pourquoi fuyez-vous? restez sur vos gazons,
Vierges! continuez vos pas et vos chansons;
Pourquoi vous retirer aux cabanes prochaines?
Le monde autant que moi déteste donc les chaînes?
Une seule s'arrête et m'attend sans terreur :
Quoi! du Masque de fer elle n'a pas horreur?
Non, j'ai vu la pitié sur ses lèvres si belles,
Et de ses yeux en pleurs les douces étincelles.
— Soldats! que voulez-vous? quel lugubre appareil!
J'ai mes droits à l'amour et ma part au soleil;
Laissez-nous fuir ensemble. Oh! voyez-la! c'est elle
Avec qui je veux vivre, elle est là qui m'appelle;
Je ne fais pas le mal; allez, dites au Roi
Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi;
Que je serai content si, près de ma compagne,
Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs!
Que je ne chercherai ni parents ni vengeurs;
Et, si l'on me demande où j'ai passé ma vie,
Je saurai déguiser ma liberté ravie :
Votre crime est bien grand, mais je le cacherai.
Ah! laissez-moi le Ciel, je vous pardonnerai.

Non... toujours des cachots... Je suis né votre proie...
Mais je vois mon tombeau, je m'y couche avec joie,
Car vous ne m'aurez plus, et je n'entendrai plus
Les verrous se fermer sur l'éternel reclus.
Que me veut donc cet homme avec ses habits sombres?
Captifs morts dans ces murs, est-ce une de vos ombres?
Il pleure. Ah! malheureux, est-ce ta liberté?

LE PRÊTRE.

Non, mon fils, c'est sur vous: voici l'éternité.

LE MOURANT.

A moi! je n'en veux pas; j'y trouverais des chaînes.

LE PRÊTRE.

Non, vous n'y trouverez que des faveurs prochaines.
Un mot de repentir, un mot de votre foi,
Le Seigneur vous pardonne.

LE MOURANT.

O prêtre! laissez-moi!

LE PRÊTRE.

Dites: «Je crois en Dieu.» La mort vous est ravie.

LE MOURANT.

Laissez en paix ma mort, on y laissa ma vie.»

— Et d'un dernier effort l'esclave délirant
Au mur de la prison brise son bras mourant.
«Mon Dieu! venez vous-même au secours de cette âme!»
Dit le prêtre, animé d'une pieuse flamme.
Au fond d'un vase d'or, ses doigts saints ont cherché
Le pain mystérieux où Dieu même est caché :
Tout se prosterne alors en un morne silence.
La clarté d'un flambeau sur le lit se balance;
Le chevet sur deux bras s'avance supporté,
Mais en vain : le captif était en liberté.

Resté seul au cachot, durant la nuit entière
Le vieux religieux récita la prière;
Auprès du lit funèbre il fut toujours assis.
Quelques larmes souvent, de ses yeux obscurcis,
Interrompant sa voix, tombaient sur le Saint Livre;
Et, lorsque la douleur l'empêchait de poursuivre,
Sa main jetait alors l'eau du rameau béni
Sur celui qui du Ciel peut-être était banni.
Et puis, sans se lasser, il reprenait encore,
De sa voix qui tremblait dans la prison sonore,
Le dernier chant de paix; il disait : «O Seigneur!
Ne brisez pas mon âme avec votre fureur;
Ne m'enveloppez pas dans la mort de l'impie.»
Il ajoutait aussi : «Quand le méchant m'épie,

Me ferez-vous tomber, Seigneur, entre ses mains?
C'est lui qui sous mes pas a rompu vos chemins;
Ne me châtiez point, car mon crime est son crime.
J'ai crié vers le Ciel du plus profond abîme.
O mon Dieu! tirez-moi du milieu des méchants!»
Lorsqu'un rayon du jour eut mis fin à ses chants,
Il entendit monter vers les noires retraites,
Et des voix résonner sous les voûtes secrètes.
Un moment lui restait, il eût voulu du moins
Voir le mort qu'il pleurait, sans ces cruels témoins;
Il s'approche, en tremblant, de ce fils du mystère
Qui vivait et mourait étranger à la terre;
Mais le Masque de fer soulevait le linceul,
Et la captivité le suivit au cercueil.

Écrit en 1821, à Vincennes.

MADAME DE SOUBISE.

POËME DU XVIe SIÈCLE.

A Monsieur Antony Deschamps.

« Le 24 du mesme mois s'exploita l'execution tant souhaitée, qui deliura la chrestienté d'un nombre de pestes, au moyen desquelles le diable se faisoit fort de la destruire, attendu que deux ou trois qui en reschappèrent font encore tant de mal. Ce iour apporta merveilleux allegement et soulas à l'Église. »

La vraye et entière histoire des troubles, par le Frere de LAVAL.

I

«Arquebusiers! chargez ma coulevrine!
Les lansquenets passent! sur leur poitrine
Je vois enfin la croix rouge, la croix
Double, et tracée avec du sang, je crois!
Il est trop tard; le bourdon Notre-Dame
Ne m'avait donc éveillé qu'à demi?
Nous avons bu trop longtemps, sur mon âme!
Mais nous buvions à saint Barthélemi.

II

« Donnez une épée,
Et la mieux trempée,
Et mes pistolets,
Et mes chapelets.
Déjà le jour brille
Sur le Louvre noir;
On va tout savoir :
— Dites à ma fille
De venir tout voir. »

III

Le Baron parle ainsi par la fenêtre;
C'est bien sa voix qu'on ne peut méconnaître;
Courez, Varlets, Échansons, Écuyers,
Suisses, Piqueux, Page, Arbalétriers!
Voici venir madame Marie-Anne;
Elle descend l'escalier de la tour :
Jusqu'au pavé baissez la pertuisane,
Et que chacun la salue à son tour.

IV

Une haquenée
Est seule amenée,
Tant elle a d'effroi
Du noir palefroi.

Mais son père monte
Le beau destrier;
Ferme à l'étrier :
— « N'avez-vous pas honte,
Dit-il, de crier!

V

« Vous descendez des hauts Barons, ma mie;
Dans ma lignée, on note d'infamie
Femme qui pleure, et ce, par la raison
Qu'il en peut naître un lâche en ma maison.
Levez la tête et baissez votre voile :
Partons. Varlets, faites sonner le cor.
Sous ce brouillard la Seine me dévoile
Ses flots rougis... Je veux voir plus encor.

VI

« La voyez-vous croître
La tour du vieux cloître?
Et le grand mur noir
Du royal manoir?
Entrons dans le Louvre.
Vous tremblez, je croi,
Au son du beffroi?
La fenêtre s'ouvre,
Saluez le Roi. »

VII

Le vieux Baron, en signant sa poitrine,
Va visiter la reine Catherine;
Sa fille reste, et dans la cour s'assied;
Mais sur un corps elle heurte son pied :
— « Je vis encor, je vis encor, madame;
Arrêtez-vous et donnez-moi la main;
En me sauvant, vous sauverez mon âme;
Car j'entendrai la messe dès demain. »

VIII

— « Huguenot profane,
Lui dit Marie-Anne,
Sur ton corselet
Mets mon chapelet.
Tu prieras la Vierge,
Je prierai le Roi :
Prends ce palefroi,
Surtout prends un cierge,
Et viens avec moi. »

IX

Marie ordonne à tout son équipage
De l'emporter dans le manteau d'un page,
Lui fait ôter ses baudriers trop lourds,
Jette sur lui sa cape de velours,

Attache un voile avec une relique
Sur sa blessure, et dit, sans s'émouvoir :
« Ce gentilhomme est un bon catholique,
Et dans l'église il vous le fera voir. »

X

Murs de Saint-Eustache!
Quel peuple s'attache
A vos escaliers,
A vos noirs piliers,
Traînant sur la claie
Des morts sans cercueil,
La fureur dans l'œil,
Et formant la haie
De l'autel au seuil?

XI

Dieu fasse grâce à l'année où nous sommes!
Ce sont vraiment des femmes et des hommes;
Leur foule entonne un *Te Deum* en chœur,
Et dans le sang trempe et dévoue un cœur,
Cœur d'Amiral arraché dans la rue,
Cœur gangrené du schisme de Calvin.
On boit, on mange, on rit; la foule accrue
Se l'offre et dit : « C'est le Pain et le Vin. »

XII

Un moine qui masque
Son front sous un casque
Lit au maître-autel
Le livre immortel;
Il chante au pupitre,
Et sa main trois fois,
En faisant la croix,
Jette sur l'Épître
Le sang de ses doigts.

XIII

« Place! dit-il; tenons notre promesse
D'épargner ceux qui viennent à la messe.
Place! je vois arriver deux enfants :
Ne tuez pas encor, je le défends;
Tant qu'ils sont là, je les ai sous ma garde.
Saint Paul a dit : « Le Temple est fait pour tous. »
Chacun son lot, le dedans me regarde;
Mais, une fois dehors, ils sont à vous. »

XIV

— « Je viens sans mon père,
Mais en vous j'espère
(Dit Anne deux fois,
D'une faible voix);

Il est chez la Reine;
Moi, j'accours ici
Demander merci
Pour ce capitaine
Qui vous prie aussi. »

XV

Le blessé dit : « Il n'est plus temps, madame;
Mon corps n'est pas sauvé, mais bien mon âme;
Si vous voulez, donnez-moi votre main,
Et je mourrai catholique et romain;
Épousez-moi, je suis duc de Soubise;
Vous n'aurez pas à vous en repentir :
C'est pour un jour. Hélas! dans votre église
Je suis entré, mais pour n'en plus sortir. »

XVI

« Je sens fuir mon âme!
Êtes-vous ma femme?
— Hélas! dit-elle, oui »,
Se baissant vers lui.
Un mot les marie.
Ses yeux, par l'effort
D'un dernier transport,
Regardent Marie,
Puis il tombe mort.

XVII

Ce fut ainsi qu'Anne devint duchesse;
Elle donna le fief et sa richesse
A l'ordre saint des frères de Jésus,
Et leur légua ses propres biens en sus.
Un faible corps, qu'un esprit troublé ronge,
Résiste un peu, mais ne vit pas longtemps :
Dans le couvent des nonnes, en Saintonge,
Elle mourut vierge et veuve à vingt ans.

Écrit à la Briche, en Beauce. Mai 1828

LA NEIGE.

POËME.

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le Roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'Empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit ne dormant pas dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lys
De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ces faibles pieds
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient en abaissant leur front,
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et pleurante elle attend l'orage qui s'apprête;
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'Empereur souriait en versant une larme
Qui donnait à ses traits un ineffable charme;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!

1820.

LE COR.

POËME.

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Âmes des Chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

« Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà.»
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

«Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin.»
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

«Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

« Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du Cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière! chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.

Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort dans sa main élève un Cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu! que le son du Cor est triste au fond des bois!

Écrit à Pau, en 1825.

LE BAL.

POËME.

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
Car la Valse bondit dans son sphérique empire;
Des couples passagers éblouissent les yeux,
Volent entrelacés en cercle gracieux,
Suspendent des repos balancés en mesure,
Aux reflets d'une glace admirent leur parure,
Repartent; puis, troublés par leur groupe riant,
Dans leurs tours moins adroits se heurtent en criant.
La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête,
Au bras qui la soutient se livre, et, pâlissant,
Tourne, les yeux baissés sur un sein frémissant.

Courez, jeunes beautés, formez la double danse :
  Entendez-vous l'archet du bal joyeux,
Jeunes beautés? Bientôt la légère cadence
Toutes va, tout à coup, vous mêler à mes yeux.

Dansez, et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre;
Liez au blanc muguet l'hyacinthe bleuâtre,

Et que vos pas moelleux, délices d'un amant,
Sur le chêne poli glissent légèrement;
Dansez, car dès demain vos mères exigeantes
A vos jeunes travaux vous diront négligentes;
L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
Ou, de la mélodie interrompant les lois,
Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire;
Demain, sous l'humble habit du jour laborieux,
Un livre, sans plaisir, fatiguera vos yeux;
Ils chercheront en vain, sur la feuille indocile,
De ses simples discours le sens clair et facile;
Loin du papier noirci votre esprit égaré,
Partant, seul et léger, vers le bal adoré,
Laissera de vos yeux l'indécise prunelle
Recommencer vingt fois une page éternelle.
Prolongez, s'il se peut, oh! prolongez la nuit
Qui d'un pas diligent plus que vos pas s'enfuit!

Le signal est donné, l'archet frémit encore :
  Élancez-vous, liez ces pas nouveaux
Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

Dansez; un soir encore usez de votre vie :
L'étincelante nuit d'un long jour est suivie;
A l'orchestre brillant le silence fatal
Succède, et les dégoûts aux doux propos du bal.
Ah! reculez le jour où, surveillantes mères,
Vous saurez du berceau les angoisses amères :

Car, dès que de l'enfant le cri s'est élevé,
Adieu, plaisir, long voile à demi relevé,
Et parure éclatante, et beaux joyaux des fêtes,
Et le soir, en passant, les riantes conquêtes
Sous les ormes, le soir, aux heures de l'amour,
Quand les feux suspendus ont rallumé le jour.
Mais aux yeux maternels les veilles inquiètes
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes
Que dédaigne l'époux, que l'enfant méconnaît,
Et dont le souvenir dans les songes renaît.
Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,
La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.
Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,
Et leurs chaînes de fleurs se rompront sous vos doigts.

Ensemble, à pas légers, traversez la carrière;
  Que votre main touche une heureuse main,
Et que vos pieds savants à leur place première
Reviennent, balancés dans leur double chemin.

Dansez : un jour, hélas! ô reines éphémères!
De votre jeune empire auront fui les chimères.
Rien n'occupera plus vos cœurs désenchantés
Que des rêves d'amour, bien vite épouvantés,
Et le regret lointain de ces fraîches années
Qu'un souffle a fait mourir, en moins de temps fanées
Que la rose et l'œillet, l'honneur de votre front;
Et, du temps indompté lorsque viendra l'affront,
Quelles seront alors vos tardives alarmes!
Un teint, déjà flétri, pâlira sous les larmes,

Les larmes, à présent doux trésor des amours,
Les larmes, contre l'âge inutile secours :
Car les ans maladifs, avec un doigt de glace,
Des chagrins dans vos cœurs auront marqué la place,
La morose vieillesse... O légères beautés!
Dansez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées,
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Paris, 1818.

LE TRAPPISTE.

POËME.

C'était une des nuits qui des feux de l'Espagne
Par des froids bienfaisants consolent la campagne :
L'ombre était transparente, et le lac argenté
Brillait à l'horizon sous un voile enchanté;
Une lune immobile éclairait les vallées
Où des citronniers verts serpentent les allées;
Des milliers de soleils, sans offenser les yeux,
Tels qu'une poudre d'or semaient l'azur des cieux,
Et les monts inclinés, verdoyante ceinture
Qu'en cercles inégaux enchaîna la nature,
De leurs dômes en fleurs étalaient la beauté,
Revêtus d'un manteau bleuâtre et velouté.
Mais aucun n'égalait dans sa magnificence
Le Mont-Serrat, paré de toute sa puissance :
Quand des nuages blancs sur son dos arrondi
Roulaient leur flots chassés par le vent du Midi,
Les brisant de son front, comme un nageur habile,
Le géant semblait fuir sous ce rideau mobile;
Tantôt un piton noir, seul dans le firmament,
Tel qu'un fantôme énorme, arrivait lentement;

Tantôt un bois riant, sur une roche agreste,
S'éclairait, suspendu comme une île céleste.
Puis enfin, des vapeurs délivrant ses contours,
Comme une forteresse au milieu de ses tours,
Sortait le pic immense : il semblait à ses plaines
Des vents frais de la nuit partager les haleines,
Et l'orage indécis, murmurant à ses pieds,
Pendait encor d'en haut sur les monts effrayés.

En spectacles pompeux la nature est féconde;
Mais l'homme a des pensers bien plus grands que le monde.
Quelquefois tout un peuple endormi dans ses maux
S'éveille, et, saisissant le glaive des hameaux,
Maudissant la Révolte impure et tortueuse,
Élève tout à coup sa voix majestueuse :
Il redemande à Dieu ses autels profanés,
Il appelle à grands cris ses Rois emprisonnés;
Comme un tigre il arrache, il emporte sa chaîne;
Il se lève, il grandit, il s'étend comme un chêne,
Et de ses mille bras il couvre en liberté
Les sillons paternels du sol qui l'a porté.
Ainsi, terre indocile, à ton Roi seul constante,
Vendée, où la chaumière est encore une tente,
Ainsi de ton Bocage aux détours meurtriers
Sortirent en priant les paysans guerriers :
Ainsi, se relevant, l'infatigable Espagne
Fait sortir des héros du creux de la montagne.

Sur des rochers, non loin de ces antres sacrés
Où Pélage appela les Goths désespérés,
D'où sort toujours la gloire, et qui gardent encore,

Hélas! les os français mêlés à ceux du More,
Au-dessus de la nue, au-dessus des torrents,
Viennent de s'assembler les montagnards errants.
La pourpre du réseau dont leur front s'environne
Forme autour des cheveux une mâle couronne,
Et la corde légère, avec des nœuds puissants,
S'est tressée en sandale à leurs pieds bondissants.
Le silence est profond dans la foule attentive;
Car la hache pesante, avec la flamme active,
D'un chêne que cent ans n'ont pas su protéger
Ont fait pour leur prière un autel passager.

Là, ce chef dont le nom sème au loin l'épouvante
Dépose devant Dieu son oraison fervente;
Triomphateur sans pompe, il va d'une humble voix
Chanter le *Te Deum* sous le dôme des bois.
Est-ce un guerrier farouche? est-ce un pieux apôtre?
Sous la robe de l'un il a les traits de l'autre :
Il est prêtre, et pourtant promptement irrité;
Il est soldat aussi, mais plein d'austérité;
Son front est triste et pâle, et son œil intrépide :
Son bras frappe et bénit, son langage est rapide;
Il passe dans la foule et ne s'y mêle pas;
Un pain noir et grossier compose ses repas;
Il parle, on obéit; on tremble s'il commande,
Et nul sur son destin ne tente une demande.
Le Trappiste est son nom : ce terrible inconnu,
Sorti jadis du monde, au monde est revenu;
Car, soulevant l'oubli dont ces couvents funèbres
A leurs moines muets imposent les ténèbres,
Il reparut au jour, dans une main la Croix,
Dans l'autre secouant, au nom des anciens Rois,

Ce fouet dont Jésus-Christ, de son bras pacifique,
Du haut des longs degrés du Temple magnifique
Renversa les vendeurs qui souillaient le saint mur,
Dans les débris épars de leur trafic impur.
Soit que la main de Dieu le couvre ou se retire,
Le condamne à la gloire ou l'élève au martyre,
S'il vit, il reviendra, sans plainte et sans orgueil,
D'un bras sanglant encore achever son cercueil,
Et reprendre, courbé, l'agriculture austère
Dont il s'est trop longtemps reposé dans la guerre.
Tel un mort évoqué par de magiques voix,
Envoyé du sépulcre, apparaît pour les Rois,
Marche, prédit, menace, et retourne à sa tombe
Dont la pierre éternelle en gémissant retombe.

Parmi ces montagnards, ces robustes bergers,
Aventuriers hardis, chasseurs aux pieds légers,
Qui rangent sous sa loi leur troupe volontaire,
Nul n'a voulu savoir ce qu'il a voulu taire.
Dieu l'inspire et l'envoie, il le dit : c'est assez,
Pourvu que leurs combats leur soient toujours laissés.
Joyeux, ils voyaient donc, sanctifiant leur gloire,
Ce prêtre offrir à Dieu leur première victoire.
Pour lui, couvert de l'aube et de l'étole orné,
Devant l'autel agreste il s'était retourné.
Déjà, soldat du Christ, près d'entrer dans la lice,
Il remplissait son cœur des baumes du calice :
Mais des soupirs, des bruits s'élèvent; un grand cri
L'interrompt; il s'étonne, et, lui-même attendri,
Voit un jeune inconnu, dont la tête est sanglante,
Traînant jusqu'à l'autel sa marche faible et lente,

Montrant un fer brisé qui soutenait sa main,
Qui défendit sa fuite et fraya son chemin.
C'est un de ces guerriers dont la constante veille
Fait qu'en ses palais d'or la Royauté sommeille.
Il tombe; mais il parle, et sa tremblante voix
S'efforce à ce discours entrecoupé trois fois :
«Pour qui donc cet autel au milieu des ténèbres?
N'y chantez pas, ou bien dites des chants funèbres.
Quel Espagnol ne sait les hymnes du trépas?
Les nouveaux noms des morts ne vous manqueront pas :
J'apporte sur vos monts de sanglantes nouvelles!
— Quoi! le Roi n'est-il plus? disaient les voix fidèles.
— Pleurez! — Il est donc mort? — Pleurez, il est vivant!»
Et le jeune martyr, sur un bras se levant,
Tel qu'un gladiateur dont la paupière errante
Cherche le sol qui tourne et fuit sa main mourante :
«Nos combats sont finis, dit-il, en un seul jour;
Les taureaux ont quitté le cirque, et sans retour,
Puisque le spectateur à qui s'offrait la lutte
N'a pas daigné lui-même applaudir à leur chute.
Pour vous, si vous savez les secrets du devoir,
Partez, je vais mourir avant de les savoir.
Mais si vous rencontrez, non loin de ces montagnes,
Des soldats qui vont vite à travers les campagnes,
Qui portent sous leurs bras des fusils renversés,
Et passent en silence et leurs fronts abaissés,
Ne les engagez pas à cesser leur retraite;
Ils vous refuseraient en secouant la tête :
Car ils ont tous besoin, mon Père, ainsi que moi,
De retremper leur âme aux sources de la foi.
Nul ne sait s'il succombe ou fidèle ou parjure,
Et si le dévoûment ne fut pas une injure.
Vous, habitant sacré du Mont silencieux,

Instruit des saintes morts que préfèrent les Cieux,
Jugez-nous, et parlez... Vous savez quelle proie
Le peuple osa vouloir dans sa féroce joie?
Vous le savez, un Roi ne porte pas des fers
Sans que leur bruit s'entende au bout de l'univers.
Nous qui pensions encore, avant l'heure où nous sommes,
Qu'un serment prononcé devait lier les hommes,
Partant avec le jour, qui se levait sur nous
Brillant, mais dont le soir n'est pas venu pour tous,
Au Palais, dont le peuple envahissait les portes,
En silence, à grands pas, marchaient nos trois cohortes :
Quand le Balcon royal à nos yeux vint s'offrir,
Nous l'avons salué, car nous venions mourir.
Mais comme à notre voix il n'y paraît personne,
Aux cris des révoltés, à leur tocsin qui sonne,
A leur joie insultante, à leur nombre croissant,
Nous croyons le Roi mort, parce qu'il est absent;
Et, gémissant alors sur de fausses alarmes,
Accusant nos retards, nous répandions des larmes.
Mais un bruit les arrête et, passé dans nos rangs,
Fait presque de leur mort repentir nos mourants.
Nous n'osons plus frapper, de peur qu'un plomb fidèle
N'aille blesser le Roi dans la foule rebelle.
Déjà, le fer levé, s'avancent ses amis,
Par nos bourreaux sanglants à nous tuer admis;
Nous recevons leurs coups longtemps avant d'y croire,
Et notre étonnement nous ôte la victoire :
En retirant vers vous nos rangs irrésolus,
Nous combattions toujours, mais nous ne pleurions plus. »

Il se tut. Il régna, de montagne en montagne,
Un bruit sourd qui semblait un soupir de l'Espagne.

Le Trappiste incliné mit sa main sur ses yeux.
On ne sait s'il pleura; car, tranquille et pieux,
Levant son front creusé par les rides antiques,
Sa voix grave apaisa les bataillons rustiques :
Comme au vent du midi la neige au loin se fond,
La rumeur s'éteignit dans un calme profond.
La lune alors plus belle écartait un nuage,
Et du moine héroïque éclairait le visage;
Troublé sur ses sommets et dans sa profondeur,
Le Mont de tous ses bruits déployait la grandeur;
Aux mots entrecoupés du vainqueur catholique
Se mêlaient d'un torrent la voix mélancolique,
Le froissement léger des mélèzes touffus,
D'un combat éloigné les coups longs et confus,
Et des loups affamés les hurlements funèbres,
Et le cri des vautours volant dans les ténèbres :

« Frères, il faut mourir : qu'importe le moment!
Et si de notre mort le fatal instrument
Est cette main des Rois qui, jadis salutaire,
Touchait pour les guérir les peuples de la terre;
Quand même, nous brisant sous notre propre effort,
L'arche que nous portons nous donnerait la mort;
Quand même par nous seuls la couronne sauvée
Écraserait un jour ceux qui l'ont relevée,
Seriez-vous étonnés? et vos fidèles bras
Seraient-ils moins ardents à servir les ingrats?
Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre
La palme réservée au martyr volontaire?
Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous :
Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous;

Rappelez vos liens, vos premières années,
Et d'un juste coup d'œil sondez nos destinées.
Amis, frères, amants, qui vous a donc appris
Qu'un dévoûment jamais dût recevoir son prix?
Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante,
Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante.
Si la couche est trompeuse et le foyer pervers,
Qu'avez-vous attendu des Rois de l'univers?
O faiblesse mortelle! ô misère des hommes!
Plaignons notre nature et le siècle où nous sommes;
Gémissons en secret sur les fronts couronnés,
Mais servons-les pour Dieu qui nous les a donnés.
Notre cause est sacrée, et dans les cœurs subsiste.
En vain les Rois s'en vont : la Royauté résiste;
Son principe est en haut, en haut est son appui;
Car tout vient du Seigneur, et tout retourne à lui.
Dieu seul est juste, enfants; sans lui tout est mensonge,
Sans lui le mourant dit : «La vertu n'est qu'un songe.»
Nous allons le prier, et pour le Prince absent,
Et pour tous les martyrs dont coule encor le sang.
Je donne cette nuit à vos dernières larmes :
Demain nous chercherons, à la pointe des armes,
Pour le Roi la couronne, et des tombeaux pour nous.»

Amen! dit l'assemblée en tombant à genoux.

En 1822, à Courbevoie.

LA FRÉGATE *LA SÉRIEUSE*

OU

LA PLAINTE DU CAPITAINE.

POËME.

I

Qu'elle était belle, ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate;
Ses voiles luisaient, le matin,
Comme des ballons de satin;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,

En cent jours du Havre à Surate
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!

II

Brest vante son beau port et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer trois cents vaisseaux de ligne;
Boulogne, sa cité haute et double, et Calais,
Sa citadelle assise en mer comme un palais;
Dieppe a son vieux château soutenu par la dune,
Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
Et ses deux monts en vain par la mer insultés;
Cherbourg a ses fanaux de bien loin consultés,
Et gronde en menaçant Guernsey la sentinelle
Debout près de Jersey, presque en France ainsi qu'elle.
Lorient, dans sa rade au mouillage inégal,
Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal;
Saint-Malo dans son port tranquillement regarde
Mille rochers debout qui lui servent de garde;
Le Havre a pour parure ensemble et pour appui
Notre-Dame-de-Grâce et Honfleur devant lui;
Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
Porte jusqu'à la mer ses vins sur deux grands fleuves;
Toute ville à Marseille aurait droit d'envier
Sa ceinture de fruits, d'orange et d'olivier;
D'or et de fer Bayonne en tout temps fut prodigue,
Du grand Cardinal-Duc La Rochelle a la digue:
Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer;
Mais Toulon a lancé la *Sérieuse* en mer.

LA TRAVERSEE.

III

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,
Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla;
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,
Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV

Dès que l'ancre dégagée
Revient par son câble à bord,
La proue alors est changée,
Selon l'aiguille et le Nord.
La *Sérieuse* l'observe,
Elle passe la réserve,
Et puis marche de conserve
Avec le grand *Orient:*
Sa voilure toute blanche
Comme un sein gonflé se penche;
Chaque mât, comme une branche,
Touche la vague en pliant.

V

Avec sa démarche leste,
Elle glisse et prend le vent,
Laisse à l'arrière l'*Alceste*
Et marche seule à l'avant.
Par son pavillon conduite,
L'escadre n'est à sa suite
Que lorsque, arrêtant sa fuite,
Elle veut l'attendre enfin :
Mais, de bons marins pourvue,
Aussitôt qu'elle est en vue,
Par sa manœuvre imprévue,
Elle part comme un dauphin.

VI

Comme un dauphin elle saute,
Elle plonge comme lui
Dans la mer profonde et haute,
Où le feu Saint-Elme a lui.
Le feu serpente avec grâce;
Du gouvernail qu'il embrasse
Il marque longtemps la trace,
Et l'on dirait un éclair
Qui, n'ayant pu nous atteindre,
Dans les vagues va s'éteindre,
Mais ne cesse de les teindre
Du prisme enflammé de l'air.

VII

Ainsi qu'une forêt sombre
La flotte venait après,
Et de loin s'étendait l'ombre
De ses immenses agrès.
En voyant le *Spartiate,*
Le *Franklin* et sa frégate,
Le bleu, le blanc, l'écarlate
De cent mâts nationaux,
L'armée, en convoi, remise
Comme en garde à l'*Artémise,*
Nous nous dîmes : «C'est Venise
Qui s'avance sur les eaux.»

VIII

Quel plaisir d'aller si vite,
Et de voir son pavillon,
Loin des terres qu'il évite,
Tracer un noble sillon!
Au large on voit mieux le Monde
Et sa tête énorme et ronde,
Qui se balance et qui gronde
Comme éprouvant un affront,
Parce que l'homme se joue
De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue,
Fend sa route sur son front.

IX

Quel plaisir! et quel spectacle
Que l'élément triste et froid
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit!
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux,
Troupe brillante et frivole
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât des vaisseaux.

X

Et surtout la *Sérieuse*
Était belle nuit et jour;
La mer, douce et curieuse,
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,
Et, sans l'agiter, y laisse
Se jouer le lionceau;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile,
Ou le jonc souple et fragile
D'un mystérieux berceau.

XI

Moi, de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car, étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais :
J'aurais moins aimé peut-être
L'enfant que j'aurais vu naître :
De son cœur on n'est pas maître.
Moi, je suis un vrai marin;
Ma naissance est un mystère;
Sans famille, et solitaire,
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les Rois;
Sainte Barbe est ma patronne,
Mon sceptre est mon porte-voix;
Ma couronne est ma cocarde;
Mes officiers sont ma garde;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots,
Sans que personne demande
A quel bord je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII

Voilà toute la famille
Qu'en mon temps il me fallait;
Ma Frégate était ma fille.
«Va!» lui disais-je. — Elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière,
Comme un cheval sa barrière;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre en Sicile)
Sa marche fut moins facile:
Elle parut indocile
Aux ordres d'une autre voix.

XIV

On l'aurait crue animée!
Toute l'Égypte la prit
— Si blanche et si bien formée —
Pour un gracieux Esprit
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte
Dont elle était le pilote,
Doublant une vieille Tour,
Elle entra, sans avarie,
Aux cris: «Vive la patrie!»
Dans le port d'Alexandrie
Qu'on appelle Abou-Mandour.

LE REPOS.

XV

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée :
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
De feuilles et de joncs, et d'herbages errants
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT.

XVI

Ainsi près d'Aboukir reposait ma Frégate;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze Thermidor.

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien, et je lui dis : «Ma fille,
Je te comprends, merci!»

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois... — je vis treize et quatorze voiles :
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise;
La *Sérieuse* à l'ancre, immobile, s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois, jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;
Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait,
On tirait en aveugle à travers le nuage :
Toute la mer brûlait.

Mais, quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma Frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître :
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard;
Sans gouvernail, sans mât, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie :
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant :
«Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
Adieu donc, mon enfant!»

Elle plongea d'abord sa poupe, et puis sa proue;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous;
Puis elle s'enfonça, tourna comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII

Hélas! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton; —
J'aimerais presque autant la terre!
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci!
Nous causons de combats, de prises,
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent:
— «Qu'elle était belle, ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!»

A Dieppe, 1828.

LES
AMANTS DE MONTMORENCY.

ÉLÉVATION.

I

Étaient-ils malheureux, Esprits qui le savez!
Dans les trois derniers jours qu'ils s'étaient réservés?
Vous les vîtes partir tous deux, l'un jeune et grave,
L'autre joyeuse et jeune. Insouciante esclave,
Suspendue au bras droit de son rêveur amant
Comme à l'autel un vase attaché mollement,
Balancée, en marchant, sur sa flexible épaule
Comme la harpe juive à la branche du saule,
Riant, les yeux en l'air, et la main dans sa main,
Elle allait, en comptant les arbres du chemin,
Pour cueillir une fleur demeurait en arrière,
Puis revenait à lui, courant dans la poussière,
L'arrêtait par l'habit pour l'embrasser, posait
Un œillet sur sa tête, et chantait, et jasait

Sur les passants nombreux, sur la riche vallée
Comme un large tapis à ses pieds étalée;
Beau tapis de velours chatoyant et changeant
Semé de clochers d'or et de maisons d'argent,
Tout pareils aux jouets qu'aux enfants on achète
Et qu'au hasard, pour eux, par la chambre l'on jette :
«Ainsi, pour lui complaire, on avait sous ses pieds
Répandu des bijoux brillants, multipliés
En forme de troupeau, de village aux toits roses
Ou bleus, d'arbres rangés, de fleurs sous l'onde écloses,
De murs blancs, de bosquets bien noirs, de lacs bien verts
Et de chênes tordus, par la poitrine ouverts.»
Elle voyait ainsi tout préparé pour elle :
Enfant, elle jouait en marchant, toute belle,
Toute blonde, amoureuse et fière; et c'est ainsi
Qu'ils allèrent à pied jusqu'à Montmorency.

II

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
De chants et de baisers, de voix, de lèvre unie,
De regards confondus, de soupirs bienheureux,
Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.
La nuit, on entendait leurs chants; dans la journée,
Leur sommeil : tant leur âme était abandonnée
Aux caprices divins du désir! Leurs repas
Étaient rares, distraits; ils ne les voyaient pas.
Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
Passant des champs aux bois, et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme

Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
Troublés, ils chancelaient, et, le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La Nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus.
Ils tombèrent assis, sous des arbres... peut-être...
Ils ne le savaient pas; le soleil allait naître
Ou s'éteindre... Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle, et l'air doux, et le monde en amour...
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague, au bruit des mers pareille,
Et formant des propos tendres, légers, confus,
Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus;
Le vent léger disait de la voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
Du soir, car le parfum est le secret langage
Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
Le soleil incliné sur les monts dit encor :
« Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or
Je réponds en élans aux élans de votre âme;
Pour exprimer l'amour, mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs
Autant que les rayons de suaves ardeurs;
Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées;
Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux;
Et ces voix s'éloignaient, en rasant les campagnes,
Dans les enfoncements magiques des montagnes;

Et la terre, sous eux, palpitait mollement
Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant;
Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême
Accompagnait leurs voix qui se disaient : «Je t'aime!»

III

Or, c'était pour mourir qu'ils étaient venus là.
— Lequel des deux enfants le premier en parla?
Comment dans leurs baisers vint la mort? Quelle balle
Traversa les deux cœurs d'une atteinte inégale
Mais sûre? Quels adieux leurs lèvres s'unissant
Laissèrent s'écouler avec l'âme et le sang?
Qui le saurait?
Heureux celui dont l'agonie
Fut dans les bras chéris avant l'autre finie!
Heureux si nul des deux ne s'est plaint de souffrir!
Si nul des deux n'a dit : «*Qu'on a peine à mourir!*»
Si nul des deux n'a fait, pour se lever et vivre,
Quelque effort en fuyant celui qu'il devait suivre;
Et, reniant sa mort, par le mal égaré,
N'a repoussé du bras l'homicide adoré!
Heureux l'homme surtout, s'il a rendu son âme
Sans avoir entendu ces angoisses de femme,
Ces longs pleurs, ces sanglots, ces cris perçants et doux
Qu'on apaise en ses bras ou sur ses deux genoux
Pour un chagrin; mais qui, si la mort les arrache,
Font que l'on tord ses bras, qu'on blasphème, qu'on cache
Dans ses mains son front pâle et son cœur gros de fiel,
Et qu'on se prend du sang pour le jeter au ciel!

Mais qui saura leur fin? —
Sur les pauvres murailles
D'une auberge, où depuis on fit leurs funérailles,
Auberge où, pour une heure, ils vinrent se poser
Ployant l'aile, à l'abri, pour toujours reposer,
Sur un vieux papier jaune, ordinaire tenture,
Nous avons lu des vers d'une double écriture,
Des vers de fou, sans rime et sans mesure. — Un mot
Qui n'avait pas de suite était tout seul, en haut :
Demande sans réponse, énigme inextricable,
Question sur la mort. — Trois noms, sur une table,
Profondément gravés au couteau. — C'était d'eux
Tout ce qui demeurait... et le récit joyeux
D'une fille au bras rouge. «Ils n'avaient, disait-elle,
Rien oublié.» La bonne eut quelque bagatelle
Qu'elle montre en suivant leurs traces, pas à pas.
— Et Dieu? — Tel est le siècle, ils n'y pensèrent pas.

Écrit à Montmorency, 27 avril 1830.

PARIS.

ÉLÉVATION.

«Prends ma main, Voyageur, et montons sur la Tour.—
Regarde tout en bas, et regarde à l'entour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du nord au sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,
Tourne sur ce donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue, à loisir, sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse?

— «Je vois un cercle noir si large et si profond,
Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
Des collines, au loin, me semblent sa ceinture,
Et, pourtant, je ne vois nulle part la Nature,

Mais partout la main d'homme, et l'angle que sa main
Impose à la matière en tout travail humain.
Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
L'un sur l'autre entassés, sans ordre ni sans nombre
Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux
Brillant, sur cet abîme où l'air pénètre à peine,
Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
Comme, dans un buisson, la couleuvre aux cent tours.
Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
De châteaux forts, de kiosks et d'aigus minarets,
Des formes de remparts, de jardins, de forêts,
De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades :
Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant,
Se courbe, se replie ou se creuse, ou s'étend.
Dans un brouillard de feu je crois voir ce grand rêve!
La Tour où nous voilà dans ce cercle s'élève;
En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
Que Dieu même a posé le centre du compas?
Le vertige m'enivre et sur mes yeux il pèse.
Vois-je une Roue ardente, ou bien une Fournaise?

— «Oui, c'est bien une Roue; et c'est la main de Dieu
Qui tient et fait mouvoir son invisible essieu.
Vers le but inconnu sans cesse elle s'avance.
On la nomme PARIS, le pivot de la France.
Quand la vivante Roue hésite dans ses tours,
Tout hésite et s'étonne, et recule en son cours.

Les rayons effrayés disent au cercle : « Arrête. »
Il le dit à son tour aux cercles dont la crête
S'enchâsse dans la sienne et tourne sous sa loi.
L'un le redit à l'autre; et l'impassible Roi,
Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde,
Puise ses mouvements dans sa vigueur profonde,
Les communique à tous, les imprime à chacun,
Les impose de force, et n'en reçoit aucun.
Il se meut : tout s'ébranle, et tournoie et circule;
Le cœur du ressort bat, et presse la bascule;
L'aiguille tremble et court à grands pas; le levier
Monte et baisse en sa ligne, et n'ose dévier.
Tous marchent leur chemin, et chacun d'eux écoute
Le pas régulateur qui leur creuse la route.
Il leur faut écouter et suivre; il le faut bien,
Car, lorsqu'il arriva, dans un temps plus ancien,
Qu'un rouage isola son mouvement diurne,
Dans le bruit du travail demeura taciturne,
Et brisa, par orgueil, sa chaîne et son ressort,
Comme un bras que l'on coupe, il fut frappé de mort.
Car Paris l'éternel de leurs efforts se joue,
Et ce moyeu divin tournerait sans la Roue;
Quand même tout voudrait revenir sur ses pas,
Seul il irait, lui seul ne s'arrêterait pas,
Et tu verrais la force et l'union ravie
Aux rayons qui partaient de son centre de vie.
C'est donc bien, Voyageur, une Roue en effet.
Le vertige parfois est prophétique. Il fait
Qu'une Fournaise ardente éblouit ta paupière.
C'est la Fournaise aussi que tu vois. Sa lumière
Teint de rouge les bords du ciel noir et profond.
C'est un feu sous un dôme obscur, large et sans fond;
Là, dans les nuits d'hiver et d'été, quand les heures

Font du bruit en sonnant sur le toit des demeures,
Parce que l'homme y dort, là veillent des Esprits,
Grands ouvriers d'une œuvre et sans nom et sans prix.
La nuit, leur lampe brûle, et, le jour, elle fume;
Le jour, elle a fumé; le soir, elle s'allume
Et toujours et sans cesse alimente les feux
De la Fournaise d'or que nous voyons tous deux,
Et qui, se reflétant sur la sainte coupole,
Est du Globe endormi la céleste auréole.
Chacun d'eux courbe un front pâle, il prie, il écrit,
Il désespère, il pleure, il espère, il sourit;
Il arrache son sein et ses cheveux, s'enfonce
Dans l'énigme sans fin dont Dieu sait la réponse,
Et dont l'humanité, demandant son décret,
Tous les mille ans rejette et cherche le secret.
Chacun d'eux pousse un cri d'amour vers une idée.
L'un soutient, en pleurant, la Croix dépossédée,
S'assied près du Sépulcre, et seul comme un banni,
Il se frappe en disant : «*Lamma Sabacthani.*»
Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie, il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
Baise le corps du Christ, le soulève et lui dit :
« Reparais, Roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit;
« Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
« L'Église meurt : renais dans sa cendre et la nôtre,
« Règne, et sur les débris des schismes expiés,
« Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds. »
Rien... Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier homme,
Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré Rome;
Le Cadavre adoré, de ses clous immortels
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels;
Rien... Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie,

Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la Tiare en l'alliage humain.
— «Liberté!» crie un autre, et soudain la tristesse
Comme un taureau le tue aux pieds de sa Déesse,
Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.
— N'importe! Autour de lui des travailleurs sans nombre,
Aveugles inquiets, cherchent à travers l'ombre
Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
Réglant et mesurant, sans règle et sans compas,
L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant, au hasard, l'ordre dans les ruines.
Et, comme il est écrit que chacun porte en soi
Le mal qui le tuera, regarde en bas, et voi.
Derrière eux s'est groupée une famille forte
Qui les ronge, et du pied pile leur œuvre morte,
Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête :
Et c'est un temple : un Temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le pain, ni le vin, ni le sang, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'Héritage et de la Nation;
Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle,
Et, selon celui-là, qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.
— Ainsi tout est osé!... Tu vois? pas de statue
D'homme, de Roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
Mutilée à la pierre et rayée au couteau,

Démembrée à la hache et broyée au marteau!
Or ou plomb, tout métal est plongé dans la braise
Et jeté pour refondre en l'ardente Fournaise.
Tout brûle, craque, fume et coule; tout cela
Se tord, s'unit, se fend, tombe là, sort de là;
Cela siffle et murmure ou gémit; cela crie,
Cela chante, cela sonne, se parle et prie;
Cela reluit, cela flambe et glisse dans l'air,
Éclate en pluie ardente ou serpente en éclair.
Œuvre, ouvriers, tout brûle! au feu tout se féconde!...
Salamandres partout!... Enfer! Éden du monde!
Paris! principe et fin! Paris! ombre et flambeau!...
Je ne sais si c'est mal, tout cela; mais c'est beau,
Mais c'est grand! mais on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme :
Ou Soleil ou Comète, on sent bien qu'il sera;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
Couvrira, devant Dieu, la Terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,
Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
Guidera la famille humaine vers sa fin;
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
Il ira labourant le Globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant :
Rasant l'œuvre de l'homme et des temps comme l'herbe
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le désert, qui suit son large cours
Comme un géant vainqueur, s'étendre pour toujours.

Peut-être que, partout où se verra sa flamme,
Dans tout corps s'éteindra le cœur, dans tout cœur l'âme;
Que Rois et Nations, se jetant à genoux,
Aux rochers ébranlés crieront : « Écrasez-nous!
« Car voilà que Paris encore nous envoie
« Une perdition qui brise notre voie! »
— Que fais-tu donc, Paris, dans ton ardent foyer?
Que jetteras-tu donc dans ton moule d'acier?
Ton ouvrage est sans forme, et se pétrit encore
Sous la main ouvrière et le marteau sonore;
Il s'étend, se resserre, et s'engloutit souvent
Dans le jeu des ressorts et du travail savant,
Et voilà que déjà l'impatient esclave
Se meut dans la Fournaise, et, sous les flots de lave,
Il nous montre une tête énorme, et des regards
Portant l'ombre et le jour dans leurs rayons hagards. »

Je cessai de parler, car, dans le grand silence,
Le sourd mugissement du centre de la France
Monta jusqu'à la Tour où nous étions placés,
Apporté par le vent des nuages glacés.
— Comme l'illusion de la raison se joue!
Je crus sentir mes pieds tourner avec la Roue,
Et le feu du brasier qui montait vers les cieux
M'éblouit tellement que je fermai les yeux.

— « Ah! dit le Voyageur, la hauteur où nous sommes
De corps et d'âme est trop pour la force des hommes!
La tête a ses faux pas comme le pied les siens;
Vous m'avez soutenu, c'est moi qui vous soutiens,

Et je chancelle encor, n'osant plus, sur la terre,
Contempler votre ville et son double mystère.
Mais je crains bien pour elle et pour vous, car voilà
Quelque chose de noir, de lourd, de vaste, là,
Au plus haut point du ciel, où ne sauraient atteindre
Les feux dont l'horizon ne cesse de se teindre;
Et je crois entrevoir ce rocher ténébreux
Qu'annoncèrent jadis les prophètes hébreux.
« *Lorsqu'une meule énorme,* ont-ils dit... — Il me semble
La voir — ...*apparaîtra sur la cité...* — Je tremble
Que ce ne soit Paris — ...*dont les enfants auront*
« *Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...* —
Vous l'avez fait — ...*alors que la ville enivrée*
« *D'elle-même, au plaisir du sang sera livrée...* —
Qu'en pensez-vous? — ...*alors l'Ange la rayera*
« *Du monde, et le Rocher du ciel l'écrasera.* »

Je souris tristement : — « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige :
Le ciel est noir sur nous; mais il faudrait alors
Qu'ailleurs pour l'avenir il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. — Le Ciel la révère. Et sur nous
L'Ange exterminateur frapperait à genoux,
Et sa main, à la fois flamboyante et timide,
Tremblerait de commettre un second déicide.
Mais abaissons les yeux, et n'allons pas chercher
Si ce que nous voyons est nuage ou rocher.
Descendons, et quittons cette imposante cime
D'où l'esprit voit un rêve et le corps un abîme.

— Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, LA SOUFFRANCE ET LA MORT.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes.
Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles;
Si celles de Paris un jour sur ton chemin
Se trouvent, pèse-les, et prends-nous dans ta main,
Et, voyant à la place une rase campagne,
Dis : «Le Volcan a fait éclater sa montagne!»
Pense au triple labeur que je t'ai révélé,
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore;
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié
Qui disaient : «*Je ne sais*» des choses de la vie,
Dont l'or ou le pouvoir ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévouement, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux...
— Ensuite, Voyageur, tu quitteras l'enceinte,
Tu jetteras au vent cette poussière éteinte,
Puis, levant seul ta voix dans le désert sans bruit,
Tu crieras : «*Pour longtemps le monde est dans la nuit!*»

Écrit le 16 janvier 1831, à Paris.

POËMES PHILOSOPHIQUES

«C'était écrit.»

LES DESTINÉES.

« C'était écrit. »

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides Déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des Hommes leurs esclaves,
Tous errant sans étoile en un désert sans fond;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes Divinités du monde Oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,
Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète,
La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les Nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur! est-il vrai? le Destin est-il mort? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain.
La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein.

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années.
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées :
Faut-il combler la fosse et briser le ressort?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
Toutes les Passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'Homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé? ce poids sur la pensée,
Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ? »

Il se fit un silence, et la Terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent sans fin les mondes dans l'espace;
Cette voix, de la Terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce.
L'Homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin.
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
En luttant contre vous dans un combat mauvais
Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
Faire ce que je veux pour venir OÙ JE SAIS. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles;
Mais plus forte à présent, dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La Volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

Oh! dans quel désespoir nous sommes encor tous!
Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne? — Ah! Dieu Juste, est-ce vous?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus!

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave!
Question sans réponse où vos Saints se sont tus!
O Mystère! ô tourment de l'âme forte et grave!

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT?
— SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave;
Et l'Occident répond : — SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER.

LETTRE À ÉVA.

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue
La lettre sociale écrite avec le fer;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend :

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lys comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour? que m'importe le monde?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts,
Et de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'Ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor;
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du Dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : «Allons!» Mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien! que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions!
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations!

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu;
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché,
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie! ô trésor! perle de la pensée!
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.
Mais sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.
Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des satyres,

Sa parole trembla, son serment fut suspect,
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : «Largesse!»
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah! fille sans pudeur, fille de saint Orphée,
Que n'as-tu conservé ta belle gravité!
Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

Tu tombas dès l'enfance et, dans la folle Grèce,
Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
Releva le premier ta robe de prêtresse,
Et parmi les garçons t'assit sur ses genoux.
De ce baiser mordant ton front porte la trace;
Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace
Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front;
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront.
Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude

La foule qui les presse et qui leur bat des mains;
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle,
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats;
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles,
O toi des vrais penseurs impérissable amour!

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste des nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison!
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,

Que le Berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaîne.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde :
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'Invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Éva, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate! Éva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
Parfois sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : «Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs,

«Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

«Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers.»

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
«Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.»

Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'Homme, humble passager, qui dut vous être un Roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines
J'aime la majesté des souffrances humaines :
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi, quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

LES ORACLES.

DESTINÉE D'UN ROI.

I

Ainsi je t'appelais au port et, sur la terre,
Fille de l'Océan, je te montrais mes bois.
J'y roulais la Maison errante et solitaire.
— Des dogues révoltés j'entendais les abois.
— Je voyais, au sommet des longues galeries,
L'anonyme drapeau des vieilles Tuileries
Déchiré sur le front du dernier des vieux Rois.

II

L'Oracle est à présent dans l'air et dans la rue.
Le passant au passant montre au ciel tout point noir.
Nous-même en mon désert nous lisions dans la nue,
Quatre ans avant l'éclair fatal. — Mais le Pouvoir
S'enferme en sa Doctrine et, dans l'ombre, il calcule
Les problèmes sournois du jeu de sa bascule,
N'entend rien, ne sait rien et ne veut rien savoir.

III

C'était l'an du Seigneur où les songes livides
Écrivaient sur les murs les trois mots flamboyants;
Et l'heure où les sultans, seuls sur leurs trônes vides,
Disent au ciel muet : «Où sont mes vrais croyants?»
— Le temps était venu des sept maigres génisses.
Mais en vain tous les yeux lisaient dans les auspices;
L'aveugle Pharaon dédaignait les Voyants.

IV

Ulysse avait connu les hommes et les villes,
Sondé le lac de sang des Révolutions,
Des saints et des héros les cœurs faux et serviles
Et le sable mouvant des Constitutions.
— Et pourtant, un matin, des royales demeures,
Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures,
Sous le vent empesté des déclamations.

V

Les Parlements jouaient aux tréteaux populaires,
A l'assaut du Pouvoir par l'applaudissement.
Leur tribune savait, par de feintes colères,
Terrasser la Raison sous le raisonnement.
Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage,
Et le frêle tréteau de leur échafaudage
Un jour vint à crier et croula lourdement.

VI

Les Doctrines croisaient leurs glaives de Chimères
Devant des spectateurs gravement assoupis :
Quand les lambris tombaient sur eux, ces gens austères
Ferraillaient comme Hamlet, sous la table accroupis.
Poursuivant, comme un rat, l'argument en détresse,
Ces fous, qui distillaient et vendaient la sagesse,
Tuaient Polonius à travers le tapis.

VII

O de tous les grands cœurs Déesses souveraines,
Qu'avez-vous dit alors, ô Justice! ô Raison!
Quand, par ce long travail des ruses souterraines,
Sur le maître étonné s'effondra la maison,
Sous le trône écrasant le Divan doctrinaire
Et l'écu d'Orléans, qu'on croyait populaire
Parce qu'il n'avait plus fleur de lys ni blason?

VIII

Reines de mes pensers, ô Raison! ô Justice!
Vous avez déployé vos balances d'acier
Pour peser ces Esprits d'audace et d'artifice
Que le Destin venait enfin d'humilier,
Quand son glaive, en coupant le fuseau des intrigues,
Trancha le nœud gordien des tortueuses ligues
Que leurs ongles savaient lier et délier.

IX

Vous avez dit alors, de votre voix sévère :
«Malheur à vos amis, comme à vos alliés,
Sophistes qui parlez d'un ton de sermonnaire!
Il a croulé, *ce sol qui tremblait sous vos pieds.*
Mais tomber est trop doux pour l'homme à tous funeste ;
De la punition vous subirez le reste,
Corrupteurs! Vos délits furent mal expiés.

X

«Maîtres en longs discours à flots intarissables!
Vous qui tout enseignez, n'aviez-vous rien appris?
Toute Démocratie est un désert de sables :
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
Que le souffle de flamme un matin a surpris.

XI

«Vous avez conservé vos vanités, vos haines
Au fond du grand abîme où vous êtes couchés,
Comme les corps trouvés sous les cendres romaines,
Debout sous les caveaux de Pompéia cachés,
L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

XII

«Partout où vous irez, froids, importants et fourbes,
Vous porterez le trouble. En des sentiers étroits
Des coalitions suivant les lignes courbes,
Traçant de faux Devoirs et frappant de vrais Droits,
Gonflés d'orgueil mondain et d'ambitions folles,
Imposant par le poids de vos âpres paroles
A l'humble courageux la plus lourde des croix,

XIII

«Peuple et Rois ont connu quels conseillers vous êtes,
Quand sous votre ombre en vain votre Prince abrité,
Aux murs du grand banquet et des funestes fêtes
Cherchant quelque lumière en votre obscurité,
Lut ces mots que nos mains gravèrent sur la pierre,
Comme autrefois Cromwell sur sa rouge bannière :
Et nunc, Reges mundi, nunc intelligite!»

24 février 1862.

POST-SCRIPTUM.

I

Mais pourquoi de leur cendre évoquer ces journées
Que les dédains publics effacent en passant?
Entre elles et ce jour ont marché douze années :
Oublions et la faute et la fuite et le sang,
Et les corruptions des pâles adversaires.
— Non. Dans l'histoire il est de noirs anniversaires
Dont le spectre revient pour troubler le présent.

II

Il revient quand l'orgueil des obstinés coupables
Sort du limon confus des Révolutions
Où pêle-mêle on voit tomber les incapables,
Pour nous montrer encor ses vieilles passions
Et hurler à grands cris quelque sombre horoscope.
— En observant la vase aux feux d'un microscope,
On voit dans les serpents ces agitations.

III

S'agiter et blesser est l'instinct des vipères;
L'homme ainsi contre l'homme a son instinct fatal:
Il retourne ses dards et nourrit ses colères
Au réservoir caché de son poison natal.
Dans quelque cercle obscur qu'on les ait vus descendre,
Homme ou serpent, blottis sous le verre ou la cendre,
Mordront le diamant ou mordront le cristal.

IV

Le Cristal, c'est la vue et la clarté du Juste,
Du principe éternel de toute vérité,
L'examen de soi-même au tribunal auguste
Où la Raison, l'Honneur, la Bonté, l'Équité,
La Prévoyance à l'œil rapide et la Science
Délibèrent en paix devant la Conscience
Qui, jugeant l'action, régit la Liberté.

V

Toujours sur ce Cristal, rempart des grandes âmes,
La langue du sophiste ira heurter son dard.
Qu'il se morde lui-même en ses détours infâmes,
Qu'il rampe aveugle et sourd dans l'éternel brouillard.
Oublié, méprisé, qu'il conspire et se torde,
Ignorant le vrai Beau, qu'il le souille et qu'il morde
Ce Diamant que cherche en vain son faux regard.

VI

Le Diamant? c'est l'art des choses idéales,
Et ses rayons d'argent, d'or, de pourpre et d'azur
Ne cessent de lancer les deux lueurs égales
Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur.
Il porte du Génie et transmet les empreintes.
Oui, de ce qui survit aux Nations éteintes
C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur.

28 mars 1862.

LA SAUVAGE.

I

Solitudes que Dieu fit pour le Nouveau Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils
N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons vermeils
(Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore
Glisser obliquement au pied du sycomore),
Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès?
Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais?
Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies?
De quels peuples éteints étiez-vous les patries?
Les pieds de vos grands pins, si jeunes et si forts,
Sont-ils entrelacés sur la tête des morts?
Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes?
Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus,
Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus?
Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.
Une peur inconnue accable la nature.

Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,
Et tous les animaux ferment leurs reposoirs
Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,
Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.
— L'orage sonne au loin, le bois va se courber,
De larges gouttes d'eau commencent à tomber;
Le combat se prépare et l'immense ravage
Entre la nue ardente et la forêt sauvage.

II

Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux?
Une pauvre Indienne au visage fiévreux,
Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure.
Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure,
Elle passe, et sa main tient sur l'épaule un poids
Qu'elle baise : autre enfant pendu comme un carquois.
Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force,
Elle frissonne encor sous le pagne d'écorce
Et tient sur ses deux fils la laine aux plis épais,
Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix.
— Après avoir longtemps examiné les herbes
Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents
Quel chemin a suivi, dans les feuilles froissées,
L'homme de la *Peau-Rouge* aux guerres insensées.
Comme la lice errante, affamée et chassant,
Elle flaire l'odeur du sauvage passant,
Indien, ennemi de sa race Indienne,
Et de qui la famille a massacré la sienne.

Elle écoute, regarde et respire à la fois
La marche des Hurons sur les feuilles des bois;
Un cri lointain l'effraie, et dans la forêt verte
Elle s'enfonce enfin par une route ouverte.

Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait.
Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage indocile
Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit
Conduit à la maison de forme britannique,
Où le bois est cloué dans les angles de brique,
Où le toit invisible entre un double rempart
S'enfonce, où le charbon fume de toute part,
Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante
S'unir à l'ordre froid la propreté décente.
Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
Légère comme un kiosk, forte comme une tour.
Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
Et des blonds serviteurs les agiles cohortes
S'empressent en silence aux travaux familiers,
Et, les plateaux en main, montent les escaliers.
Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
Attachaient des rubans sur leurs épaules nues;

Mais, voyant l'Indienne, elles courent; leur main
L'appelle et l'introduit par le large chemin
Dont elles ont ouvert, à deux bras, la barrière;
Et caressant déjà la pâle aventurière :
« As-tu de beaux colliers d'azaléa pour nous?
Ces mocassins musqués, si jolis et si doux,
Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure?
Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure?
Vends-tu le lait des noix et la sagamité?
Le pain anglais n'a pas tant de suavité.
C'est Noël aujourd'hui, Noël est notre fête,
A nous, enfants; vois-tu? la Bible est déjà prête;
Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
Mon frère est sur la porte et mon père au parloir. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
Regarde tristement cette maison de Londre
Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois,
Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
Près duquel tout regard est un regard d'esclave.

Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu;
Le père y lit la Bible à tous les gens du lieu,
Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
Défricheurs de forêts et tueurs de bison,
Valets et laboureurs, composent la maison.

Le Maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère
D'aspect, et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
L'Anglais-Américain, nomade et protestant,
Pontife en sa maison, y porte, en l'habitant,

Un seul livre, et partout où, pour l'heure, il réside,
De toute question sa papauté décide;
Sa famille est croyante, et, sans autels, il sert,
Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert.

Celui qui règne ici d'une façon hautaine
N'a point voulu parer sa maison puritaine,
Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis,
La main se réfléchit sur les meubles vernis;
Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un sage,
Mais, sous un cristal pur, orné d'un noir feston,
Un billet en dix mots qu'écrivit Washington.
Quelques livres rangés, dont le premier, Shakspeare
(Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'empire),
Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
Les lectures du soir et les heures du thé.
Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux
Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux.

IV

— La sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance :
« Salut, Maître. Moi, femme et seule en ta présence,
Je te viens demander asile en ta maison;
Nourris mes deux enfants; tiens-moi, dans ta prison,
Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches
Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
Mes frères; mon mari ne s'est point échappé;

Nos hameaux sont brûlés comme aussi la prairie.
J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie;
Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs,
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
— Elle dit sans pleurer et sur le seuil se pose,
Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.

Le Maître, d'un regard intelligent, humain,
Interroge sa femme en lui serrant la main.
« Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille;
Tes pères ne sont plus : que leur dernière fille
Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
Tes enfants grandiront innocents comme toi;
Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
Est sacrée et confère un droit héréditaire
A celui qui la sert de son bras endurci.
Caïn le laboureur a sa revanche ici,
Et le chasseur Abel va, dans ses forêts vides,
Voir errer et mourir ses familles livides,
Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
Aveuglés par la rage, affamés, malheureux,
Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme,
Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme.

« Hommes à la peau rouge! Enfants, qu'avez-vous fait?
Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles,
Et la sainte union des peuples dans les villes,
Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
C'est la Loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant.
La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste,
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste.

Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
S'établir lentement cette grave beauté?
Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique,
Sur chacun de ses pas mis une République.
Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
« Vous m'appelez la Loi, je suis la Liberté. »
Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
De la Louisiane aux deux sœurs Carolines,
L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
Sait voir planer, de loin, sa pique et son bonnet,
Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
Pour abattre les bois, une puissante hache.
Moi, simple pionnier, au nom de la raison,
J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
Avec ce fer de hache ouvert des avenues;
Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux,
Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux,
Et la terre où je suis doit être aussi leur terre :
Car de la sainte Loi tel est le caractère
Qu'elle a de la Nature interprété les cris.
Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,
Ma sœur, et sur ton sein. Cherche bien si la vie
Y coule pour toi seule. Es-tu donc assouvie
Quand brille la santé sur ton front triomphant?
Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant?
Que disent, en tombant des veines azurées,
Que disent, en courant, les gouttes épurées?
Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots?
— Ah! le sein et le cœur, dans les divins sanglots
Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
Aux morsures d'enfant le cœur, le sein répondent :
« A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang

«Qui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
«Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,
«Qu'issu du philtre pur des sources maternelles;
«Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui!»

. . . . . .

«Oui!» dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — «Oui!»
Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
De son sein nud et brun à son enfant sauvage,
Tandis que l'autre fils lui tendait les deux bras.

«Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne
Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,
Et tu célébreras avec nous, tes amis,
La fête de Noël au foyer de tes fils.»

LA COLÈRE DE SAMSON.

Le désert est muet, la tente est solitaire.
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
Du sable et des lions? — La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide.
Le lin blanc de la tente est bercé mollement;
L'œuf d'autruche allumé veille paisiblement,
Des voyageurs voilés intérieure étoile,
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds:
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés
Aux genoux réunis du maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave.
Comme un doux léopard elle est souple, et répand
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,
Sont brûlants du plaisir que son regard demande

Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs plus élancés que ceux de la gazelle,
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns; et, comme il sied aux filles de Hatsor,
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes Syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis.
Elle s'endort sans force et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure ce chant funèbre et douloureux
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère,
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

«Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme.
Car la Femme est un être impur de corps et d'âme.

«L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,

Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et là les vierges folles
Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la Nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche;
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.

«Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :
«Elle se fait aimer sans aimer elle-même.
«Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime,
«L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
«Un sacrifice illustre et fait pour étonner
«Rehausse mieux que l'or, au yeux de ses pareilles,
«La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
«Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.»

— «Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas!
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.

La Femme est à présent pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie !
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. — J'ai l'âme si pesante
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée !
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer,
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,

C'est trop! — Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort! — Ce qui sera, sera!»

Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase;
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin
Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain,
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
Placèrent Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas,
Mais tremblante et disant: «IL NE ME VERRA PAS!»

Terre et Ciel! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant,
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,
Écrasa d'un seul coup sous les débris mortels
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels?

Terre et Ciel! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs!

Écrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

LA MORT DU LOUP.

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
— Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les Loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
— Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête

A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands Loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa Louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,

Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
— Il nous regarde encore, ensuite il se recouche
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux Louveteaux la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.»

Écrit au château du M***, 1843.

LA FLÛTE.

I

Un jour, je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre
Un Pauvre, qui posa sur ce vieux banc de marbre
Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.
Il paraissait chercher dans les longues années
Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées;
Il suivait à regret la trace des passants
Rares et qui, pressés, s'en allaient en tous sens.
Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue
Et d'un amer souper dans un logis malsain.
Cependant il tirait lentement de son sein,
Comme se préparait au martyre un apôtre,
Les trois parts d'une Flûte et liait l'une à l'autre,
Essayait l'embouchure à son menton tremblant,
Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,

Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,
Personne autour de lui pour entendre et juger
L'humble acteur d'un public ingrat et passager.
J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste
Sans attendre un regard de son œil doux et triste
En ce temps, de révolte et d'orgueil si rempli;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

Il me fit un tableau de sa pénible vie.
Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
Et le chaos entier roulait dans son récit.
Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles.

D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
Gigantesque écriteau sur un front assuré,
Promené dans Paris d'une façon hautaine;
Bonaparte et Byron, poète et capitaine,
Législateur aussi, chef de religion
(De tous les écoliers c'est la contagion),
Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
De quelques âges d'or et des métempsycoses
De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer;
Il l'appliquait à tout, espérant importer
Sa révolution dans sa philosophie;
Mais des contrebandiers notre âge se défie :

Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé;
D'un seul argument fin son ballon fut crevé.

Pour hisser sa nacelle, il en gonfla bien d'autres
Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
Souriait tristement de cet air cavalier
Dont sa marche, au début, avait été fardée
Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée;
Car, plus grave à présent, d'une double lueur
Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur;
Le Bon Sens qui se voit, la Candeur qui s'avoue,
Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
Laissant donc les couvents, panthéistes ou non,
Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom
Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles;
Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles
Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
Alors rien devant lui que flots noirs et déserts,
L'océan du travail si chargé de tempêtes
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
Radeau désespéré que trop souvent déploie
L'équipage affamé qui se perd et se noie.
Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.

«Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.

L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas.
— Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre?
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
Et je demeure aveugle et je me sens maudit.»

III

— «Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes,
Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,
Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
N'ont découvert un mot par qui fût condamné
L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né.

«C'est assez de souffrir sans se juger coupable
Pour avoir entrepris et pour être incapable;
J'aime, autant que le fort, le faible courageux
Qui lance un bras débile en des flots orageux,
De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri,
Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
A toujours ramasser son rocher qui retombe.
Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris;

Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas.
Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
— Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

«Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence
Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud,
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
Regardez votre Flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre? Était-il pas ou moins rude ou moins tendre?
Eh bien, c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
Votre souffle était juste et votre chant est faux.
Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève,
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,
N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre;
Et, calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
La sainte égalité des esprits du Seigneur.»

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue
Et contempla sa Flûte avec une autre vue;
Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
Il la baisa deux fois en signe de respect
Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes.
Son regard attendri paraissait inspiré,
La note était plus juste et le souffle assuré.

LE MONT DES OLIVIERS.

I

Alors il était nuit, et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grand pas en frissonnant comme eux;
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe;
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant: «Mon Père!»
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,

Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
«Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi?»
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'homme alors remonte lentement;
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
«Mon Père!» Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la Terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : «O Père, encor laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.

Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : «Fraternité.»

«Père, oh! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du Sage,
Du Sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme au trésor l'obole,
Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain;
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre; — au nom du Passé que je lave
Par le Sang de mon corps qui souffre et va finir :
Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
Père Libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
«Il est permis, pour tous, de tuer l'innocent.»
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages,
Qui troubleront l'esprit de chaque nation
En donnant un faux sens à ma rédemption.
— Hélas! je parle encor que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole;
Éloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh! rien qui m'épouvante autant!

Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,
Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant
Qui, dans le Paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

«Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre;
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la Création! —
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir :
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir;
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature;
Quels sont, avec le Ciel, ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens;
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés;
Si la Terre est pour eux ou s'ils sont pour la Terre;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison;
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison;

Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée,
Attristant la Nature à tout moment frappée; —
Si le Juste et le Bien, si l'Injuste et le Mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant Terre et Cieux sur leurs vastes épaules;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités de la mort des enfants;
— Et si les Nations sont des Femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit;
— Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines Éternelles,
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes :
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira.»

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère...
Mais il renonce et dit : «Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'Éternité!»

Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir;
La Terre sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

LE SILENCE.

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

2 avril 1862.

LA BOUTEILLE À LA MER.

CONSEIL À UN JEUNE HOMME INCONNU.

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre;
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail, et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense
A Celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête:
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

VII

Puis immobile et froid, comme le cap des Brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables!
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges?
Espérances roulant comme roulent les neiges;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!

XIII

Où sont-ils à présent? Où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture;
Ainsi de ces trois cents il n'en reste que dix!

XIV

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus :
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide!
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire passait majestueusement.
Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des corsaires;
Le négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte! et coulez bas ces sombres adversaires!
Noyez or et bourreaux du couchant au levant!
La frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir! Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience,
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit dans la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion;
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.
Lis ce mot sur les murs : «Commémoration!»

XXIV

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur,
Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
Dites en souriant, comme ce capitaine :
«Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux!»

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées!
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes:
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

WANDA.

HISTOIRE RUSSE.

CONVERSATION AU BAL À PARIS.

I

UN FRANÇAIS.

Qui donc vous a donné ces bagues enchantées
Que vous ne touchez pas sans un air de douleur?
Vos mains par ces rubis semblent ensanglantées.
Ces cachets grecs, ces croix, souvenirs d'un malheur,
Sont-ils chers et cruels, sont-ils expiatoires?
Le pays des Ivans a seul ces perles noires,
D'une contrée en deuil symboles sans couleur.

II

WANDA, grande dame russe.

Celle qui m'a donné ces ornements de fête,
Ce cachet dont un Czar fut le seul possesseur,
Ces diamants en feu qui tremblent sur ma tête,
Ces reliques sans prix d'un Saint intercesseur,
Ces rubis, ces saphirs qui chargent ma ceinture,
Ce bracelet qu'émaille une antique peinture,
Ces talismans sacrés, c'est l'esclave ma sœur.

III

Car elle était Princesse, et maintenant qu'est-elle?
Nul ne l'oserait dire et n'ose le savoir.
On a rayé le nom dont le monde l'appelle.
Elle n'est qu'une femme et mange le pain noir,
Le pain qu'à son mari donne la Sibérie;
Et parmi les mineurs s'assied pâle et flétrie,
Et boit chaque matin les larmes du devoir.

IV

En ce temps-là, ma sœur, sur le seuil de la porte,
Nous dit : « Vivez en paix, je vais garder ma foi,
Gardez ces vanités; au monde je suis morte,
Puisque le seul que j'aime est mort devant la loi.
Des splendeurs de mon front conservez les ruines,
Je le suivrai partout, jusques au fond des mines :
Vous qui savez aimer, vous feriez comme moi.

V

« L'Empereur tout-puissant, qui voit d'en haut les choses,
Du Prince mon seigneur voulut faire un forçat.
Dieu seul peut reviser un jour ces grandes causes
Entre le souverain, le sujet et l'État.
Pour moi, je porterai mes fils sur mon épaule
Tandis que mon mari, sur la route du pôle,
Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat.

VI

« La fatigue a courbé sa poitrine écrasée;
Le froid gonfle ses pieds dans ces chemins mauvais;
La neige tombe en flots sur sa tête rasée,
Il brise les glaçons sur le bord des marais.
Lui de qui les aïeux s'élisaient pour l'Empire
Répond : «Serge», au camp même où tous leur disaient : «Sire».
Comment puis-je, à Moscou, dormir dans mon palais?

VII

« Prenez donc, ô mes sœurs, ces signes de mollesse.
J'irai dans les caveaux, dans l'air empoisonneur,
Conservant seulement, de toute ma richesse,
L'aiguille et le marteau pour luxe et pour honneur;
Et puisqu'il est écrit que la race des Slaves
Doit porter et le joug et le nom des esclaves,
Je descendrai vivante au tombeau du mineur.

VIII

« Là, j'aurai soin d'user ma vie avec la sienne;
Je soutiendrai ses bras quand il prendra l'épieu,
Je briserai mon corps pour que rien ne retienne
Mon âme quand son âme aura monté vers Dieu;
Et bientôt, nous tirant des glaces éternelles,
L'Ange de mort viendra nous prendre sous ses ailes
Pour nous porter ensemble aux chaleurs du ciel bleu. »

IX

Et ce qu'elle avait dit, ma sœur l'a bien su faire;
Elle a tissé le lin, et de ses écheveaux
Espère en vain former son linceul mortuaire,
Et depuis vingt hivers achève vingt travaux,
Calculant jour par jour, sur ses mains enchaînées,
Les grains du chapelet de ses sombres années.
Quatre enfants ont grandi dans l'ombre des caveaux.

X

Leurs yeux craignent le jour, quand sa lumière pâle
Trois fois dans une année éclaire leur pâleur
Comme pour les agneaux, la brebis et le mâle
Sont parqués à la fois par le mauvais pasteur.
La mère eût bien voulu qu'on leur apprît à lire,
Puisqu'ils portaient le nom des Princes de l'Empire
Et n'ont rien fait encor qui blesse l'Empereur.

XI

Un jour de fête, on a demandé cette grâce
Au Czar, toujours affable et clément souverain
Lorsqu'au front des soldats seul il passe et repasse.
Après dix ans d'attente il répondit enfin :
« Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre :
La lecture est fatale à ceux-là qui, pour vivre,
Doivent avoir bon bras pour gagner un bon pain. »

XII

Ce mot fut un couteau pour le cœur de la mère;
Avant qu'il ne fût dit, quand s'asseyait ma sœur,
Ses larmes sillonnaient la neige sur la terre,
Tombant devant ses pieds, non sans quelque douceur.
— Mais aujourd'hui, sans pleurs, elle passe l'année
A regarder ses fils d'une vue étonnée;
Ses yeux secs sont glacés d'épouvante et d'horreur!

XIII

LE FRANÇAIS.

Wanda, j'écoute encore après votre silence...
J'ai senti sur mon cœur peser ce doigt d'airain
Qui porte au bout du monde à toute âme qui pense
Les épouvantements du fatal souverain.
Cet homme enseveli vivant avec sa femme,
Ces esclaves enfants dont on va tuer l'âme,
Est-ce de notre siècle ou du temps d'Ugolin?

XIV

Non, non, il n'est pas vrai que le Peuple en tout âge,
Lui seul ait travaillé, lui seul ait combattu,
Que l'immolation, la force et le courage
N'habitent pas un cœur de velours revêtu.
Plus belle était la vie et plus grande est sa perte,
Plus pur est le calice où l'hostie est offerte.
— Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu!

XV

Tandis que vous parliez, je sentais dans mes veines
Les imprécations bouillonner sourdement.
Vous ne maudissez pas, ô vous, femmes Romaines!
Vous traînez votre joug silencieusement.
Éponines du Nord, vous dormez dans vos tombes,
Vous soutenez l'esclave au fond des catacombes
D'où vous ne sortirez qu'au dernier jugement.

XVI

Peuple silencieux, souverain gigantesque!
Lutteurs de fer toujours muets et combattants!
Pierre avait commencé ce duel romanesque :
Le verrons-nous finir? Est-il de notre temps?
Le dompteur est debout nuit et jour et surveille
Le dompté qui se tait jusqu'à ce qu'il s'éveille,
Se regardant l'un l'autre ainsi que deux Titans.

XVII

En bas, le Peuple voit de son œil de Tartare
Ses Seigneurs révoltés combattus par ses Czars,
Aiguise sur les pins sa hache et la prépare
A peser tout son poids dans les futurs hasards.
En haut, seul, l'Empereur sur la Russie entière
Promène en galopant l'autre hache, dont Pierre
Abattit de sa main les têtes des Boyards.

XVIII

Une nuit on a vu ces deux larges cognées
Se heurter, se porter des coups profonds et lourds.
Les hommes sont tombés; les femmes, résignées,
Ont marché dans la neige à la voix des tambours
Et, comme votre sœur, ont d'une main meurtrie
Bercé leurs fils au bord des lacs de Sibérie
Et cherché pour dormir la tanière des ours.

XIX

Et ces femmes sans peur, ces reines détrônées,
Dédaignent de se plaindre et s'en vont au désert
Sans détourner les yeux, sans même être étonnées
En passant sous la porte où tout espoir se perd.
A voir leur front si calme, on croirait qu'elles savent
Que leurs ans, jour par jour, par avance se gravent
Sur un livre éternel devant le Czar ouvert.

XX

Quel signe formidable a-t-il au front, cet homme?
Qui donc ferma son cœur des trois cercles de fer
Dont s'étaient cuirassés les Empereurs de Rome
Contre les cris de l'âme et les cris de la chair?
Croit-on parmi vos serfs qu'à la fin il se lasse
De semer les martyrs sur la neige et la glace,
D'enterrer les damnés dans un terrestre enfer?

XXI

S'il était vrai qu'il eût au fond de sa poitrine
Un cœur de père ému des pâleurs d'un enfant,
Qu'assis près de sa fille à la beauté divine,
Il eût les yeux en pleurs, l'air doux et triomphant,
Qu'il eût pour rêve unique et désir de son âme
Quelques jours de repos pour emporter sa femme
Sous les soleils du Sud qui réchauffent le sang;

XXII

S'il était vrai qu'il eût conduit hors du servage
Un peuple tout entier de sa main racheté,
Créant le pasteur libre et créant le village
Où l'esclave tartare avait seul existé,
Pareil au voyageur dont la richesse est fière
D'acheter mille oiseaux et d'ouvrir la volière
Pour leur rendre à la fois l'air et la liberté;

XXIII

Il aurait déjà dit : « J'ai pitié, je fais grâce;
L'ancien crime est lavé par les martyrs nouveaux »;
Sa voix aurait trois fois répété dans l'espace,
Comme la voix de l'Ange ouvrant les derniers sceaux,
Devant les Nations surprises, attentives,
Devant la race libre et les races captives :
« La brebis m'a vaincu par le sang des agneaux. »

XXIV

Mais il n'a point parlé, mais cette année encore
Heure par heure en vain lentement tombera,
Et la neige sans bruit sur la terre incolore
Aux pieds des exilés nuit et jour gèlera.
Silencieux devant son armée en silence
Le Czar, en mesurant la cuirasse et la lance,
Passera sa revue et toujours se taira.

5 novembre 1847.

DIX ANS APRÈS.

UN BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS, À PARIS.

De Tobolsk en Sibérie, le 21 octobre 1855,
jour de la bataille de l'Alma.

Vous disiez vrai. Le Czar s'est tu. — Ma sœur est morte.
Les serfs de Sibérie ont porté le cercueil,
Et les fils de la sainte et de la femme forte
Comme esclaves suivaient, sans nom, sans rang, sans deuil.
La cloche seule émeut la ville inanimée. —
Mais, au sud, le canon s'entend vers la Crimée
Et c'est au cœur de l'Ours que Dieu frappe l'orgueil.

SECOND BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS.

De Tobolsk en Sibérie,
après la prise du fort Malakoff.

Sébastopol détruit n'est plus. — L'Aigle de France
L'a rasé de la terre, et le Czar étonné
Est mort de rage. — On dit que la balance immense
Du Seigneur a paru quand la foudre a tonné.
— La sainte la tenait flottante dans l'espace.
L'Épouse, la Martyre a peut-être fait grâce,
Dieu du ciel! — Mais la Mère a-t-elle pardonné?

L'ESPRIT PUR.

À ÉVA.

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque Roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du Roi, déroutant ceux des Princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer, se montrèrent
Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du Levant au Couchant;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-Bœuf avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons.

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier,
Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole,
Mais sur le Livre d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule
Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
Mais sur le pur tableau des titres de l'ESPRIT. »

VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traces sur le sable,
Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT!

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge, encor je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même,*
Juge toujours nouveau de mes travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

10 mars 1863.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I

L'ORIGINE ET LE SENS DES POÈMES.

L'ordre adopté par Vigny, à partir de 1837, pour la disposition de son œuvre poétique, correspond à la chronologie des sujets. Le «livre mystique» a réuni (peut-être en recueillant un titre employé par Balzac, en 1835, pour ses trois *Études philosophiques*), des pièces où les rapports de la Divinité avec la Création, encore immédiats et irrationnels, se résolvent surtout en «mystères»; le «livre antique» répartit sa matière entre l'antiquité biblique et l'antiquité homérique; le «livre moderne» rassemble des pièces d'inspiration fort diverse. L'ordre de succession où se refléterait le mieux la genèse des poèmes de Vigny, imprimés ou inédits, admettrait plutôt les subdivisions suivantes, qui d'ailleurs supposent d'assez mouvantes frontières.

POÈMES ALEXANDRINS.

Il s'en faut évidemment que nous connaissions les vers de jeunesse où Vigny, écolier ou adolescent, faisait ses gammes en s'inspirant des procédés poétiques de Delille, de Millevoye, de Parny ou de Parseval-Grandmaison, ami de sa famille. Et, par exemple, il est douteux que revienne jamais au jour le «fragment délicieux» — une idylle saphique — dont Gaspard de Pons a deux fois célébré par allusion la grâce scabreuse (*Adieux poétiques*, t. II, p. 229, et t. III, p. 163). Une lettre

en vers à son ami Moncorps, qu'on trouvera dans l
est datée de 1816.

La Dryade, poème «écrit en 1815», s'inspir
Gessner (*Daphnis et Chloé; Thyrsis...*) et reste impr
poétiques contemporaines. Une imitation de Chénie
suit l'un des fragments donnés dès 1802 par le *Géni*
On sait d'ailleurs que, par exemple, Chênedollé dè
à Daunou, consultait les manuscrits de Chénier. Le
Fable de Noël pouvait servir à documenter la myt
poète, qui emprunte son épigraphe aux *Euménides*,

L'élégie de *Symétha*, datée de la même année
«à Pichald, auteur de *Leonidas* et de *Guillaume Tel*
connaître par le groupe Deschamps le Dauphinois
26 janvier 1828. Une pièce de Millevoye, *Simèthe ou l*
adaptation de la deuxième idylle de Théocrite, a fo
point de départ. Des souvenirs des *Martyrs* de Ch
détails à la Chénier que n'expliquent pas en entier les
avant l'édition de Latouche en 1819, quelques recou
traduction ou au texte des *Magiciennes* de Théocri
trame ingénieuse de ce morceau. Vigny l'envoie
en 1821.

Dans *Le Bain d'une dame romaine*, 20
possible, comme le suggère M. Estève, que le jeun
quelques détails fournis par Böttiger dans la traduc
Sabine, ou la matinée d'une dame romaine à sa toilette...
négresse au miroir, la coiffure, la tunique, le bain de
porte sur la tête un croissant.

Le Bal. — Les papiers Ratisbonne contiennent un
très ancienne écriture) de *La Walse*, qui s'arrête à «..

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le Somnambule. — Manuscrit de trois feuillets, éc
première manière; pas de différences notables avec le texte
qu'il ne porte pas d'épigraphe. Vigny fait connaissance
avec des fragments de l'œuvre de Byron (morceaux tradu
guière, et seconde édition Pichot) : Parisina laisse échapp
dans le poème de ce titre, le nom de son amant. C'est au
105 des *Euménides* que Vigny emprunte l'épigraphe de ce p
lut, d'après L. Séché, en 1822, chez Baour-Lormian.

POÈMES HÉBRAÏQUES ET BYRONIENS.

La Femme adultère est représentée, dans les pa
bonne, par deux manuscrits de la même époque, l'un bro
plet, l'autre copie offrant quelques corrections en interligne.
donne en marge les deux interlocuteurs : *l'épouse*, *l'aman*
rences à la Bible, à Buffon, à Fleury, *Mœurs des Israélites*
l'archéologue, et porte, avant la deuxième partie, cette e
marque : « A ajouter ce morceau qui pourra faire une b
tion entre le jugement des hommes et celui de Dieu. » Le
bibliques concernent surtout le *Cantique des Cantiques*, les
Nombres, l'évangile selon saint Jean. On a pu remarquer a
indication de Delécluze dans le *Lycée français* du 18 septen
commentant le tableau du Poussin sur ce sujet, avait p
suggestion au poète.

Voici, pour les principaux passages modifiés ou rejetés
le texte du manuscrit :

v. 5. Qui me pardonnera mes coupables délices?

v. 48. Du regret éternel a déjà la paleur.
Elle contemple alors, amante abandonnée,
De ses chastes foyers l'enceinte profanée,
Elle veut retenir cette nuit...
v. 51. [Sa paupière d'ébène, orgueil de son regard,
Ne sait plus dérober le feu d'un œil hagard.]
Tout parle de sa faute, et son âme en ce lieu
S'étonna d'elle-même et douta de son Dieu.
Une terne blancheur, comme un voile épaissie,
Entoura tristement sa prunelle obscurcie.
v. 66. Se fixe, elle [est changée en] pâlit sous un sel immobile...
v. 69. Tel est le front glacé de l'infidèle Juive,
Quel [vœu] remords fait trembler sa lèvre convulsive,
Cette lèvre où naguère a frémi le plaisir?
Si le destin alors eût comblé son désir,
[Que n'a-t-elle arrêté] Sombre il eût retenu cette nuit sa complice,
Un rayon de soleil est son premier supplice...

(*Autre leçon.*) Tel est le front glacé de la Juive infidèle,
De la faiblesse humaine infortuné modèle,
Où lèves-tu ces yeux qu'inondait le plaisir?
La crainte en traits brûlants y grave ton désir.
Tu voudrais retenir cette nuit ta complice,
Et la première aurore est ton premier supplice.

(*Enfin.*) Tel est le front glacé de la Juive infidèle.
Mais quel est cet enfant [qui se joue au] [qui rit et court] [près d'elle].
[Il voit des pleurs, il pleure]
[Quel est ce jeune enfant qui d'un pas] d'un geste incertain
[Le jour l'a fait venir et d'un œil]
[Vient en riant chercher] Demande comme hier le baiser du matin?
[Elle veut l'embrasser, mais comment le tenter?]
[Un baiser la rassure] elle veut l'essayer
Qu'un baiser serait doux!
v. 79. Le baiser maternel n'ose plus s'approcher.
Elle au sein de la terre eût voulu se cacher.
v. 88. S'arrache avec fureur au lit empoisonné
Court vers le seuil, l'entr'ouvre, et là tombe abattue.
v. 91. Or l'époux revenait en se réjouissant
Jusqu'au fond de son cœur. Le lin éblouissant
[Se gonflait des trésors de sa molle opulence]
Recouvrait des fardeaux, [trésors de] fruits de son opulence...
v. 99. Et le maître disait : [Maria] Séphora maintenant
Regarde le soleil et le trouve trop lent
v. 103. Et son amour peut-être invente mon trépas.
v. 106. Prenez ces dons pour vous : la pourpre s'y déploie...

Tout un épisode a été supprimé :

v. 129. Mais quelle est cette femme étendue à la porte?
« Dieu de Jacob! c'est elle, accourez, elle est morte! »
Il dit, les serviteurs s'empressent, [dans ses bras] sur son cœur
[L'appelle à la lumière] [Lui-même la soulève, à ses cheveux ingrats]
[Prodigue les baisers] L'invite à la lumière, et par une eau glacée
Veut voir de son beau front la pâleur effacée.
Mais son fils, d'une épouse ignorant le danger,
L'appelle et dans ses pleurs accuse l'étranger.
« L'étranger! quel est-il? parcourant la demeure,
Dit le maître irrité, que cet assassin meure! »
Des suivantes alors le cortège appelé
Se tait, mais le désordre et leur trouble ont parlé;
Il revient, arrachant ses cheveux et sa robe,
Ses pieds tout nus, il dit : « Malheur! malheur à vous!
[Suivez mes pas] Venez, femme, à l'autel rassurer votre époux,
Où [j'atteste ce] par le Dieu vivant qui déjà vous contemple... »
Elle dit en tremblant : « Seigneur, allons au temple. »
On marche. De l'époux les amis empressés
L'entourent tristement et tous, les yeux baissés,
Se disaient : « Nous verrons si dans la grande épreuve
[D'eaux amères] Sa bouche de l'eau sainte impunément s'abreuve. »
On arrive en silence au pied des hauts degrés
[Où monte un prêtre seul] Où s'élève un autel. Couvert d'habits sacrés
Et croisant ses deux bras sur sa poitrine sainte
Le prêtre monte seul dans la pieuse enceinte.
La poussière de l'orge, holocauste jaloux,
Est, d'une main tremblante, offerte par l'époux.
Le pontife la jette à la femme interdite,
Lui découvre la tête, et tenant l'eau maudite :
« [Si jamais étranger] Si l'étranger jamais n'a su vous approcher,
Que l'eau qui de ce vase en vous va s'épancher,
Devienne d'heureux jours une source féconde;
Mais si, l'horreur du peuple et le mépris du monde,
Par un profane amour votre cœur est souillé,
Que flétri par ces eaux, votre front dépouillé
Porte de son péché l'abominable signe,
[Et justement vouée à leur]
Et que juste instrument d'une vengeance insigne,
Leur poison poursuivant l'adultère larcin,
En dévore le fruit jusque dans votre sein. »
Il dit, écrit ces mots, les [efface] consume, et leur cendre
Paraît avec la mort au fond des eaux descendre,
Puis il offre la coupe, un bras mal assuré

La reçoit; on se tait; « par ce vase épuré,
Dit l'épouse, mon cœur... » de poursuivre incapable :
« Grâce, dit-elle enfin, grâce, je suis coupable. »
La foule la saisit, son époux furieux
S'éloigne avec les siens en détournant les yeux,
Et du sang de l'amant sa [vengeance] colère altérée
Laisse au peuple vengeur l'adultère livrée.

v. 111. Cependant un grand peuple aux autels introduit
v. 118. Tous se jettent aux pieds d'un homme au front austère
S'écriant hosannah...
[Et lui, tel que le Roi des Hébreux étonnés]
Et lui, tel qu'un Roi fait pour les infortunés
v. 127. [Le suivaient, et son front tranquille et radieux
Apparaissait brillant et pur comme les Cieux]
Le suivaient lentement, et [sur] son front [pieux] sérieux
[L'auréole éclatait en bandeau radieux]
Portait une auréole à l'éclat radieux
(ms B). Portait les feux [du ciel] divins en bandeau glorieux
v. 133. On l'arrache avec peine à ce peuple en tumulte
Et vers le fils de Dieu que la terre consulte...
v. 144. Et la femme pleura. — L'arbitre de son sort :
« Que celui d'entre vous...
Qui se croit...
var. v. 144. ... pur jusqu'au fond de l'âme,
S'il en est d'entre vous, dit-il, exempt de blâme,
Qu'il jette, le premier, la pierre à cette femme...
v. 147. Il dit, et s'écartant de ce peuple irrité
Du vieillard à l'enfant tout à coup arrêté,
Le Dieu mystérieux, courbé sur la poussière,
Y traçait...

Vigny, récapitulant sa production, a écrit sur son brouillon : « 206 vers », ce qui ne correspond plus aux 152 alexandrins du texte actuel. Aux importantes corrections et suppressions dont témoigne ce manuscrit, il faut ajouter quelques « repentirs » de détail : et presque toujours les retouches vont dans le sens de la simplicité, de la netteté, s'éloignent de la phraséologie delillienne, ou s'efforcent d'accentuer la couleur biblique :

v. 2. ... [l'ambre] le nard de Palmyre
v. 30. C'est [celui dont la voix appelle à] un des fils d'Aaron qui sonne la prière.
v. 96. Et [le chameau souvent] l'indolent chameau par le guide effrayé
v. 107. Et les [épais] moelleux tapis
v. 117. [et le sombre lépreux] et le lépreux impur...

SUZANNE.

Vigny lui-même, au crayon bleu, a inscrit sur un de ses manuscrits : *Fragment, projet d'un poème de Suzanne,* 1820. Il s'agit d'une composition déjà fort poussée, dont les trente-six vers du *BAIN* ne sont qu'un infime vestige et ne font guère soupçonner la première intention de l'écrivain.

Le poète y suit de très près l'apocryphe *Histoire de Suzanne* de l'Ancien Testament : il tire de cette histoire d'innocence accusée et de fraude dévoilée le scenario d'un poème mi-lyrique et mi-descriptif, se terminant comme *La Femme adultère* par une sorte de jugement de Dieu. C'est Daniel enfant mais inspiré qui sait confondre, ici, l'infamie des deux vieillards d'Israël. «Il ne faudra pas plus de temps pour l'action que pour la lecture de l'ouvrage», observe le poète, qui s'est assigné cependant la matière de quatre chants. L'Ancien Testament, les dissertations de Dom Calmet et l'abbé Fleury alimentent à leur ordinaire l'orientalisme de Vigny, qui donne comme épigraphe à son poème un verset des *Proverbes,* ch. XXXI, v. 10-11 : «Trouvez une femme vertueuse! car son prix surpasse de beaucoup celui des perles. Le cœur de son mari s'assure en elle.» La séduisante figure de Daniel, l'adolescent justicier, le tente d'ailleurs en même temps que la voluptueuse aventure de la belle Juive et des deux vieillards.

I

C'était quand le palmier, de sa pluie odorante,
Distille du shekar la liqueur enivrante,
Le doux mois de Nisan qui souffle les chaleurs
Semait sur les gazons la grâce de ses fleurs;
Babylone aux cent tours que le sable environne
[Suspendait ses jardins, verdoyante couronne,]
[Des jardins dans le ciel suspendait la couronne]
Suspendait [les] ces jardins [qui semblaient sa couronne]
[comme une ample] [ainsi qu'une couronne]
[pareils à] qui forment sa couronne
Et l'Euphrate en ses murs lentement épanché
Roulait l'or de ses flots sous le saule penché.
Mais le peuple de Dieu ne levait plus sa tête,
Le printemps [pour] à ses yeux n'était plus une fête,
[Les guerriers de Saül ne domptaient plus de rois]
[Silencieux] [fuyant pour leurs conseils l'ombre du seuil des rois]
Les soldats de Saül avaient perdu leurs rois,

Les chantres de David avaient perdu la voix
Car ils étaient captifs. Sous le deuil et la cendre,
Souvent dans les tombeaux on les voyait descendre.
Les saules balançaient leurs luths silencieux,
Ils s'asseyaient ensemble, et toujours de leurs yeux
Des pleurs constants tombaient dans l'onde passagère.
Hélas! on pleure tant sur la terre étrangère!

II

Or dans les vastes murs que le peuple entourait
[S'égarait] [demeurait] se baignait une femme en un jardin secret.
C'était près d'une source à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore y répandait son ombre :

[*La suite comme dans le texte actuel; puis, Suzanne dévêtue :*]

A travers les gazons [sa suite] son escorte fidèle
Au geste de sa main se retira loin d'elle
Comme à travers le ciel passe l'essaim nombreux
Des cygnes de Java[1] qu'admirent les Hébreux.
Aussitôt s'appuyant sur la rive inclinée,
Elle y toucha la lyre à sa voix destinée.
Mais elle s'arrêtait lorsqu'un arbre agité
Venait de quelque effroi glacer sa nudité.
Et quand ses cheveux noirs et leurs tresses humides
Tombaient sur le cinnor et sur ses mains timides,
On aurait cru revoir le bel ange des eaux
Que la création fit sortir des roseaux.
[Et cependant voici] Israël a gardé l'hymne tendre et pieuse
Que chantait doucement sa voix harmonieuse :

Ici se place l'adaptation du *Cantique des Cantiques*, publiée par Vigny dans la *Muse française* d'avril 1824 (10e livraison; dans la réédition de J. Marsan, t. II, p. 188) et dans les *Annales romantiques* de 1826 :

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix?
[Ainsi qu'un blanc] [Comme le blanc]
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois
[Qui fuit] [vient] [Joyeux]
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

[1] La Grèce s'appelait ainsi chez les Hébreux. (*Note de Vigny.*)

Susanne

1er chant. L'enfant

c'était au printemps, à Babylone, les hébreux y étaient esclaves, ils passaient tous témoignant leur admiration pour les deux vieillards juges dans Israël, ils venaient Daniel et l'interrogent réponse prophétique. (le sagesse des hommes n'est point en moi.)

interrogatoire de Daniel par les femmes, les enfans, les vieillards, qui disent qu'ils se souviennent. d'avoir vu Ezechiel semblable à ce jeune homme

2e chant. (rencontre des vieillards) (Prov. XXX.)

3e chant. le bain

aussi le peuple est-il sorti du jardin de son mari que Susanne s'avance vers le bain, elle y chante avec un timbre un cantique pour son époux, elle entend une voix, discours séducteur et immoral des vieillards. elle crie, ils crient plus qu'elle, le peuple entre.

(son enfant.) Voyez celui qui vient et voyez repentons.

4e chant. Daniel.

Jugement, Daniel.

1er chant. L'Enfant.

2 chant. Les vieillards.

3 chant. le Bain

4 chant. L. Jugement.

Fac-simile du manuscrit de *SUZANNE*

[Mes sœurs, soutenez-moi] O fortifiez-moi, mêlez des fruits aux fleurs
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits à l'aide de la flamme
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

O comment à [mes amours] ma couche est-il donc enlevé?
Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé.
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe.
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier,
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier,
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et d'un nard précieux ma [lèvre] tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi
Qui trempèrent dans l'or le soleil du Midi.
Sa voix passe en douceur la voix des tourterelles
[Ses paroles des fleurs [qu'unit la soie] que l'or pur lie entre elles,]
Et les femmes [souvent] [du Roi] [de Saron] [de la plaine]
souvent se le sont dit entre elles.

Son front est comme un lys dans les champs, et ses yeux
Sont comme [l'eau d'un fleuve] un double lac où se mirent les cieux
Qu'à [me lier] m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
Et que de sa main droite il soutienne ma tête.

Car, égale en éclat aux tentes de Cédar
[Dont] Que l'or brode en festons [les] sur un sombre[s] étendard[s],
Regardez, je suis noire et pourtant je suis belle,
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
Je sais que le sourire est plein de vanité;
Je sais la femme-forte et veux suivre sa voie;
« Elle a cherché la laine et le lin et la soie,

« [Sa main ingénieuse] Ses doigts ingénieux ont travaillé longtemps,
« Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps,
« Ses fuseaux ont tissu la toile d'Idumée
« [Et la nuit en passant] Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée;

« Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent.
« [Elle a de la bonté] De la clémence elle a le langage indulgent;
« [Tous ses enfants l'ont dit d'un grand bonheur douée]
« Ses fils l'ont dite heureuse et de [vertu] force douée,
« Ils se sont levés tous, et tous ils l'ont louée.

« Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque [je dis] j'ai dit ces mots, pleins d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'environne,
Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

Ainsi disait Suzanne; mais tout à coup, ô Dieu d'Israël, la lyre échappe de ses doigts et tombe dans les flots : qu'a-t-elle entendu? une voix impure semble sortir du creux d'un chêne et lui dit : « O Suzanne, Suzanne, je t'aime, oublie ton époux, etc. »

Ainsi [chantait] disait Suzanne, et du roi Samuel
Unissait à son chant le chant habituel,
Comme le sage Hiram, qui de la Maison sainte
Vint de Tyr à Sion orner la riche enceinte,
Unissait le porphyre au bronze noir des bains
Et l'or à l'olivier [formant] [couvrant] manteau des Chérubins.

Sous ses beaux doigts encor tremblaient les cordes jaunes,
Lorsque d'un jeune chêne entouré de longs aulnes,
Elle entendit sortir une flatteuse voix
Qui la venait troubler pour la première fois.

« [O Reine des] Reine entre les Beautés, [que tant d'éclat]
l'éclat qui te décore
Te vaut le nom des Lys et les [surpasse] efface encore.
Ainsi qu'un pur encens tu parfumes les airs,
Tu viens comme l'Aurore au milieu des déserts,
Mais ceinte de splendeur tu marches ignorée,
Sans savoir de quels yeux tu dois être adorée,
Quelle âme tu remplis, ou quels cœurs ont blessés
Tes cheveux noirs voilant tes regards abaissés.
Ne lèveras-tu pas ta tête en vain confuse?
Ce que ta solitude [avec orgueil] aux yeux [mâles] mortels refuse
Ce trésor demi-nu [ce trésor] de grâce et de beauté,
Que l'onde en soupirant baigne avec volupté,
Qu'un flot imitateur double à notre espérance
En trahissant deux fois [pour nous] ta pudique ignorance,
Cette bouche entr'ouverte à des baisers absens,
Ainsi que la grenade, [aux soleils languissants] ou la fleur de l'encens;
Ces [deux] bras [se rencontrant] [rencontrés] [confondus]
[renfermant ta har...] enlacés sur le luth que tu presses
[Crois-tu que] [Comme] Tels que deux cygnes blancs unis par [leurs]
des caresses,
Ces biens, crois-tu qu'un seul [amant] les doive tous aimer
Ou que tous pour un seul se doivent animer?

[Ah!] Non, beau lys d'Israël, [fais qu'Israël t'admire] [te voie]
tu t'élèves sans tache,
Comme le ciel des nuits [que nul] qu'aucun sable ne cache,
Comme le ciel aussi laisse chacun de nous
Devant l'astre choisi s'arrêter à genoux;
Un regard de tes yeux est [entré dans] l'âme de mon âme.
Peut-être un autre est là, brûlé d'une autre flamme,
Qui de ton col de neige admire la beauté;
Tels, de la blanche lune adorant la clarté,
Les peuples de Madaï[1] permettent que les Mages
[De leurs] Des Rois dans d'autres feux adorent les images,
Et tous viennent en paix lorsque le jour s'enfuit
[D'un chant mystérieux] Avec des chants divers chanter la même nuit.
De tes faveurs sur nous partage la rosée.
[Après] Quand sous la Pyramide elle s'est reposée,
L'hirondelle est heureuse aux sommets de l'Hermon,
Et sous les lambris d'or des tours de Salomon,
Fais comme elle, et comme elle incertaine et légère,
Apprends la volupté riante et passagère;
Viens, foulons sous nos pieds ces populaires lois
Par qui ton cœur jamais n'entendit qu'une voix,
Par qui tes yeux n'ont vu qu'un inflexible maître
Te cachant l'univers qui voulait te connaître,
Et sous un mur farouche enfermant tous tes pas,
Qu'auraient [tant adorés] semés de [fleurs] lys ceux qu'il n'égale pas;
Tandis qu'en ce moment où ta bouche le chante,
D'un amour étranger, lui, sans doute, il s'enchante,
Et [sur la rose éparse] des feuilles de rose et des parfums brûlés
Couvrant ses [beaux] blonds cheveux par [dans] [tes chants] ta voix adulés,
A vingt jeunes beautés de Lud et de Palmyre
Demande quelque danse ou le chant qu'il admire,
Et prodigue à longs flots l'[amour et le] [indifférent] cet indolent bonheur
Dont ton hymne [lointain] perdu regrette enfin l'honneur. »
Ainsi qu'un jeune enfant, qui, seul et sans alarmes,
Pour la première fois entend le bruit des armes,
D'abord reste immobile et regarde effrayé
L'amas mouvant des [fers] dards, de mille feux rayé,
Mais découvrant sous l'or des figures sanglantes,
Fuit [au sein maternel] dans la ville en paix les plaines turbulentes;
Telle d'abord Suzanne immobile [et sans voix] écoutait
Ces mots insidieux dont [l'art doux] l'encens la flattait,
Jamais la voix d'un homme en ces vastes retraites
N'avait osé troubler ses actions secrètes,

[1] *En surcharge :* Pharas, *avec ce renvoi :* nom hébreu de la Perse.

[Même] Nul homme [jamais] à sa beauté n'avait jamais souri,
Si ce n'était son frère et son jeune mari.
Aussi [rougissant] rouge et brûlant d'une chaste colère
Et s'entourant des plis d'un voile tutélaire
Orné d'un beau dessin d'or pur et qu'autrefois
Aux heures de la nuit avaient tissu ses doigts
Quand son époux près d'elle et prolongeant les veilles
Des pasteurs d'Orient lui contait les merveilles,
Les deux mains sur [ses bras] son cœur, n'osant plus s'arrêter,
Sur la rive opposée elle voulut monter.
Mais là, sous un lentisque, insultante et sonore,
Une seconde voix vint l'implorer encore,
Et la fit se plonger dans ses flots favoris
Comme l'oiseau de mer qu'un orage a surpris.

« N'espère pas nous fuir, belle et fière imprudente,
Trop de soins ont aidé notre amour trop ardente,
Nous avons su troubler les regards des humains,
Et ta beauté ne peut échapper à nos mains,
Ta main imprévoyante a chassé tes esclaves
Les nôtres t'ont tissu de prudentes entraves.
N'espère pas, Suzanne, épouvanter nos fronts,
Plus forts que tes refus, inutiles affronts,
Ils portent ce bandeau des juges de la terre
Qui sur les yeux du peuple impose le mystère.
La terre ne voit pas, et [la voix d'un mourant] le faible souffrant
N'a jamais attendri le ciel indifférent.
[En vain donc] [Écoute donc] En vain tu traîneras, suppliante, alarmée,
Ton innocence en pleurs contre nous deux armée,
En vain ton désespoir à ses pieds abattu
Jetterait au Dieu sourd les cris de la vertu,
Devant le peuple entier pâlira ton excuse,
Si notre témoignage en gémissant l'accuse;
Pour ton Dieu, que sait-il de ce qu'on fait ici?
Son regard [par un voile] par lui-même est toujours obscurci :
Caché sous le manteau d'un dédaigneux nuage,
Voilant aux chérubins son [orgueilleux] rapide passage,
Il va d'un pôle à l'autre et marche dans ses cieux
Sans que jusqu'à la terre il abaisse ses yeux.
Viens donc, et [moins craintive] plus facile, aimant celui qui t'aime,
Puiser ta sûreté dans ta faute elle-même. »

Malheur, trois fois malheur à la faible beauté...

Quand le Serpent [rusé] damné, sur l'herbe triste et pâle,
Roulant ses anneaux d'or, d'émeraude et d'opale,

S'attachant au pied d'Ève ainsi qu'un bracelet,
Engourdissant son pas qui déjà chancelait,
Par sa molle éloquence, hélas! trop bien suivie,
Porta la mort au sein qui nous donna la vie,
[Ses mots étaient empreints [imbus] d'un art]
L'art de ses doux propos était moins séducteur
[Tel fut] [En ces [mots s'exprima] termes parlait]
Car ainsi s'exprima l'invisible imposteur
Dont la voix, tour à tour enjouée ou plaintive,
Arrêta dans les eaux sa victime attentive,
[A demi s'effrayant] Qui, ne respirant plus, de son impur discours
D'un geste ni d'un cri n'osa troubler le cours.

Ici, d'après le principal scenario esquissé par le poète, «les deux sages vieillards ouvrent au peuple et s'écrient que cette femme a été surprise par eux». Or Daniel enfant a déjà, hors des murs, commencé d'ameuter le peuple israélite.

Mais sous trois grands palmiers près du fleuve plantés
Tous, des femmes surtout, sont bientôt arrêtés.
Là s'asseyait rempli d'une tristesse amère
Un enfant dont aucun n'avait connu la mère.
Jusques à ses pieds nus sa tunique de lin
Couvrait de [ses longs] larges plis [ce nouvel] [ce naïf] [l'innocent]
le timide orphelin,
Il ne paraissait pas aux traits de son visage
Qu'il eût vu douze fois [la cigogne en voyage] les oiseaux de passage,
Ses cheveux blonds, sans nœuds, sur son front partagés,
Roulaient sur son épaule en longs flots étagés.
Pareil à Samuel quand l'esprit prophétique
Le remplit effrayé de son premier cantique,
Il et l'on voyait les cieux
Resplendir égarés dans l'azur de ses yeux.
Et cependant un jour la foule des Hébreux
[Des portes d'un palais sortant à flots nombreux]
S'écoulant d'un palais à flots lents et nombreux,
Des platanes obscurs suivait la longue voie
[Et leurs fronts souriaient et se peignaient de joie]
Et tous le front serein [s'environnaient] se couronnaient de joie,
Ils élevaient aux cieux des bras admirateurs.
[Des groupes s'arrêtaient [autour des orateurs] où d'ardents... docteurs
Vantaient ces deux vieillards dont la bouche dorée
Faisait [chérir de tous] bénir à tous leur justice adorée;

« Ils marchent avec Dieu, disaient-ils, Israël
[Voit dans tous leurs] Trouve dans leurs propos la sagesse du ciel,
Ils sont vêtus de force, [et l'aube matinale] et c'est d'eux que le livre
[Moins que leur âme encor est [pure] blanche et virginale]
Dit : Écoute, Israël, que leur voix te délivre.
Ils sont l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. »

« Allonger le tableau et l'éloge », a écrit Vigny en marge de son manuscrit; mais il ne paraît pas avoir exécuté son dessein. En revanche, les ébauches en double ne manquent point à la présentation du prophète enfantin :

Il tremblait, rougissait, et l'azur de ses yeux
Portait [dans ses rayons] avec des pleurs quelque chose des cieux;
Il tenait des discours [tout remplis de] [pleins] remplis d'un saint mystère
[Dont les mots enchaînaient]
Qui semblaient entraîner sa voix involontaire.

Mais un jour sur le bord des saules argentés
(Dieu le voulut sans doute) ils s'étaient arrêtés.
Là s'asseyait rempli d'une tristesse amère
Un enfant dont aucun n'avait connu la mère.
Jusque à ses pieds nus la tunique de lin
Couvrait de larges plis le timide orphelin.
Il ne paraissait pas aux traits de son visage
Qu'il eût vu douze fois les oiseaux de passage.
Ses cheveux étaient blonds, il regardait les cieux
[Et des larmes roulaient] Et l'on voyait des pleurs dans l'azur de ses yeux.
Il tenait des discours remplis d'un saint mystère
Qui semblaient entraîner sa voix involontaire.

[C'est moi qui vais parler, c'est moi, dit le Seigneur,
Pauvre Jérusalem, vierge sainte et captive,
A la voix de ton Dieu rends ton âme attentive
il peut te couronner d'honneur.]

Il disait, dans un chant mollement cadencé,
Joseph fils de Jacob, chaste et récompensé,
Roi, sous les Pharaons, de l'Égypte féconde,
Et par eux surnommé maître et sauveur du monde;
Puis l'Ange conducteur se voilant aux Hébreux
Et laissant sur leurs pas le désert ténébreux
Parce que dans leur joie au Seigneur insultante
Des filles de Moab ils habitaient la tente;

Il raconte David prosterné, gémissant,
Traînant [son psaume honteux] [triste]
la pénitence aux pieds du Tout-puissant,
Pleurant [Urie absent] le sang d'Urie et sa femme tombée
Et [pleurant] la mort d'un fils né du bain de Bethsabée.
Là, s'effrayant lui-même et comptant douze fois
D'un doigt mystérieux [sur le bout de] [ses flexibles]
qui parcourait ses doigts,
Comme si les tableaux de quelque horrible histoire
En foule, malgré lui [déchiraient] venaient à sa mémoire,
Il redit le lévite arrivant de Marpha
Avec un serviteur et deux [ânes] chameaux d'Epha,
Sa femme et tout son bien [chargeant] couvrant leur dos robuste,
Bientôt dans Benjamin, [assis] couchés sous un arbuste,
Un vieillard les accueille et comme vient le soir
A Gabaa, chez lui, rentre et les fait asseoir.
Mais [s'élèvent les cris d'un populaire]
le peuple élevait sa voix comme un orage,
L'épouse par l'époux est livrée à l'outrage.
Elle meurt. Le jour vient. De ses membres épars
Chaque tribu reçoit les dégouttantes parts.
Levé comme un seul homme et gémissant ensemble,
De Dan à Bersabée Israël se rassemble,
Consulte le Seigneur, marche et le lendemain
Le glaive d'Israël efface Benjamin.
«C'est ainsi, s'écria le jeune solitaire,
Que des iniquités [il faut purger] Dieu [purgera] balaiera la terre.
Vieillis dans l'impudeur, dans la faute endurcis,
Les prévaricateurs pour juger sont assis.
[Prends garde à la fontaine] [O fille du Seigneur],
Vois la source où tu bois, Israël [ô ma] notre mère!
Plus qu'au désert de Sur tu puises l'onde amère,
[Et] [Sur ton repos oisif] Autour de ton repos plane la trahison,
L'ombre des deux palmiers t'endort dans son poison.»

«Le peuple s'en prenait à Daniel, mais il dit : Dieu se venge à présent, entendez-vous ce cri?» Deux leçons différentes ont développé parallèlement cet épisode :

Mais le peuple élevait sa voix impatiente
Et balançant les flots de sa foule bruyante
S'écria : «S'il est vrai que Dieu vous ait parlé,
S'il est vrai qu'à prédire il vous ait appelé,
[Désignez parmi nous les hommes qu'il réprouve,
Dites si dans ce lieu [le coupable] quelque maudit se trouve,

Que nous le connaissions afin qu'il soit puni,
Ou [bien de notre sein] du peuple de Dieu vous serez seul banni,
Car vos discours, enfant, sont ceux d'un téméraire,
Et [le frère en son cœur] chacun dans son âme accusera son frère.»]
L'enfant baissa la tête et se mit à pleurer.
Deux [vierges] femmes s'avançaient voulant le rassurer,
[Il dit alors avec sa voix [douce et] pleine de larmes]
[Mais] il dit d'une voix faible et pleine de larmes :
« Je sonderai [les] leurs cœurs d'un regard de mon œil,
Et je les montrerai nus et sans leur orgueil;
[Jetés] Lancés comme une balle, ils mourront sans mémoire,
Et là [sera réduit] se réduira tout le char de leur gloire. »

Mais le peuple élevant sa voix impatiente
Et balançant les flots de sa foule bruyante,
S'écria : « S'il est vrai que Dieu vous ait parlé,
S'il est vrai qu'à prédire il vous ait appelé,
Est-ce pour de vains airs et des larmes frivoles?
Veut-il des actions ou de faibles paroles?»
L'enfant baissa la tête et se mit à pleurer.
Deux femmes s'approchaient voulant le rassurer,
Mais il dit d'une voix faible et pleine de larmes :
«Ce n'est pas moi qui peux élever tant d'alarmes.
Je suis seul, sans parens, triste, et ce n'est pas moi
Qui du Seigneur mon Dieu [vous rappelle] pourrais dicter la loi.
Sa voix, sa propre voix vous assemble et vous touche,
Car dès qu'il a fini de parler par ma bouche,
De tout ce que j'ai dit je ne me souviens pas.
Dieu me tient par la main et dirige mes pas,
Il vient de m'amener [et son esprit m'enlève], c'est le ciel qui m'enflamme
[A chacun des regards que vers le ciel je lève.]
[Mes yeux puisent au ciel la force de mon âme]
Et je n'ai pas toujours les [regards] forces de mon âme.»
Et le peuple se tut comme se tait la mer,
Lorsqu'au sein de la pluie et de l'orage amer
Passe un ange de Dieu [portant] qui porte un saint message
Et du bout de ses pieds la touche à son passage.
Il se tut attentif [à des discours absents] [même à des mots]
à ces mots menaçans,
Le peuple [morne] [encore] morne en cherche et la suite et le sens.
Un murmure [confus] craintif sortit du long silence.
Ainsi, quand d'Hésébon le doux vent se balance,
[Les lentisques épais du bois d'Eléalé
Rendent un son plaintif à la harpe...
Ont un son faible au son de la harpe [des fleuves] égalé].

Les bois d'Éléalé s'inclinent un moment
[Et la voix du désert] Et le désert muet soupire longuement.

(*Autre fragment.*) [«Hélas! s'écriait-il, l'innocent est victime,
Israël, Israël! hélas, je vois un crime.
Le palais est maudit, ses arbres criminels,
Son onde empoisonnée et ses gazons cruels.»]

Il s'écriait : «Hélas! que dira Daniel?
La sagesse a quitté les vieillards d'Israël;
O, détournez, Seigneur, ces tableaux de mon âme!
Quelle est cette victime? Elle est faible, elle est femme,
Et moi je suis enfant. Pourquoi me réserver
Puisque je ne peux rien encore pour la sauver?
Avez-vous aux vautours livré la tourterelle?
J'irai, je parlerai, je pleurerai pour elle.
Peuple, je vois un crime, un malheur m'est prédit,
Ces arbres parleront [sont témoins], ce palais est maudit.»

Le peuple disait : « Croirons-nous ce jeune insensé plutôt que les sages de Juda?» Pendant les préparatifs du supplice, l'enfant les suivait criant : «Je me lave les mains du sang de cette femme.» Mais l'enfant s'avance et dit : «Séparez-les, j'ai douze ans, dit-il à l'un des vieillards, et je ne sais quel crime vous reprochez à cette femme parce que je suis un des fils de Dieu, mais un crime doit être caché, or elle était dans un jardin, quel était donc l'arbre qui la cachait?» (il faut que ces vers soient charmants d'innocence et de grâce, et très courts pour être répétés). Le peuple se récrie quand le vieillard dit sans hésiter : un lentisque, et s'élève contre Daniel. Le vieillard parti, l'autre survient (répétition de Daniel), il dit : un chêne, aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, et Suzanne et sa famille et tout Juda

la foule satisfaite
Adorait à genoux l'adolescent prophète.

En dépit d'une préparation assez poussée, et de vers déjà «amorcés» :

Ah! le trait appuyé sur l'arc de Jehova
Fait déjà reculer la corde impatiente...

J'ai dit : Mon pied chancelle et Dieu m'a soutenu...

L'étranger eût cru voir l'une de ces statues
Que l'immobile Égypte asseyait dans les airs,
Morts à figure humaine imposés aux déserts.
La nuit succède au jour lorsque le jour s'enfuit,
Mais toi, jour de mes yeux, tu n'auras pas de nuit...

Suzanne.

au milieu de Babylone, quand le roi Astyages était établi sur les peuples, Israël vit un enfant de douze ans au plus qui était assis sur une pierre, il baissait la tête et pleurait. il était couvert d'une robe de lin, ses cheveux blonds tombaient derrière ses épaules, et on lui demanda ce qu'il avait. alors il commença à parler ainsi : Israélites, il va se commettre un grand crime parmi vous ; mais les coupables seront pris, car qui peut éviter la colère de Jehovah, ses flèches sont aiguës, et il sait mesurer le châtiment au crime. ils ne recueilleront pas les fruits de l'iniquité : n'entendez-vous pas retentir le carquois du Seigneur ? ô le trait appuyé sur l'arc de Jehovah fait déjà reculer la corde impatiente. c'est lui qui brise les vaisseaux

Pl. 48. de Tharsis avec le faible souffle de l'orient. mais le peuple passait et ne l'écoutait pas et chacun allait à son travail.

il arriva pourtant ce qui suit. une femme nommée Suzanne allait au bain ~~[illegible]~~ sans costume, sa suite, elle prend l'habit de bain, deux vieillards paraissent, leurs discours, réponse de Suzanne, ce qui le peuple s'entraîne

peuple vous aurez deux victimes, attendez-les, le péché vous les prépare

et tous adoraient à genoux l'adolescent prophète.

+ le Seigneur a dit que l'iniquité sortira de Babylone par des vieillards ils détournèrent leurs regards pour ne point voir le ciel

Fac-simile du manuscrit de *SUZANNE*.

Vigny n'avait développé qu'une partie de ce «jugement» :

L'enfant cherchant [le ciel] les cieux y retrouve sa voix;
Je vous le dis, hélas! pour la seconde fois,
Avant que le soleil ombrage l'heure entière,
L'impie élèvera vers vous sa voix altière;
L'insensé dans son cœur dit qu'il n'est pas de Dieu,
Mais la voix du Seigneur lui répond du haut lieu :
«Je suis celui qui suis, plus de miséricorde,
Je vous ceindrai les bras et les reins d'une corde,
Allez, princes du peuple, [ainsi qu'un vil] attachés en faisceau,
Tombez, à ma fureur [mettez ainsi] [allez mettre] vous y mettrez le sceau;
Où donc est-il caché, celui dont l'âme attente
A la main qui tendit le ciel comme une tente...»

Les anciens d'Israël dirent qu'en leur enfance,
Quand de [son peuple] ses fils encor Dieu prenait la défense,
Il inspirait ainsi le [prophète] sage Ezéchiel.
[Et l'enfant ayant dit qu'il se nommait Daniel]
Ce jeune homme ayant dit : Mon nom est Daniel,
[Les plus prudents] Quelques vieillards doués [de l'esprit]
du savoir qui devine
Expliquèrent ce nom : la justice divine [force] [grâce et vertu divine].
[Et chacun résolut d'attendre encore une heure]
On [remarqua] [se souvint] s'aperçut aussi que [l'enfant] [Daniel]
l'enfant, quand ses yeux
Cessaient de s'élever humides vers les cieux,
De Suzanne en tremblant regardait la demeure,
Et chacun résolu de voir s'écouler l'heure
[S'assied, suit le soleil [et suit le cercle] qui la couvre [montre] à demi]
Suit le cercle où déjà l'ombre tourne à demi.
[Le Prophète innocent venait de s'endormir]
Pour le jeune Prophète, il s'était endormi.

Au bas du dernier de ces courts feuillets presque carrés, Vigny a écrit : «142 vers» — et cette addition concerne seulement les fragments de cette ébauche qui lui semblaient suffisamment bien venus. Il ne s'est d'ailleurs ménagé ni les coups de crayon soulignant des rimes médiocres, ni les traits de plume supprimant un passage tout entier. Les sources bibliques de certains détails sont, comme d'ordinaire, indiquées en marge ou en note. Il est particulièrement significatif de voir cette glorification de la «femme vertueuse» tourner surtout à l'éloge de l'adolescent prophète. A tous égards d'ailleurs, cette longue

ébauche, prolixe souvent, est caractéristique de la manière du «lévite» Vigny, le jeune officier-poète qui s'absorbe, à ce moment, dans l'étude des Livres sacrés de l'Orient.

La Fille de Jephté, dont les *Mélodies hébraïques* de Byron offraient un bref précédent, emprunte au XIe livre des *Juges* l'essentiel de sa matière, nombre de ses détails historiques aux *Mœurs des Israélites* de Fleury et aux *Commentaires* de Dom Calmet. Les exigences inouïes du Dieu d'Israël — auxquelles s'était déjà opposée la «langue aux hommes étrangère» de Jésus dans *La Femme adultère* — se sont révélées ici dans toute leur cruauté, car Vigny admet, contrairement à certains théologiens, que la fille de Jephté est offerte réellement en sacrifice. M. Morize propose avec grande vraisemblance (*Modern Language Notes*, décembre 1913), pour certaines analogies d'allure et de mouvement, le précédent de «*La Fille de Jephté*, poème», publié en 1729 dans la *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire* du P. Desmolets et de l'abbé Goujet.

Le Malheur, qui est daté de 1820 et paraît avoir son point de départ dans un chœur désespéré de la *Fiancée de Messine* qu'avait cité Mme de Staël dans l'*Allemagne* (II, XIX), doit peut-être aussi quelque chose au poème et à la préface de Gabriel de Moyria, *Le Malheur* (Paris et Lyon, 1820), œuvre anti-révolutionnaire et pessimiste au plus haut point. «L'homme à sa naissance est voué au malheur. Il suffit d'avoir fait quelques pas dans la vie pour être convaincu de cette triste vérité... Il nous presse de toute part; c'est en vain que nous nous débattons sous sa serre cruelle; le reste de notre existence lui appartient... A défaut de souffrances positives, il s'empare de notre imagination; il y jette de vagues inquiétudes... Rêver que l'on souffre, c'est souffrir... L'image du bonheur touche peu; on n'y croit pas; celle du malheur intéresse vivement, parce que chacun de nous y retrouve plus ou moins sa propre destinée...»

Le manuscrit de *La Prison* est une mise au net partielle, vingt-deux petits feuillets numérotés suivis de l'indication : du 1er au 8 avril 1821. L'épigraphe, empruntée au livre de Job (III, 17-18), marque le rattachement biblique et l'intention première : «C'est dans la tombe qu'on est à couvert du bruit qu'excitent les impies... C'est là que ceux qui étaient enchaînés ne souffrent plus, et qu'ils n'entendent plus la voix

de l'exacteur.» Mais une question de casuistique se pose sous l'affabulation historique : la prison perpétuelle du Masque de fer, par exemple, n'a-t-elle pas maintenu le prisonnier dans un état d'innocence — ou de non-culpabilité — qui réduirait à néant toutes les exigences d'une théologie rigoureuse? Des préoccupations suscitées par Joseph de Maistre ont dû, après l'apparition des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* en mai 1821, incliner de ce côté une œuvre fondée d'abord sur le «cas» du Masque de fer et sur le précédent byronien du *Prisonnier de Chillon.* Vigny, en garnison à Vincennes, a pu s'inspirer du pittoresque du château, de ses fossés et de son donjon; il retrouvait enfin dans le *Lai du dernier ménestrel,* de W. Scott, un moine ascétique et ému.

Un fragment de brouillon primitif donne ce début :

«Hâtons-nous, pour qu'au moins celui qui va finir
N'entende pas [chanter le monarque] à venir.»
Tels sont les vains discours qu'un vieux prêtre prononce,
Mais on marche toujours, et toujours sans réponse.
[Il se plaint] Il parle de son âge, il se plaint du bandeau
Dont on a sur ses yeux noué l'épais fardeau,
Mais un mot seul et dur le condamne au silence.
[Il sent qu'on a franchi]

Et, au crayon :

Mais [un mot] de ses conducteurs redoutant l'insolence,
[S'efforçant de les suivre il] Il s'efforce à les suivre et garde le silence,
On l'entraîne, on le perd en des détours savants,
Tantôt crie à ses pieds le bois des ponts mouvants...

La forme, dans le manuscrit complet, est toute voisine du mode delillien d'expression; les corrections, dans les parties retouchées, vont vers plus de netteté et une forme plus concrète :

v. 10. Ces mots et d'autres cris [demeurent] se taisent sans réponse.
v. 15. D'un escalier rapide on avertit ses pas...
v. 18. D'un mur qui le conduit tâte l'obstacle humide.
v. 29. Ses sombres conducteurs [à sa vue incertaine] le lui firent entendre [Expliquaient...]
v. 44. N'ont jamais [pénétré] résonné
v. 51. [Il n'est plus de cachots] dans l'asile des morts
v. 67. Et de plaindre nos maux nous croyons avoir lieu

v. 79. Au creuset [du malheur] douloureux tout notre être épuré
S'envole en bienheureux vers le séjour sacré.
v. 85. Sur le front du [vieillard] vieux moine
[L'enflamma] Fit [paraître] renaître une ardeur [qui semblait]
à son âge étrangère
v. 96. Un front [défiguré] décoloré
v. 121. Que de [grâces] vertus c'était [le plus parfait] un céleste mélange.
v. 136. [Qui répandus] Nés captifs et jetés
v. 140. [O] Vieillard, [à mon aspect vous restez]
vous abaissez votre front interdit.
v. 147. Quand vous autres vivants faisiez des attentats,
Mon enfance au cachot ne les soupçonnait pas.
v. 195. Ne vit que peu de temps [abreuvé de] et c'est dans les douleurs
v. 218. Les mâts baissent leurs bras, les voiles s'y reposent...
v. 229. Non, j'ai vu les beautés de sa démarche, et celles
Qui venaient de ses yeux en douces étincelles.
v. 231. Soldats, que voulez-vous? Encor ce masque froid?
Que vous ai-je donc fait? Le soleil est à moi,
Il ranime ma vie...
v. 238. Je puis mener vos jours de montagne en montagne
v. 243. J'inventerai des jours où je vous cacherai
v. 250. De quelque prisonnier sans doute que c'est l'ombre.
v. 290. Et des voix résonner dans ces voûtes secrètes...

On trouvera, page 384, l'indication des coupures que le poète a fait subir à son texte imprimé.

Un développement inédit était attribué, semble-t-il, au vers 35 du texte actuel :

Le prêtre s'avançait avec recueillement,
Il entendit ces mots murmurés sourdement :
«O Mort, toi qui dit-on fais répandre des larmes,
D'où viennent tes douceurs, ô Mort, pourquoi ces charmes?
Pourquoi ces doux tableaux et leur prestige errant
Qui revient enchanter les songes du mourant?
Tu jettes sur nos lits d'une main décharnée
Les fleurs dont la jeunesse autrefois s'est ornée.
Au tombeau du vieillard l'enfance reparaît
Lui rapportant des jours le magique intérêt, —
Pourquoi la vie encore, alors qu'elle est finie?
Pourquoi cette couronne au front de l'Agonie?
Fuyez, laissez-moi seul jouir de mon trépas,
Illusions du cœur, je ne vous connais pas.»

Vers qui se dégagent d'un fragment de manuscrit en prose (de 1820?) :

Il murmurait : O pourquoi Mort, cruelle Mort, as-tu aussi des douceurs? pourquoi après une longue vie apportes-tu à une mémoire expirante les riantes illusions de la jeunesse? pourquoi ces fleurs dans l'agonie? Ta main décharnée les jette aussi fraîches, aussi belles que nous les avions cueillies d'une main enjouée...

Pourquoi cette couronne au front de l'agonie?

HÉLÉNA.

Il faudrait, pour déterminer la date de la composition d'*Héléna*, et arbitrer ainsi un différend fort délicat, posséder le manuscrit de ce poème. Rien n'en subsiste, par malheur, que des bribes à peu près dénuées d'intérêt : le seul texte original est celui que fournit l'édition de 1822. Vigny fit-il cet «essai», comme il l'a dit, à dix-neuf ans, c'est-à-dire en 1816? Attendit-il en réalité 1821, comme l'avançait Sainte-Beuve, pour écrire une œuvre saturée d'allusions contemporaines et de souvenirs byroniens? M. E. Dupuy n'a pas cessé de se tenir à la première hypothèse, en concédant qu'à la veille de l'impression Vigny a «repris son récit pour raviver quelques couleurs et peut-être pour allonger ou étoffer sa trame». M. E. Estève admet au contraire que l'œuvre de Vigny «n'a été conçue et écrite qu'en 1821», et que si le poète la retrancha bientôt de l'élite de ses œuvres, ce fut parce que, pastiche manifeste et hâtif de Chateaubriand et de Byron, *Héléna* faisait trop peu d'honneur à son originalité.

L'ordinaire procédé de composition de Vigny suggère une solution moyenne. Procédant par retouches et reprises successives plutôt que par un développement d'un seul jet, son inspiration s'attarde volontiers aux œuvres qu'il élabore : des centons, des tableaux ou des couplets intercalaires s'offrent à son choix, au moment de la rédaction définitive. Il est probable qu'en parlant d'un «essai fait à dix-neuf ans», le poète attribuait une date — 1816 — aux véritables points de départ de sa composition : une jeune fille «cosaquée» par les Turcs, mais gardant comme la Théodore de Corneille une âme vierge dans un corps violé; une opposition de couleurs entre Mahométans et Grecs, et une haine vigoureuse pour ces Turcs que la Restauration déclarait «seulement campés en Europe». Chateaubriand, les *Psaumes*, des récits de voyage, des réminiscences classiques et ossianesques, une lecture attentive du Coran, suffisent à déterminer la manière d'une

bonne partie du premier chant, l'action maîtresse du second, l'orientalisme et l'épilogue pathétique du dernier.

C'est en tout cas de la première écriture connue de Vigny, une écriture encore écolière, que sont jetées quelques indications relatives à *Héléna;* d'abord les trois vers qui servent d'épigraphe à l'*Urne :*

Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternels entretiens de haine et de pitié[1]!
(CORNEILLE.)

Puis quelques amorces dont la composition fera son profit :

(III, 42). Cacherait dans ses mains sa tête rougissante
Au bruit de la timbale...

(III, 47). ... en marchant
Leurs pas se mesuraient aux mots sacrés du chant

(III, 120). Elle est resplendissante à travers la poussière...
Mora la soutenait et ses exploits errants
[Et loin derrière lui laissait]
Bien loin derrière lui laissaient les premiers rangs...
Ces armes que leurs mains...

(III, 137). Et l'huile bouillonnante [et des ruisseaux de plomb]
et le plomb ruisselant,
[Tombant] Jetés avec fracas en fleuve étincelant,
Répandent aux Turbans que choisissaient leurs haines,
Des maux avant-coureurs des éternelles peines.

De longs extraits du Coran (chap. XIII à XLIV) retiennent une documentation abondante sur les anges qui environnent l'homme et que Dieu charge de leur conservation, deux pendant le jour et deux la nuit, sur les étoiles filantes, «traits de feu que le Très-Haut lance contre les démons», sur Eblis, le Satan des Turcs, Malec, gardien de l'enfer, sur le paradis de Mahomet et «les houris au sein d'albâtre, aux beaux yeux noirs»; pour finir, le précepte fondamental : «Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète», et des remarques sur la poésie du Coran «qui tient un peu de celle des Anciens, avec des couleurs plus neuves et, si j'ose le dire, plus frappées du soleil. Tout y étincelle de pierreries, on respire les parfums et l'on s'endor-

[1] *Sic.* Le singulier sera rétabli dans le texte de cette citation de *La Mort de Pompéi.* Une indication jetée au-dessus de ces notes porte : *rue du Vieux Colombier, n° 17* abd (?).

mirait volontiers dans cette mollesse asiatique, si les chagrins ne rappelaient pas qu'on possède une âme. Généralement les Orientaux accordent si peu à l'âme qu'ils négligent souvent son expression la plus complète, la parole...» Dans l'édition d'*Héléna*, les trois notes de Vigny, au chant III, se rapportent à ces questions : «Monkir, l'ange des Enfers»; le fatalisme indiqué par le Coran; la Péri, «ange féminin chez les Mahométans : il vit dans le Soleil et parmi les astres (*Alboran*)».

Enfin cette remarque témoigne que de bonne heure Vigny éprouvait pour cette œuvre la répugnance qui la lui a fait assez vite rejeter :

Les détails de cet ouvrage sont fort imparfaits, j'ai l'amour-propre de croire en connaître tous les défauts. Mais il m'a fallu me hâter beaucoup, tant j'ai craint l'activité du malheur des Grecs, et que cette nation ne disparût du monde plus tôt que les fautes de [mon poème] cet opuscule.

Les succès des Grecs en 1821, loin d'être le point de départ de Vigny, devaient plutôt contrarier le thème funèbre et désespéré qu'il traitait, et qui se trouvait sans doute assez avancé quand le poète prit connaissance, entre 1819 et 1821, de traductions de Byron, de faits historiques relatifs au soulèvement hellénique, du *Voyage dans la Grèce* de Pouqueville et du *Chénier* de Latouche, enfin. Rien de plus légitime d'admettre l'origine plus tardive de morceaux tels que I, 41-64, II, 47-84, 223-230, III, 93-110, etc.

A défaut d'un texte antérieur, nous reproduisons ici, sous sa forme telle quelle, le poème publié en 1822.

CHANT PREMIER.

L'AUTEL.

Ils ont, Seigneur, affligé votre peuple,
ils ont opprimé votre héritage.
Ils ont mis à mort la veuve et l'étranger,
ils ont tué les orphelins.
(*Psaumes.*)

Le téorbe et le luth, fils de l'antique lyre,
Ne font plus palpiter l'Archipel en délire;
Son flot, triste et rêveur, lui seul émeut les airs,
Et la blanche Cyclade a fini ses concerts.
On n'entend plus le soir les vierges de Morée,
Sur le frêle caïque à la poupe dorée,

Unir en double chœur des sons mélodieux.
Elles savaient chanter, non les profanes dieux,
Apollon, ou Latone à Délos enfermée,
Minerve aux yeux d'azur, Flore, ou Vénus armée,
Alliés de la Grèce et de la liberté;
Mais la Vierge et son fils entre ses bras porté,
Qui calment la tempête, et donnent du courage
A ceux que les méchans tiennent en esclavage :
Ainsi l'hymne nocturne à l'étoile des mers
Couronnait de repos le soir des jours amers.
Sitôt que de Zea, de Corinthe et d'Alcime,
La lune large et blanche avait touché la cime,
Et douce aux yeux mortels, de ce ciel tiède et pur
Comme une lampe pâle illuminait l'azur,
Il s'élevait souvent une brise embaumée,
Qui, telle qu'un soupir de l'onde ranimée,
Aux rives de chaque île apportait à la fois
Et l'encens de ses sœurs et leurs lointaines voix.
Tout s'éveillait alors : on eût dit que la Grèce
Venait de retrouver son antique allégresse,
Mais que la belle esclave, inquiète du bruit,
N'osait plus confier ses fêtes qu'à la nuit.
Les barques abordaient en des rades secrètes,
Puis, des vallons fleuris choisissant les retraites,
Des danseurs, agitant le triangle d'airain,
Oubliaient le sommeil au son du tambourin,
Oubliaient l'esclavage auprès de leurs maîtresses
Qui de leurs blonds cheveux nouaient les longues tresses
Avec le laurier rose, et de moelleux filets,
Et des médailles d'or, et de saints chapelets.
On voyait, dans leurs jeux, Ariane abusée,
Conduire en des détours quelque jeune Thésée,
Un Grec, ainsi que l'autre, en ce joyeux moment,
Tendre, et bientôt peut-être aussi perfide amant.

Ainsi de l'Archipel souriait l'esclavage;
Tel sous un pâle front que la fièvre ravage,
D'une Vierge qui meurt, l'amour vient ranimer
Les lèvres que bientôt la mort doit refermer.
Mais depuis peu de jours, loin des fêtes nocturnes,
On a vu s'écarter, graves et taciturnes,
Sous les verds oliviers qui ceignent les vallons,
Des Grecs dont les discours étaient secrets et longs.
Ils regrettaient, dit-on, la liberté chérie,
Car on surprit souvent le mot seul de patrie

Sortir avec éclat du sein de leurs propos,
Comme un beau son des nuits enchante le repos.
On a dit que surtout un de ces jeunes hommes,
Voyageant d'île en île, allant voir sous les chaumes,
Dans les antres des monts, sous l'abri des vieux bois,
Quels Grecs il trouverait à ranger sous ses lois,
Leur faisait entrevoir une nouvelle vie
Libre et fière; il parlait d'Athènes asservie,
D'Athènes, son berceau, qu'il voulait secourir;
Qu'il y fut fiancé, qu'il y voulait mourir;
Qu'il fallait y traîner tout, la faiblesse et l'âge,
Armer leurs bras chrétiens du glaive de Pélage,
Et faisant un faisceau des haines de leurs cœurs,
Aux yeux des nations ressusciter vainqueurs.

Écoutez, écoutez, cette cloche isolée,
Elle tinte au sommet de Scio désolée;
A ses bourdonnemens, pleins d'un sombre transport,
Des montagnards armés descendent vers le port,
Car les vents sont levés enfin pour la vengeance,
Et la nuit, avec eux, monte d'intelligence.
L'écarlate des Grecs sur leur front s'arrondit :
Tels, quand la sainte messe à nos autels se dit,
Tous les enfans du chœur, d'une pourpre innocente
Ont coutume d'orner leur tête adolescente.
Mais à des fronts guerriers ce signe est attaché :
Lequel osera fuir ou demeurer caché?
Une cire enflammée en leurs mains brille et fume;
Comme d'un incendie l'air au loin s'en allume;
Le sable de la mer montre son flanc doré,
Et sur le haut des monts le cèdre est éclairé,
Le flot rougit lui-même, et ses glissantes lames
Ont répété de l'île et balancé les flammes.
La foule est sur les bords; son espoir curieux
Sur la vague agitée en vain jetait les yeux,
Quand, sous un souffle ami, poursuivant son vol sombre,
Un navire insurgé tout à coup sort de l'ombre.
Un étendard de sang claque à ses légers mâts,
D'armes et de guerriers un éclatant amas
Surcharge ses trois ponts; l'airain qu'emplit la poudre
Par les sabords béans fait retentir sa foudre.
Des cris l'ont accueilli, des cris ont répondu,
De Riga, massacré, l'hymne s'est entendu,
Et le tocsin hâtif, d'une corde rebelle,
Sonne la liberté du haut de la chapelle;

On s'assemble, on s'excite, on s'arme, on est armé,
Et des rocs, à ce bruit, l'aigle part alarmé.

« Mais avant de quitter vos antiques murailles
« Il convient de prier l'arbitre des batailles »,
Disaient les Caloyers. « Dieu qui tient dans ses mains
« Les peuples, pourra seul éclairer nos chemins,
« Et si dans ce grand jour sa fureur nous pardonne,
« De Moïse à nos pas rallumer la colonne. »
Ils parlaient, et leur voix par de sages propos,
Dans cette foule émue amena le repos.
L'un s'arrache des bras de son épouse en larmes,
L'autre a quitté les soins du départ et des armes,
Les cris retentissans, le bruit sourd des adieux
S'éteignent et font place au silence pieux;
Celui de qui les pieds ont déjà fui la rive
Revenu lentement, près de l'autel arrive;
L'agile matelot aux voiles suspendu
S'arrête, et son regard est vers l'île tendu.
Tous ont pour la prière une oreille docile,
Et de quelques vieillards c'était l'œuvre facile.
Tels, lorsqu'après neuf ans d'inutiles assauts
Impatiens d'Argos, couraient à leurs vaisseaux
Les Grecs, des traits d'un Dieu redoutant le supplice,
On vit le vieux Nestor et le prudent Ulysse
Du sceptre et du langage unissant le pouvoir,
Les rattacher soumis au saint joug du devoir.

C'était sur le débris d'un vieux autel d'Homère
Où depuis trois mille ans se brise l'onde amère,
Qu'un moine, par des Turcs chassé du saint couvent,
Offrait, au nom des Grecs, l'hostie au Dieu vivant.
Désertant de l'Athos les cimes profanées,
Et courbé sous le poids de ses blanches années,
Révoltant l'île, au jour par ses desseins marqué,
Il avait reparu tel qu'un siècle évoqué;
Les peuples l'écoutaient comme un antique oracle,
De son centième hiver admirant le miracle,
Ils le croyaient béni parmi tous les humains,
Deux prêtres inclinés soutenaient ses deux mains,
Et sa barbe tombante en long fleuve d'ivoire
De sa robe, en parlant, frappait la bure noire.
« Le voici, votre Dieu, Dieu qui nous a sauvés »,
S'écriait en pleurant et les bras élevés

Le Patriarche saint : « Il descend, tout s'efface;
« Ses ennemis troublés fuiront devant sa face,
« Vous les chasserez tous, comme l'effort du vent
« Chasse la frêle paille et le sable mouvant,
« Leurs os, jetés aux mers, quitteront nos campagnes,
« Et l'ombre du Seigneur couvrira nos montagnes.
« Le sang Grec répandu, les sueurs de nos fronts,
« Les soupirs qu'ont poussés quatre siècles d'affronts,
« De la sainte vengeance ont formé le nuage;
« Et le souffle de Dieu conduira cet orage.
« Qu'il ne détourne pas son œil saint et puissant
« Quand nos pieds irrités marcheront dans le sang;
« Hélas! s'il eût permis qu'un prince ou qu'une reine
« Rallumant Constantin ou notre grande Irène,
« D'un règne légitime eût reposé les droits
« Sous les bras protecteurs de l'éternelle Croix,
« Jamais de la Morée et de nos belles îles
« Le tocsin n'eût troublé les rivages tranquilles.
« Libres du janissaire, inconnus au bazar,
« Notre main eût porté son tribut à César.
« Mais quel enfant déchu d'une race héroïque
« Ne saura pas briser son joug asiatique?
« Qui, sans mourir de honte, eût plus long-temps souffert
« De voir ses jours tremblans mesurés par le fer;
« Chez des juges bourreaux, l'or marchander sa tête,
« Pour son toit paternel la flamme toujours prête,
« De meurtres et de sang son air empoisonné;
« Au geste dédaigneux d'un soldat couronné,
« Les fils noyés au sang des mères massacrées,
« Et, sur les frères morts, les sœurs déshonorées?
« Oublierez-vous, Seigneur, qu'ils ont tous profané
« Votre héritage pur, comme un gazon fané?
« Qu'ils ont porté le fer sur votre image sainte?
« Que des temples bénis ils ont souillé l'enceinte,
« Placé sur vos enfants leurs prêtres endurcis,
« Et que sur votre autel leurs dieux se sont assis?
« Ils ont dit dans leurs cœurs despotes et serviles :
« Exterminons-les tous, et détruisons leurs villes.
« Leurs jours nous sont vendus, nous réglerons leur temps
« Comme celui des Turcs cesse au gré des sultans;
« Sur les terres du Christ, nations passagères,
« Que nous fait l'avenir des cités étrangères?
« Passons, mais que nos bras, dans leurs larmes trempés,
« Ne laissent rien aux bords où nous étions campés.
« Et vous délaisseriez nos îles alarmées?

« Non, partez avec nous, Dieu fort, Dieu des armées;
« Avancez de ce pas qui trouble les tyrans;
« Cherchez dans vos trésors la force de nos rangs;
« Doublez à nos vaisseaux la splendeur des étoiles,
« Et que vos chérubins viennent gonfler nos voiles! »

Il disait, et les Grecs, à ces accents vainqueurs,
Crurent sentir un Dieu s'enflammer dans leurs cœurs;
Tous, les bras étendus vers la patrie antique,
Ils maudirent trois fois la horde asiatique;
Trois fois la vaste mer à leur voix répondit;
L'Alcyon soupira longuement, et l'on dit
Qu'au-dessus de leur tête un fugitif orage
En grondant, par trois fois, roula son noir nuage,
Où, parmi les feux blancs des rapides éclairs,
La Croix de Constantin reparut dans les airs.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

LE NAVIRE.

O terre de Cécrops, terre où règnent un
souffle divin et des génies amis des hommes!
(*Les Martyrs*, CHATEAUBRIAND.)

Au cœur privé d'amour, c'est bien peu que la gloire.
Si de quelque bonheur rayonne la victoire,
Soit pour les grands guerriers, soit à ceux dont la voix
Éclaire les mortels ou leur dicte des lois,
N'est-ce point qu'en secret, chaque pas de leur vie
Retentit dans une âme invisible et ravie
Comme au sein d'un écho, qui des sons éclatans
S'empare en sa retraite et les redit long-temps?
Ainsi des chevaliers la race simple et brave
Au servage d'amour rangeait sa gloire esclave;
Ainsi de la beauté les secrètes faveurs
Élevèrent aux Cieux les poëtes rêveurs;
Ainsi souvent, dit-on, le bonheur d'un empire
Aux peuples, par les rois, descendit d'un sourire.

Il s'est trouvé parfois, comme pour faire voir
Que du bonheur en nous est encor le pouvoir,

Deux âmes, s'élevant sur les plaines du monde,
Toujours l'une pour l'autre existence féconde,
Puissantes à sentir avec un feu pareil,
Double et brûlant rayon né d'un même soleil,
Vivant comme un seul être, intime et pur mélange,
Semblables dans leur vol aux deux ailes d'un ange,
Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
D'un fraternel éclat illuminent les cieux.
Si l'homme a séparé leur ardeur mutuelle,
C'est alors que l'on voit et rapide et fidèle
Chacune, de la foule écartant l'épaisseur,
Traverser l'Univers et voler à sa sœur.

Belle Scio, la nuit cache ta blanche ville
De tout corsaire Grec mystérieux asile;
Mais il faut se hâter, de peur que le matin
Ne montre tes apprêts au Musulman lointain.
Tandis qu'au saint discours de leur vieux Patriarche,
Comme Israël jadis à l'approche de l'Arche,
Ainsi qu'un homme seul ce peuple se levait,
Solitaire au rivage un des Grecs se trouvait,
Triste, et cherchant au loin sur cette mer connue,
Si d'Athène à ces bords quelque voile est venue
Parmi tous ces vaisseaux qui d'un furtif abord
Du flot bleu de la rade avaient touché le bord;
Chaque nef y trouvait ses compagnes fidèles :
C'est ainsi qu'en hiver, les noires hirondelles
Au bord d'un lac choisi par le léger conseil,
Prêtes à s'élancer pour suivre leur soleil,
Et saluant de loin la rive hospitalière,
Préparent à grands cris leur aile aventurière.
Mais rien ne paraît plus, que la lune qui dort
Sur des flots mélangés et de saphir et d'or :
Il n'y voit s'élever que les montagnes sombres,
Les colonnes de marbre et les lointaines ombres
Des îles du couchant, dont l'aspect sérieux
S'oppose au doux sourire et des eaux et des cieux.
« O faites-moi mourir ou donnez-moi des ailes!
« Criait-il; aux dangers nous serons infidèles :
« Le sang versé peut-être accuse ce retard,
« L'ancre de nos vaisseaux se lèvera trop tard. »
Ainsi disait sa voix; mais une voix sacrée
Ajoutait dans son cœur : « Attends, vierge adoree,
« Héléna, mon espoir, avant que le soleil
« Des portiques d'Athène ait doré le réveil,

« Avant qu'au Minaret, des profanes prières,
« L'Iman ait par trois fois annoncé les dernières,
« Ma main qui sur ta main ressaisira ses droits,
« Sur le seuil de ta porte aura planté la Croix.
« Suspends de tes beaux yeux les larmes répandues
« Et tes dévotes nuits à prier assidues :
« C'est à moi de veiller sur tes jours précieux,
« De conquérir ta main et la faveur des Cieux.
« Bientôt lorsque la paix couronnant notre épée
« Rajeunira les champs de la Grèce usurpée,
« Quand nos bras affranchis sauront tous appuyer
« La sainteté des mœurs et l'honneur du foyer,
« Alors on nous verra tous deux, ma fiancée,
« Traverser lentement une foule empressée,
« Devant nous les danseurs et le flambeau sacré;
« Puis du voile de feu son front sera paré,
« Et les Grecs s'écrieront : « Voyez, c'est la plus belle,
« C'est la belle Héléna qui, pieuse et fidèle,
« Pour sa patrie et Dieu, sacrifiant son cœur,
« Devait périr, ou vivre avec Mora vainqueur!
« Et le voici : c'est lui dont la main vengeresse
« Brisa le premier nœud des chaînes de la Grèce,
« Et pliant sous sa loi les corsaires domptés,
« Apprit à leurs vaisseaux des flots inusités. »
Ainsi loin de la foule émue et turbulente,
Auprès de cette mer à la vague indolente,
Rêvait le jeune Grec, et son front incliné
De cheveux blonds flottans pâlissait couronné.
Tel, loin des pins noircis qu'ébranle un sombre orage,
Sur une onde voisine où tremble son image,
Un saule retiré courbant ses longs rameaux,
Pleure et du fleuve ami trouble les belles eaux.

Mais le cri du départ succède à la prière;
D'innombrables flambeaux que voile la poussière,
Retournent aux vaisseaux; il y marche à grands pas,
Changeant sa rêverie en l'espoir des combats,
Tandis que l'ancre lourde en criant se retire,
Sur le pont balancé du plus léger navire,
Il s'élance joyeux; comme le cerf des bois,
Qui de sa blanche biche entend bramer la voix,
Et prompt au cri plaintif de sa timide amante
Saute d'un large bond la cascade écumante.
La voile est déployée à recevoir le vent,
Et les regards d'adieu vers le mont s'élevant,

Ont vu près d'un feu blanc dont l'île se décore,
Le vieux moine, et sa Croix qui les bénit encore.

On partait, on voguait, lorsqu'un timide esquif
Comme aux bras de sa mère accourt l'enfant craintif,
Au milieu de la flotte en silence se glisse.
— « Êtes-vous Grecs? Venez, que l'Ottoman périsse! »
— « On se bat dans Athène. Une femme est ici
« Qui vous demande asile, et pleure. La voici. »
On voit deux matelots, puis une jeune fille;
Ils montent sur le bord, une lumière y brille,
Un cri part : « Héléna! » Mais les yeux d'un amant
Pouvaient seuls le savoir; pâle d'étonnement
Lui-même a reculé, croyant voir lui sourire
Le fantôme égaré d'une jeune martyre.
Il semblait que la mort eût déjà disposé
De ce teint de seize ans par des pleurs arrosé :
Sa bouche était bleuâtre, entr'ouverte et tremblante ;
Son sein, sous une robe en désordre et sanglante,
Se gonflait de soupirs et battait agité
Comme un flot blanc des mers par le vent tourmenté.
Un voile déchiré tombant des tresses blondes
Qu'entraînait à ses pieds l'humide poids des ondes,
Ne savait pas cacher dans ses mobiles plis
Le sang qui rougissait ses épaules de lis.
Serrant un crucifix dans ses mains réunies,
Comme un dernier trésor pour les vierges bannies,
Sur ses traits n'était pas la crainte ou l'amitié;
Elle n'implorait point une indigne pitié,
Mais fière, elle semblait chercher dans sa pensée
Ce qui vengerait mieux une femme offensée,
Et demander au Dieu d'amour et de douleur
Des forces pour lutter contre elle et le malheur.
Le jeune Grec disait : « Parlez, ma bien-aimée,
« Votre voix à ma voix est-elle inanimée?
« Vous repoussez ce bras, ce cœur où pour toujours
« Se doivent confier et s'appuyer vos jours!
« Vous le voulez? eh bien! je le veux, que ma bouche
« S'éloigne de vos mains, et jamais ne les touche;
« Non, ne m'approchez pas, s'il le faut; mais du moins,
« Héléna, parlez-moi, nous sommes sans témoins :
« Voyez, tous les soldats ont connu ma pensée,
« Ils n'ont fait que vous voir, la poupe est délaissée.
« Ce voyage et la nuit auront un même cours,
« Usons d'un temps sacré propice à nos discours,

« C'est le dernier peut-être. O! dites, mon amie,
« Pourquoi pas dans Athène à cette heure endormie?
« Et pourquoi dans ces lieux? et comment? et pourquoi
« Ce désordre et vos yeux qui s'éloignent de moi? »

Ainsi disait Mora; mais la jeune exilée
A des propos d'amour n'était point rappelée,
Même de chaque mot semblait naître un chagrin;
Car, appuyant alors sa tête dans sa main,
Elle pleura long-temps. On l'entendait dans l'ombre
Comme on entend, le soir, dans le fond d'un bois sombre
Murmurer une source en un lit inconnu.
Cherchant quelque discours de son cœur bien venu,
Son ami, qui croyait dissiper sa tristesse,
Regarda vers la mer et parla de la Grèce.
Lorsque tombe la feuille et s'abrège le jour,
Et qu'un jeune homme éteint se meurt, et meurt d'amour,
Il ne goûte plus rien des choses de la terre :
Son œil découragé, que la faiblesse altère,
Se tourne lentement vers le Ciel déjà gris,
Et sur la feuille jaune et les gazons flétris;
Il rit d'un rire amer au deuil de la nature,
Et sous chaque arbrisseau place sa sépulture;
Sa mère alors toujours sur le lit douloureux
Courbée, et s'efforçant à des regards heureux,
Lui dit sa santé belle, et vante l'espérance
Qui n'est pas dans son cœur, lui dit les jeux d'enfance,
Et la gloire, et l'étude, et les fleurs du beau temps,
Et ce soleil ami qui revient au printemps.

Les navires penchés volaient sur l'eau dorée
Comme de cygnes blancs une troupe égarée
Qui cherche l'air natal et le lac paternel.
Le spectacle des mers est grand et solennel :
Ce mobile désert, bruyant et monotone,
Attriste la pensée encor plus qu'il n'étonne;
Et l'homme, entre le Ciel et les ondes jeté,
Se plaint d'être si peu devant l'immensité.
Ce fut surtout alors que cette mer antique
Aux Grecs silencieux apparut magnifique.
La nuit, cachant les bords, ne montrait à leurs yeux
Que les tombeaux épars, et les temples des dieux,
Qui, brillant tour à tour au sein des îles sombres,
Escortaient les vaisseaux, comme de blanches ombres,

En leur parlant toujours et de la liberté,
Et d'amour, et de gloire, et d'immortalité.
Alors Mora, semblable aux antiques Rapsodes
Qui chantaient sur ces flots d'harmonieuses odes,
Enflamma ses discours de ce feu précieux
Que conservent aux Grecs l'amour et leurs beaux cieux :
« O regarde, Héléna! que ta tête affligée
« Se soulève un moment pour voir la mer Egée;
« O respirons cet air! c'est l'air de nos aïeux,
« L'air de la liberté qui fait les demi-dieux;
« La rose et le laurier qui l'embaument sans cesse,
« De victoire et de paix lui portent la promesse,
« Et ces beaux champs captifs qui nous sont destinés
« Ont encor dans leur sein des germes fortunés :
« Le soleil affranchi va tous les faire éclore.
« Vois ces îles : c'étaient les corbeilles de Flore;
« Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs;
« Les villes de ces bords avaient des noms de fleurs;
« Et, comme le parfum qui survit à la rose,
« Autour des murs tombés leur souvenir repose.
« Là, sous ces oliviers au feuillage tremblant,
« Un autel de Vénus lavait son marbre blanc;
« Vois cet astre si pur dont la nuit se décore
« Dans ce ciel amoureux, c'est Cythérée encore :
« Par nos rians aïeux ce ciel est enchanté,
« Son plus beau feu reçut le nom de la beauté,
« La beauté leur déesse. Âme de la nature,
« Disaient-ils, l'univers roule dans sa ceinture :
« Elle vient, le vent tombe et la terre fleurit;
« La mer, sous ses pieds blancs s'apaise et lui sourit.
« Mensonges gracieux, religion charmante
« Que rêve encor l'amant auprès de son amante! »

Quand un lis parfumé qu'arrose l'Ilissus
De son beau vêtement courbe les blancs tissus,
Sous l'injure des vents et de la lourde pluie,
S'il advient qu'un rayon pour un moment l'essuie,
Son front alors s'élève, et, fier dans son réveil,
Entr'ouvre un sein humide et cherche son soleil;
Mais l'eau qui l'a flétri, prolongeant son supplice,
Tombe encor lentement des bords de son calice.
Héléna releva son front et ses beaux yeux,
Les égara long-temps sur la mer et les cieux,
Ses pleurs avaient cessé, mais non pas sa tristesse.

D'un rire dédaigneux : « C'est donc une autre Grèce,
« Dit-elle, où vous voyez des temples et des fleurs?
« Moi, je vois des tombeaux brisés par des malheurs.
« — Eh quoi! derrière nous, vois-tu pas, mon amie,
« Telle qu'une Sirène en ses flots endormie,
« Lesbos au blanc rivage, où l'on dit qu'autrefois
« Les premiers chants humains mesurèrent les voix?
« Une vague y jeta comme un divin trophée
« La tête harmonieuse et la lyre d'Orphée;
« Avec le même flot, la Mélodie alors
« Aborda : tous les sons connurent les accords;
« Philomèle en ces lieux gémissait plus savante.
« Fière de ses enfans, cette île encor se vante
« Des pleurs mélodieux et des tristes concerts
« Qu'à leur mort soupiraient les Muses dans les airs. »
Mais Héléna disait, en secouant sa tête
Et ses cheveux flottans : « Votre bouche s'arrête;
« Vous craignez ma tristesse et ne me dites pas
« Sapho, son abandon, sa lyre et son trépas.
« Elle était comme moi, jeune, faible, amoureuse;
« Je vais mourir aussi, mais bien plus malheureuse!
« — Tu ne peux pas mourir, puisque je combattrai.
« — Oui, vous serez vainqueur, et pourtant je mourrai!
« Que les vents sont tardifs! quel est donc ce rivage?
« — Héléna, détournons un lugubre présage.
« Bientôt nous abordons : ne vois-tu pas déjà
« La flottante Délos, qu'Apollon protégea?
« Paros au marbre pur, sous le ciseau docile?
« Scyros où bel enfant se travestit Achille?
« Vers le nord c'est Zéa qui s'élève à nos yeux;
« Vois l'Attique : à présent reconnais-tu tes cieux? »

Héléna se leva : « Lune mélancolique,
« Dit-elle, ô montre-moi les rives de l'Attique!
« Que tes chastes rayons dorant ses bois anciens,
« L'éclairent à mes yeux sans m'éclairer aux siens!
« O Grèce! je t'aimais comme on aime sa mère!
» Que ce vent conducteur qui rase l'onde amère,
« Emporte mon adieu, que tu n'entendras pas
« Jusqu'aux lauriers amis de mes plus jeunes pas,
« De mes pas curieux. Lorsque seule, égarée,
« Sous un pudique voile, aux rives du Pirée,
« J'allais, de Thémistocle invoquant le tombeau,
« Rêver un jeune époux, fidèle, illustre et beau,

« Couple fier et joyeux, de nos temples antiques,
« Nous aurions d'un pas libre admiré les portiques;
« Mes destins bienheureux ne seraient plus rêvés,
« Et sur les murs deux noms auraient été gravés;
« Mon sein aurait connu les douceurs maternelles,
« Et, comme sur l'oiseau sa mère étend ses ailes,
« J'eusse élevé les jours d'un jeune Athénien,
« Libre dès le berceau, dès le berceau chrétien.
« Mais d'où me vient encor ce regret de la vie?
« Ma part dans ses trésors m'est à jamais ravie :
« Comment autour de moi se viennent-ils offrir?
« Devrait-elle y penser, celle qui va mourir?
« Hélas! je suis semblable à la jeune novice
« Qui change au voile noir, et les fleurs, son délice,
« Et les bijoux du monde, et, prête à les quitter,
« Les touche et les admire avant de les jeter.
« Des maux non mérités je me suis étonnée,
« Et je n'ai pas compris d'abord ma destinée :
« Car j'ai des ennemis, je demande le sang,
« Je pleure, et cependant mon cœur est innocent,
« Mon cœur est innocent, et je suis criminelle. »
Et puis sa voix s'éteint, et sa lèvre décèle
Ce murmure sans bruit par le vent emporté :
« Et j'unis l'infamie avec la pureté! »

D'abord le jeune Grec, d'une oreille ravie,
Écoutait ces accents de bonheur et de vie.
A genoux devant elle, il admirait ses yeux,
Humides, languissans et tournés vers les Cieux;
Immobile, attentif, il laissait fuir à peine
De sa bouche entr'ouverte une brûlante haleine;
Il la voyait renaître : oubliant de souffrir,
Dans son heureuse extase il eût voulu mourir.
Mais lorsqu'il entendit sa mobile pensée
Redescendre à se plaindre, il la dit insensée;
Pressant ses blanches mains qu'il arrosait de pleurs,
Habile à détourner le cours de ses douleurs,
Il dit : « Hélas! ton âme est comme la colombe
« Qui monte vers le Ciel, puis gémit et retombe.
« Que n'as-tu poursuivi tes discours gracieux?
« Je voyais l'avenir passer devant mes yeux.
« Chasse le repentir, l'inquiétude amère,
« L'époux fait pardonner d'avoir quitté la mère.
« Qu'as-tu fait, dis-le-moi, de la noble fierté
« Qui soulevait ton cœur au nom de liberté?

« Tu t'endors aux chagrins de quelque vain scrupule,
« Quand mon vaisseau t'emporte à la terre d'Hercule! »

Des longs pleurs d'Héléna par torrens échappés,
Il sentit ses cheveux long-temps encor trempés;
Mais honteuse, bientôt elle éleva la tête,
Et l'on revit briller sur sa bouche muette,
Au travers de ses pleurs, un sourire vermeil,
Comme à travers la pluie un rayon de soleil.
Son regard s'allumait comme une double étoile;
Sa main rapide enlève et jette aux flots son voile;
Elle tremble et rougit : va-t-elle raconter
Les secrets de son cœur qu'elle ne peut dompter?
« J'avais baissé les yeux en implorant le glaive;
« J'ai trouvé le vengeur, ma tête se relève,
« Dit-elle : ô donnez-moi ce luth ionien,
« Nul amour pour les chants ne fut égal au mien.
« Se mesurant en chœur, que vos voix cadencées
« Suivent le mouvement des poupes balancées.
« O jeunes Grecs! chantons; que la nuit et ces bords
« Retentissent émus de nos derniers accords :
« Les accords précédaient les combats de nos pères;
« Et nous, n'avons-nous pas nos trois Muses sévères,
« La Douleur et la Mort toujours devant nos yeux,
« Et la Vengeance aussi, la volupté des Dieux? »

LE CHŒUR DES GRECS.

O jeune fiancée! ô belle fugitive!
Les guerriers vont répondre à la Vierge plaintive;
Le dur marin sourit à la faible beauté,
Et son bras est vainqueur quand sa voix a chanté.

HÉLÉNA.

Regardez, c'est la Grèce; ô regardez! c'est elle!
Salut, reine des Arts! Salut, Grèce immortelle!
Le monde est amoureux de ta pourpre en lambeaux,
Et l'or des nations s'arrache tes tombeaux.

O fille du Soleil! la Force et le Génie
Ont couronné ton front de gloire et d'harmonie.
Les générations avec ton souvenir
Grandissent; ton passé règle leur avenir.

Les peuples froids du Nord, souvent pleins de ta gloire,
De leurs propres aïeux ont perdu la mémoire;

Et quand, las d'un triomphe, il dort dans son repos,
Le cœur des Francs palpite au nom de tes héros.

O terre de Pallas! contrée au doux langage!
Ton front ouvert sept fois, sept fois fit naître un sage.
Leur génie en grands mots dans les temps s'est inscrit,
Et Socrate mourant, devina Jésus-Christ.

LE CHŒUR.

O vous, de qui la voile est proche de nos voiles,
Vaisseaux Helléniens, oubliez les étoiles!
Approchez, écoutez la Vierge aux sons touchans :
La Grèce, notre mère, est belle dans ses chants.

HÉLÉNA.

O fils des héros d'Homère!
Des temps vous êtes exclus;
Telle n'est plus votre mère,
Et vos pères ne sont plus.
Chez nous l'Asie indolente
S'endort superbe et sanglante;

Et tranquilles sous ses yeux,
Les esclaves de l'esclave
Regardent la mer qui lave
L'urne vide des aïeux.

LE CHŒUR.

Mais la nuit aura vu ces eaux moins malheureuses
Laver avec amour nos poupes généreuses;
Et ces tombes sans morts, veuves de nos parens,
Regorgeront demain des os de nos tyrans.

HÉLÉNA.

Non, des Ajax et des Achilles
Vous n'avez gardé que le nom :
Vos vaisseaux se cachent aux îles
Que cachaient ceux d'Agamemnon;

Mahomet règne dans nos villes,
Se baigne dans les Thermopyles,
Chaudes encor d'un sang pieux;
Son croissant dans l'air se balance...
Diomède a brisé sa lance :
On n'ose plus frapper les dieux.

LE CHŒUR.

L'aube de sang viendra, vous verrez qui nous sommes :
Vos chants n'oseront plus redemander des hommes.
Compagnon mutilé de la mort de Riga
Et pirate sans fers, fugitif de Parga,
Le marin, rude enfant de l'île,
Loin de ses bords chéris flotte sans l'oublier;
Il sait combattre comme Achille,
Et son bras est sans bouclier.

HÉLÉNA.

O nous pourrions déjà les entendre crier!
Ces filles, ces enfans, innocentes victimes;
Vos ennemis rians les foulent sous leurs pas,
Et leur dernier soupir s'étonne de ces crimes
Que leur âge ne savait pas.

Vous avez évité ces horribles trépas,
Vous, sœurs de mon destin, plus heureuses compagnes,
Votre pudeur tremblante a fui dans les montagnes;
Appelant de leurs mains et plaignant Héléna,
Leur troupe poursuivie arrive à Colona;
Puis sur le cap vengeur, l'une à l'autre enlacée,
Chanta d'une voix ferme, exempte de sanglots,
Et leur hymne de mort, sur le mont commencée,
S'éteignit dans les flots.

LE CHŒUR.

O tardive vengeance! ô vengeance sacrée!
Par trois cents ans captifs sans espoir implorée,
As-tu rempli ta coupe avec ces flots de sang?
Quand la verseras-tu sur eux?

HÉLÉNA.

Elle descend.
Voyez-vous sur les monts ces feux patriotiques
S'agiter aux sommets de leurs croupes antiques?
Et Colone, et l'Hymète, et le Pœcile altier,
Que l'olivier brûlant éclaire tout entier?
Comme aux fils de Léda la flamme est sur leur tête;
Les Grecs les ont parés pour quelque grande fête;
C'est celle de la Grèce et de la liberté;
Le signal de nos feux à leurs yeux est porté.

Quittez vos trônes d'or, Nations de la terre,
Entourez-nous et dépouillez le deuil;
Votre sœur soulève la pierre
Qui la couvrait dans son cercueil.
A la fois pâle, faible et fière,
Ses deux mains implorent vos mains;
Ses yeux, que du sépulcre aveugle la poussière,
Vers ses anciens lauriers demandent leurs chemins.
La victoire la rendra belle;
Tendez-lui de vos bras les secours belliqueux,
Les Dieux combattaient avec elle;
Êtes-vous donc plus grandes qu'eux?
Du moins contre la Grèce, ô n'ayez point de haine!
Encouragez-la dans l'arène;
Par des cris fraternels secondez ses efforts;
Et comme autrefois Rome en leur sanglante lutte,
De ses gladiateurs jugeait de loin la chute,
Que vos oisives mains applaudissent nos morts.

Elle disait. Ses bras, sa tête prophétique
Se penchaient sur les eaux et tendaient vers l'Attique.
En foule rassemblés, remplis d'étonnement,
Quand pâle, enveloppée en son blanc vêtement,
Elle s'élevait seule au sein de l'ombre noire,
Les Grecs se rappelaient ces images d'ivoire
Qu'aux poupes des vaisseaux consacraient leurs aïeux,
Pour les mieux assurer de la faveur des dieux.

Fin du Chant second.

CHANT TROISIÈME.

L'URNE.

Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien de haine et de pitié!

(CORNEILLE.)

« Aux armes, fils d'Ottman, car de sa voix roulante
« Le tambour vous rappelle à la tâche sanglante.
« Le canon gronde encor sur le fort de Phylé.
« Le cœur des Giaours à ce bruit a tremblé,
« Sous leurs tombeaux détruits ils ont caché leur tête;
« Mais le sabre courbé va sortir, et s'apprête
« A confondre bientôt leurs crânes révoltés
« Aux cendres des aïeux qui les ont exaltés.
« Poursuivons des vils Grecs le misérable reste,
« Abandonnez ces vins que Mahomet déteste,
« Et ces femmes en pleurs qui meurent dans les cris,
« Indignes des guerriers qu'attendent les houris! »
Ainsi criait l'Émir, et dans sa main sanglante
S'agitait de Damas la lame étincelante;
Son cheval bondissant écumait sous le mords,
Et ses fers indignés glissaient au sang des morts,
Quand le maître animait sa hennissante bouche,
Et d'un large étrier pressait son flanc farouche.
Éveillés à ses cris, ses soldats basanés
S'avancent d'un pas ivre et les yeux étonnés.

Quand le tigre indolent sorti de sa mollesse,
De ses flancs tachetés déployant la souplesse,
A saisi dans ses bonds le chevreuil innocent,
Long-temps après sa mort il lèche encor son sang,
Il disperse sa chair d'un ongle plein de joie,
Roule en broyant les os et s'endort sur sa proie.
Non moins lâche et cruel, le Musulman trompeur
Se venge sur les morts d'avoir senti la peur :
Il demande la paix, il l'obtient par la feinte;
Puis, la tête ennemie, offerte à lui sans crainte,
Tombe et lui sert de coupe à ce même festin
Qu'avait, pour le traité, préparé le matin.

En de telles horreurs Athène était plongée,
Et tant de cris sortaient d'une foule égorgée,
Que, si j'osais conter d'une imprudente voix
Ces attentats, un jour le repentir des rois,
Le guerrier briserait son impuissante épée
Dans son élan vengeur par le devoir trompée;
La mère, des chrétiens accusant la lenteur,
Regardant vers le seuil, sur son sein protecteur
Presserait son enfant; et la vierge innocente
Cacherait dans ses mains sa tête rougissante.
Au bruit de la timbale et des clairons d'airain
Les coursiers se cabrant, font résonner le frein;
Leurs fronts jettent l'écume et leurs pieds la poussière,
Du sultan de Stamboul élevant la bannière
Le Pacha vient, on part. Les Spahis en marchant
Règlent leur pas sonore aux mots sacrés du chant :

Allah prépare leur défaite;
Priez, chantez : Dieu seul est Dieu,
Et Mahomet est son Prophète.
Le Koran gouverne ce lieu;
Que le Giaour tombe et meure.
Dans la flamboyante demeure
Par Monkir il sera jeté.
La terre brûlera l'impie,
Car sa tombe sera sans pluie
Sous les dards plombés de l'été.

Le Croyant superbe s'avance;
Il est brave; il sait que son sort
Avec lui marche, écrit d'avance
Sous l'invisible collier d'or;
Son front sous le dernier génie,
Dont le vol a de l'harmonie,
Se courbe sans être irrité.
La prévoyance est inhabile
A reculer l'heure immobile
Que marque la fatalité.

Si la mort frappe le fidèle,
Quittant son paradis vermeil
Et déployant l'or de son aile,
La Péri viendra du Soleil.
Ses chants le berceront de joie,
Ses doigts ont travaillé la soie
Où le brave doit reposer;

L'entourant d'une écharpe verte,
Sa bouche de rose entr'ouverte
L'accueillera par un baiser.

Qui puisera les eaux sacrées
Dans la fontaine de Cafour,
Où les houris désaltérées
Chancellent et tombent d'amour?
Leurs yeux doux, qu'un cil noir protège,
Vous regardent : leurs bras de neige
Applaudiront au combattant;
Et dans des coupes d'émeraude
Une liqueur vermeille et chaude
Coule de leurs doigts et l'attend.

Allah prépare leur défaite,
Il a pris le glaive de feu;
Priez, chantez : Dieu seul est Dieu,
Et Mahomet est son Prophète.

Si de grands bœufs errans sur les bords d'un marais
Combattent le loup noir sorti de ses forêts,
Long-temps en cercle étroit leur foule ramassée
Présente à ses assauts une corne abaissée,
Et, reculant ainsi jusque dans les roseaux,
Cherche un abri fangeux sous les dormantes eaux.
Le loup rôde en hurlant autour du marécage :
Il arrache les joncs, seule proie à sa rage,
Car, au lieu du poil jaune et des flancs impuissans,
Il voit nager des fronts armés et mugissans.
Mais que les aboiemens d'une meute lointaine
Rendent sûrs ses dangers et sa fuite incertaine,
Il s'éloigne à regret; son œil menace et luit
Sur l'ennemi sauvé que lui rendra la nuit :
Tandis que, rassuré dans sa retraite humide,
Le troupeau laboureur, devenu moins timide,
Sortant des eaux ses pieds fourchus et limoneux,
Contemple le combat des limiers généreux.
Tels les Athéniens, du haut de leurs murailles,
Écoutaient, regardaient les poudreuses batailles.
« Quels pas ont soulevé ce nuage lointain?
« Ces sables volent-ils sous le vent du matin?
« Se disaient-ils : quittant l'Afrique dévorée,
« Le Semoun flamboyant souffle-t-il du Pyrée?
« Il accourt vers Athène et renverse en courant
« L'Ottoman qui résiste, et le laisse mourant.

« Ce sont des Grecs : voyez, voyez notre bannière!
« Elle est resplendissante à travers la poussière. »
Mora la soutenait, et ses exploits errans
Bien loin derrière lui laissaient les premiers rangs.
Tenant sa main, paraît la belle et jeune fille,
Pâle; un crucifix d'or au-dessus d'elle brille :
Elle osait l'élever d'un bras ferme et pieux,
Sans craindre d'appeler la mort avec les yeux,
Marchait, et d'un œil sûr comme sachant leurs crimes,
Au Grec avec sa croix désignait ses victimes.
Lui, suspendait ses pas, et sa froide fureur
Frappait, en souriant de dédain et d'horreur.
Alors on entendit, du haut des édifices,
Des femmes applaudir ces sanglans sacrifices;
Elles criaient : « O Grèce! ô Grèce! lève-toi!
« L'ange exterminateur vient, guidé par la foi! »
Et, la joie et les pleurs se mêlant aux prières,
De leurs murs démolis précipitaient les pierres,
Et l'huile bouillonnante, et le plomb ruisselant
Jetés avec fracas en fleuve étincelant,
Répandaient aux turbans que choisissaient leurs haines,
Des maux avant-coureurs des éternelles peines;
Tandis que, soulevant les pierres des tombeaux,
Leurs pères, leurs enfans, leurs époux en lambeaux,
Sortaient, pour le combat, de leurs retraites sombres,
Et de leurs grands aïeux représentaient les ombres.

Les Turcs tombent alors vaincus; les deux amans
D'un pied triomphateur foulent ces corps fumans.
Comme on voit d'un volcan le feu long-temps esclave
Tonner, couler, descendre en une ardente lave,
Et, confondant les rocs et les toits arrachés
Aux cadavres brûlans des chênes desséchés,
Renouveler le Styx pour les tremblantes plaines,
Tels marchaient après eux les rapides Hellènes.
Leurs bras rassasiés, désœuvrés de martyrs,
Arrachaient en passant quelques derniers soupirs;
Mais leurs yeux et leurs pas tendaient vers la fumée
Qui roulait en flots noirs sur l'église enflammée.
Là tombaient des chrétiens au pied de leur autel;
On entendait le cri sans voir le coup mortel,
Car l'incendie en vain éclairait tant de crimes :
Les portes dérobaient et bourreaux et victimes.
On les frappe à grand bruit. Calme comme un vainqueur,
Mora pressait alors Héléna sur son cœur.

« Viens, disait-il, viens voir la maison paternelle,
« Puisque ses murs quittés te font si criminelle;
« C'est là ta seule peine. Allons, viens avec moi,
« Le vainqueur amoureux va supplier pour toi;
« J'y vais trouver ensemble et ta main et ta grâce :
« Qu'as-tu fait que la gloire et notre amour n'efface? »
Mais elle s'avançait : « Ne parlez pas ainsi,
« Vous allez m'affaiblir; Dieu m'a conduite ici! »
Et le délire alors semblait troubler sa vue
Vers le temple brûlant toujours, toujours tendue.
« C'est Dieu qui me fait voir quel doit être mon sort!
« Silence! taisons-nous; j'entends venir ma mort! »
On entendait, au fond de l'église en tumulte,
Des hurlemens, des cris de femmes, et l'insulte,
Et le bruit de la poudre et du fer. Cependant
Un nuage de feu sortait du toit ardent.
« Mon ami, disait-elle, ô soutenez mon âme!
« Rendez-moi forte : hélas! je ne suis qu'une femme;
« Quand je vous vois, je sens que j'aime encor le jour;
« Il ne me reste plus à vaincre que l'amour;
« Pour l'autre sacrifice, il est fait. » Et ses larmes
Qu'elle voulait cacher, l'ornaient de nouveaux charmes.
Lui, la priait de vivre, et ne comprenait pas
Quels chagrins l'appelaient à vouloir le trépas.
Elle était sur son cœur; sa tête était penchée.
On croyait qu'à ses cris elle serait touchée;
Mais la porte du temple est ouverte, et l'on voit
Tous ceux que menaçait le poids brûlant du toit :
Tous les Turcs étaient là; mais chacun d'eux s'arrête,
Croise ses bras, jetant son fer, lève la tête,
Et sur la mort qui tombe ose fixer les yeux.
Un seul cri de terreur s'élève jusqu'aux Cieux;
Le dôme embrasé craque, et dans l'air se balance.
« Je les reconnais tous! » dit-elle. Elle s'élance,
Et sur le seuil fumant monte. « Je meurs ici!
« — Sans ton époux? dit-il. — Mes époux? les voici!
« Je meurs vengée! Adieu, tombez, murs que j'implore;
« Les Cieux me sont ouverts, mon âme est vierge encore! »
Et le clocher, les murs, les marbres renversés,
Les vitraux en éclats, les lambris dispersés,
Et les portes de fer, et les châsses antiques,
Et les lampes dont l'or surchargeait les portiques,
Tombent; et dans sa chute ardente, leur grand poids
De cette foule écrase et la vie et la voix.
Long-temps les flots épais d'une rouge poussière

Du soleil et du ciel étouffent la lumière;
On espère qu'enfin ses voiles dissipés
Montreront quelques Grecs au désastre échappés;
Mais la flamme bientôt, pure et belle, s'élance
Et sur les morts cachés brille et monte en silence.

Cependant, vers le soir, les combats apaisés
Livrèrent toute Athène aux vainqueurs reposés.
Après l'effroi d'un jour que la flamme et les armes
Avaient rempli de sang et de bruit et d'alarmes,
Sur les murs dévastés, sur les toits endormis,
La lune promenait l'or de ses feux amis.
Athène sommeillait; mais des clartés errantes,
Puis, dans l'ombre, des cris soudains, des voix mourantes,
De quelques fugitifs venaient glacer les cœurs;
Ils craignaient les vaincus non moins que les vainqueurs
Ils étaient Juifs. Surtout en haut de la colline
Que du vieux Parthénon couronne la ruine,
Dans ses piliers moussus, ses anguleux débris,
Ils avaient cru trouver de plus secrets abris.
Comme l'humble araignée et sa frêle tenture,
Des lambris d'un palais dérobent la sculpture,
Une Mosquée, au coin du temple chancelant,
Suspendait sa coupole et cachait son front blanc :
C'est là qu'une famille, encor d'effroi troublée,
En cercle ténébreux s'était toute assemblée;
Autour d'un candelabre aux autels dérobé,
Ils comptaient l'amas d'or entre leurs mains tombé,
Les sabres de Damas que le soldat admire,
Et les habits moelleux tissus à Cachemire,
Les calices chrétiens, les colliers, les croissans,
Ces boucles, de l'oreille ornements innocens :
Car aux fils de Judas toute chose est permise,
Comme dans leurs trésors toute chose est admise.
D'avance épouvantés d'images de trépas,
Tous ces Juifs ont frémi; l'on entendait des pas,
Le pas d'un homme seul sous la voûte sonore :
Il marchait, s'arrêtait, et puis marchait encore.
Et l'écho des degrés, en bruits sourds et confus,
Leur renvoya ces mots vingt fois interrompus :

« Le sang du fer vengeur s'essuiera dans la terre.
« Je veux qu'il creuse là ta fosse solitaire;
« Dans l'urne inattendue où ne luit aucun nom,
« Ta cendre va dormir au pied du Parthénon.
« Dans ce vase de mort, teint d'une antique rouille,

« On ne versa jamais plus lugubre dépouille,
« Tant de malheurs dedans, et tant de pleurs dehors
« N'ont jamais affligé ses funéraires bords.
« Et certes cette gloire au moins nous est bien due,
« D'avoir de tout malheur dépassé l'étendue.
« — Ni l'homme d'aujourd'hui, ni la postérité
« N'oseront te sonder jusqu'à la vérité,
« Jeune cendre; et des maux de ce jour de misères
« La moitié suffirait aux désespoirs vulgaires.
« Quand un passant viendra chercher, en se courbant,
« Quelques vieux noms de morts dérobés au turban,
« Il trouvera cette urne, et, déterrant sa proie,
« Rassasiera de nous sa curieuse joie;
« Il tournera long-temps ce bronze, et pour jamais
« Dispersera dans l'air la beauté que j'aimais.
« Et si son cœur tressaille à l'aspect de sa cendre,
« Si dans des maux passés il consent à descendre,
« Que pourra sa pitié? Ce que toujours on vit,
« Plaindre, non l'être mort, mais l'être qui survit;
« Moi-même j'ai bien cru que la mort d'une amante
« Était le plus grand mal dont l'enfer nous tourmente.
« Ah! que ne puis-je en paix savourer ce malheur!
« Il serait peu de chose auprès de ma douleur.
« Dans son temps virginal que ne l'ai-je perdue?
« A se la rappeler ma tristesse assidue
« La pleurerait sans tache, et distillant mon fiel,
« Je n'aurais qu'à gémir et maudire le Ciel!
« Je dirais : Héléna! que n'es-tu sur la terre?
« Tu laisses après toi ton ami solitaire,
« Renais! Que ta beauté, belle de ta vertu,
« Vienne au jour, et le rende à mon cœur abattu.
« Mais de pareils regrets la douceur m'est ravie,
« Il faut pleurer sa mort sans regretter sa vie;
« Et si ces restes froids cédaient à mon amour,
« J'hésiterais peut-être à lui rendre le jour.
« Malheur! je ne puis rien vouloir en assurance,
« Et dédaigne le bien qui fut mon espérance!
« Héléna, nous n'aurions qu'un amour sans honneur :
« Va, j'aime mieux ta cendre encor qu'un tel bonheur.
« Descends, descends en paix; attends ici ma gloire,
« En te la rapportant après notre victoire,
« Je la mépriserai pour te pleurer toujours,
« Et, ton urne à la main, je compterai mes jours. »

Fin du troisième et dernier Chant.

Moïse porte à son point culminant l'ardeur prophétique du jeune poète, mais place, à côté de la grandeur émouvante de ce rôle, un douloureux sentiment de solitude chez ceux que Dieu a élus. Un fragment de manuscrit ne fait allusion qu'au premier de ces éléments; ce sont des citations bibliques : «Vous avez mis une nuée devant nous afin que notre prière ne passe point.» *Jérémie,* chap. III, v. 44; Moïse dit : «Que le Seigneur Dieu des esprits de tous les hommes choisisse lui-même un homme qui veille sur tout ce peuple.» *Nombres,* chap. XXVII, v. 12. Le second élément a pris le dessus : le Moïse du *Deutéronome,* de l'*Exode* et des *Nombres,* le législateur qu'avaient évoqué au Sinaï l'*Hermès* de Chénier, le *Génie du Christianisme,* le *Moyse* de N. Lemercier; dont Millevoye avait été empêché par la mort de s'occuper à son tour; — l'impérieux législateur élève une plainte qui fait écho aux grandes doléances romantiques sur la solitude du génie. La tradition rabbinique, d'ailleurs, s'était inquiétée déjà du sort illogique de Moïse, guidant Israël jusqu'à la Terre Promise et n'y pénétrant point. La tristesse de Childe-Harold et surtout de Manfred, élargie, retentit dans ces reproches du prophète à son Dieu; mais c'est moins de Byron que de l'*Ecclésiastique,* XLIX, 15, et de l'*Exode,* XIII, 19, que s'inspire Vigny faisant ouvrir à Moïse une tombe antique : les os de Joseph ont prophétisé à sa voix.

L'intensité symbolique de cette figure s'est accentuée avec le temps, et en décembre 1838 Vigny écrivait : «Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant...» On trouvera ci-joint, en fac-similé, tout ce qui semble rester d'une copie retouchée des derniers vers (1822?).

Daté de juillet 1822, *Le Trappiste* met en scène un épisode récent des dissensions ibériques, et Vigny a conté lui-même, dans la première édition d'un poème destiné à être vendu au bénéfice des religieux espagnols de cet ordre, l'émoi qu'il ressentit à voir et entendre le R. P. Jean-Baptiste de Martres, prieur des Trappistes d'Espagne, réfugié chez l'archevêque de Paris. Il fit visite à Vigny, suscita d'ailleurs en France d'autres défenseurs littéraires : Ernest de Blosseville, le 18 avril 1823, devait lire, à la Société des Bonnes Lettres, une «élégie héroïque» de même titre que le poème où Vigny utilisait aussi une information de presse relative aux journées du 6, 7 et

et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent
" pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
" ma main laisse ~~une trace~~ l'effroi sur à la main qu'elle touche
" comme la voix ~~d'un fleuve~~ d'un fleuve et la voix de ma bouche
" ~~Aulieu d'aimer Moïse enfin~~ aussi loin de m'aimer voilà qu'ils tremblent tous
" et quand j'ouvre les bras on tombe à mes genoux. "

Ô Seigneur j'ai vu puissant et solitaire
laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Or le peuple ~~attendait~~ ~~et levait en tremblant~~ ~~les yeux sur le nuage~~ et toujours à genoux
regardait en ~~tremblant~~ le mont du Dieu jaloux,
car s'il levait les yeux les flancs noirs du nuage
roulaient ~~plus fortement~~ et redoublaient les voix de leur orage ;

et le feu des éclairs aveuglant les regards
~~les rattachait au sol~~ prosternait les Hébreux courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
il fut pleuré. marchant vers la terre promise
Josué s'avançait ~~sous un front~~ pensif et pâlissant
car il était déjà l'élu du tout-puissant.

Fac-simile du manuscrit de *Moïse*.

8 juillet à Madrid. Le roi d'Espagne, supposé prisonnier des Cortès, avait été l'objet d'une héroïque tentative de libération. Vigny, dans une note, a resserré en un seul divers passages épars dans le même numéro des *Débats;* voici un texte où des points de suspension et des parenthèses rendent compte de ces remaniements :

On a proposé au roi de profiter du temps pour quitter Madrid avec une escorte sûre; mais l'infortuné prince n'a pu se résoudre à suivre ce conseil...

Le bruit s'étant répandu parmi les gardes... que le roi était emmené hors du palais comme prisonnier des Cortès, l'ardeur de cette troupe fidèle ne pouvait plus se contenir. Elle résolut de pénétrer jusqu'au palais... et de mettre le roi en liberté... Après une charge meurtrière, la garde parvint sur la place du Palais... Ils attendaient impatiemment des ordres, et nul ordre n'a été donné de l'intérieur!... Figurez-vous le palais du roi entouré de ses malheureux gardes, dix pièces de canon braquées contre les portes et les fenêtres, et dix mille personnes, tant miliciens que bandits, poussant des cris épouvantables... (Ils ont combattu...) Le nombre des gardes qui ont échappé (vers l'armée de la Foi) est d'environ trois cents... Le roi a été forcé de paraître (au balcon) et a salué (le peuple).

Journal des Débats, 15 juillet 1822.

Personnage byronien par toute son allure, le héros de Vigny proclame le droit divin des rois : il se meut dans une atmosphère composite où il y a du Chateaubriand et de l'Ossian.

LES «MYSTÈRES».

Ce groupe prolonge l'inspiration biblique et byronienne en faisant une moindre place aux prophètes, en s'inquiétant surtout des énigmes posées par les actes significatifs de la justice divine, la Damnation de Satan et son possible salut, le Déluge, le Jugement dernier, et en laissant aux «intercesseurs» célestes un rôle plus considérable : les anges, qui avaient moins de part aux rapports de l'homme avec le Dieu hébraïque, prennent dès lors un rôle important. La date et de certaines affinités, à cet égard, permettent de citer ici deux pièces données par le *Journal d'un Poète,* adressées à *Marie de Clérembault, âgée de vingt jours,* et datées du 13 décembre 1822 :

LE BERCEAU.

Dors dans cette nacelle où te reçut le monde;
Songe au ciel d'où tu viens, au fond de ton berceau,
Comme le nautonier qui, sur la mer profonde,
Rêve de la patrie et dort dans son vaisseau.

Le matelot n'entend au-dessus de sa tête
Qu'un bruit vague et sans fin sur le flot agité,
Et, quand autour de lui bouillonne la tempête,
Il sourit au repos qu'hélas! il a quitté.

Qu'ainsi de notre terre aucun son ne t'éveille,
Et que les bruits lointains de la vaste cité,
La harpe de ton frère ou ta mère qui veille,
Tout forme à ton repos un murmure enchanté!

N'entends pas les vains bruits de la foule importune,
Mais ces concerts formés pour tes jeunes douleurs;
Tu connaîtras assez la voix de l'infortune :
Sur la terre, on entend moins de chants que de pleurs.

Pour ta nef sans effroi la vie est sans orages;
Le seul flot qui te berce est le bras maternel,
Et tes yeux passeront sans crainte des naufrages
Depuis le sein natal jusqu'au port éternel.

Les nautoniers pieux, sur la mer étrangère,
Invoquent la patronne et voguent rassurés...
Tu t'appelles Marie, ô jeune passagère,
Et ton nom virginal règne aux champs azurés.

LE RÊVE.

Ton rêve, heureux enfant, n'est pas un vain mensonge;
L'imagination n'est pas encore en toi;
Elle tient de la terre, au lieu que ton beau songe
N'est qu'un moment d'absence où Dieu t'appelle à soi.

Les anges sont venus près de ta jeune oreille
Et t'ont dit : «Oh! pourquoi nous as-tu donc laissés?
A notre éternité la tienne était pareille,
Tes yeux vers les mortels ne s'étaient point baissés.

«Tu touchais avec nous la harpe parfumée,
Et l'or de la cymbale et le sistre argentin;
Tu flottais avec nous dans la sainte fumée
Qui tourne autour des feux de l'éternel matin.

«Tu soutenais le bras de la céleste Vierge
Lorsque l'enfant de Dieu l'accablait de son poids,
Ou bien tu te mêlais à la flamme d'un cierge
Devant l'Agneau sans tache et le livre des Lois.

«Au char d'Emmanuel tes ailes attelées
Guidaient la roue ardente et son essieu vivant;
Et, pour nourrir le feu des lampes étoilées,
Aux voûtes de cristal on t'envoyait souvent.

«Des tabernacles d'or les secrètes enceintes
Étaient les lieux cachés choisis pour ton repos;
Tu te posais aussi sur les genoux des saintes,
Écoutant leur cantique et leurs pieux propos.

«Tu seras bien longtemps sans revoir nos merveilles.
Ange ami, tes instants seront tous agités.
Tu pleures à présent sitôt que tu t'éveilles...
Depuis vingt jours, pourquoi nous as-tu donc quittés?»

Ainsi, pour t'éloigner d'une vie éphémère,
Les anges t'ont parlé, discours plaintif et doux.
Tu leur as répondu : «Vous n'avez pas de mère!...»
Et tous ont vu la tienne avec des yeux jaloux.

Le premier en date des «mystères», dans les brouillons poétiques, semble être de 1819 : c'est un *JUGEMENT DERNIER* dont nous possédons de vagues linéaments. Vigny a noté, dans ses manuscrits, les noms de ses informateurs : «l'Apocalypse; Young; Lablée; Baour de Lormian; Michel-Ange». Il y faut ajouter, évidemment, le poète par excellence du monde suprasensible : Dante, qu'il semble pratiquer dans la traduction de Terrasson (Paris, 1817), car il en connaît bien la préface : *De l'enfer chez les différents peuples.*

L'épigraphe était à l'avenant : «Car il viendra un jour de feu, semblable à une fournaise ardente. Tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront alors comme la paille légère; et ce jour qui doit venir les embrasera, dit le Seigneur des armées, sans leur laisser ni gerbe ni racine.» Malachie, chap. IV, v. 1.

Voici un *scenario*, sans doute provisoire et fragmentaire :

La terre doit périr lorsqu'il n'y aura plus un juste sur sa face.

1er C. Les anges formés depuis la création de la terre sont formés des âmes pures qui montent au ciel dans la première jeunesse.

Nés tous deux le même jour, deux jeunes Anges [étaient destinés à être les gardiens de deux jeunes amants] étaient destinés sur la terre à être deux jeunes amants, leur mort prématurée les fit Dieux... quand ils voient préparer dans le ciel la perte du monde, ils volent vers le trône et demandent à ranimer les corps des deux amants pour sauver la terre et renoncent à leur immortalité pour l'intérêt du monde. Dieu y consent, les cieux se réjouissent. L'enfer en pousse un rugissement qui s'entend même dans les célestes demeures, comme le bruit lointain de nos canons.

2e C. Les deux anges ayant perdu le souvenir de leur forme céleste animent les corps de [*un blanc*] et [*un blanc*]. Ils tombent purs au milieu de la corruption générale de la terre. Lucifer prépare leur chute.

3. Dieu veut, à la prière du ciel entier, que l'enfer ne prenne aucune part à la perte ou au succès des deux anges. Il chasse l'enfer dont les portes se referment.

4. Les anges succombent. Dieu décide la perte de l'univers, il fait cesser le mouvement et tout finit. Détails de la fin du monde.

5. Jugement dernier. Après que le ciel et la terre eurent disparu, [l'on ne vit] et la place même où ils étaient, l'enfer seul se voyait comme un gouffre au fond des espaces attendant les victimes, les âmes apparurent toutes dans l'espace, elles étaient rangées par temps, par familles, par peuples, et en un instant elles furent jugées, les unes tombèrent comme des masses de plomb, les autres montèrent comme de légères fumées et les temps finirent, et l'éternité [commença] continua pour le bonheur et les douleurs.

A quel point le jeune poète était convaincu de sa mission prophétique, la note suivante en témoigne :

Au milieu d'un récit effrayant jeter comme le Dante... : Sages de tous les pays qui m'écoutez, c'est pour vous que la vérité brille dans mes chants mystérieux.

Mais, à cette heure si tendre de sa carrière poétique, Vigny ne poursuit pas bien loin ces sombres imaginations. Son deuxième chant l'incite à quelques précisions qui le ramènent sur la terre :

2e Ch. La terre n'était pas usée ni dégradée, car les eaux l'avaient renouvelée plusieurs fois comme elles redonnent la vie à une immortelle, seulement nos deux mondes n'existaient plus et notre nouveau monde lui-même avait disparu, [les îles] du fond de l'Océan qui s'était retiré, et avait englouti nos empires, était né un autre monde, des îles heureuses qui semblaient s'être étendues, et qui elles-mêmes n'étaient que les montagnes des mondes jadis engloutis. Car qui sait depuis combien de temps l'eau qui se déplace toujours a commencé à couvrir les empires civilisés, et à découvrir des pays encore enfants. Ces mondes avaient été civilisés et étaient tombés dans la corruption qu'amène toujours le perfectionnement des sociétés, car jamais l'homme ne devait atteindre un résultat parfait.

Un souvenir de Dante (*Enfer,* chap. V, v. 82) semble se rattacher au fragment suivant :

Deux colombes de l'air, timides voyageuses,
Fuyant d'un vol égal les plaines orageuses,
Reviennent en jetant de longs et tendres cris
Aux lieux de leur enfance, asiles favoris :
Telles sans se quitter, les deux plaintives ombres
S'envolèrent vers moi de leurs rivages sombres.

Le sombre drame apocalyptique suscite cependant quelques alexandrins isolés :

Enfin [lorsque le doigt de] l'Esprit se lève et l'immortel agneau
Pour la septième fois ouvrit le dernier sceau,
L'univers attendit sa dernière sentence
Et les mondes tremblants gardèrent le silence.

Le temps de leur silence eut un aussi long cours
[Qu'en mettait] Que celui du Soleil [aux jours de sa splendeur]
dans ses glorieux jours
A revenir trois fois dans les mêmes demeures,
[Dans le temps où la terre]
Quand la terre vivante avait encor des heures.

...Du vieil abîme alors ils surent les secrets...
...La Nuit et le Chaos, noirs ancêtres du monde...
...Et des peuples détruits qui s'étaient crus puissants
L'on vit le vieux soleil pâlir...

D'une encre plus récente, le poète a ajouté des vers qui amorçaient d'autres intentions encore :

> ... Son corps a déserté l'âme
> Comme un manteau vieilli qui s'échappe en poussière.

1re C. Satan se réjouit de l'espoir de la fin du monde :

> « Habitants immortels des éternelles flammes,
> Dieux tombés qui régnez sur les humaines âmes,
> Inventeurs des tourments qui rongez les damnés,
> Ranimez à leurs maux tous les feux destinés.
> Levez vos bras puissants, ouvrez-leur tout l'abîme
> Que sa bouche s'apprête à recevoir le crime.
> [Je crois jouir déjà de leurs nouvelles pleurs]
> N'ai-je pas entendu déjà le bruit des pleurs?
> Sourions à ce jour, c'est le jour des douleurs.
> Nous allions jusqu'ici mendier notre proie...

Un autre fragment a déjà été publié par M. Gregh (*Les Lettres*, 1906, p. 84) :

> On entendit un bruit épouvantable, immense
> Depuis le point du ciel où l'Orient commence
> Jusqu'au terme invisible où finit l'Occident
> Du haut du Nord glacé jusques au Sud ardent,
> Tout trembla pénétré d'une angoisse profonde
> Dans l'épaisseur de l'ombre on vit passer un monde,
> Il tombait détaché [des astres de la] de la voûte des Cieux
> Et malgré ses rayons...

Un autre «mystère», l'ayant occupé plus longtemps, laisse dans les papiers du poète des traces plus manifestes. C'est *SATAN* ou *Satan sauvé*, dont Vigny parle à Victor Hugo dans sa lettre du 3 octobre 1823, dont Hugo demande encore des nouvelles le 28 avril 1825 (?), quand *Éloa* est sorti depuis un an des presses de Firmin Didot. «Avez-vous terminé votre formidable *Enfer?*» interroge le futur poète de la *Fin de Satan*.

Vigny a écrit sur un de ses feuillets préparatoires : «relire le *Caïn* de Lord Byron»; et c'est bien, ici, la grande amertume révoltée dont témoignent d'assez importants fragments, malheureusement entremêlés et brouillés, mais que l'écriture permet de rapporter aux années 1819 à 1823. Cette dernière date est celle d'*Éloa* : de fait, bien des inten-

tions relatives à *Satan* ont été attribuées à ce dernier poème, tandis qu'un sujet plus suave absorbait une bonne part du talent du poète-officier :

Des flammes de l'enfer il parle à l'ange qu'il aime et qui l'écoute du ciel, peu à peu l'ange descend et tombe avec lui dans le gouffre éternel.

...puis on entendit des cris de désespoir et une voix terrible qui disait après un éclat de rire prolongé : ah! tu m'as cru, va, maudit, partage mes peines...

Les ailes de l'ange se ployèrent malgré lui et tombèrent des deux côtés de ses épaules blanches, comme engourdies ou mouillées.

Vigny a biffé un premier projet qui assignait à son ange, rédempteur de l'enfer et d'abord sa victime, une naissance moins émouvante que celle d'Éloa : sans doute ne connaît-il pas encore la tradition d'une larme du Christ recueillie par un ange et conservée à la Sainte-Trinité de Vendôme.

Dieu avait fait un mouvement pour secourir un monde menacé de destruction, mais partout où va Dieu, il crée : à la place où son pied s'était posé, il naquit une ange.

Autant qu'on en peut juger par des notes jetées sans ordre — et souvent sur le même feuillet à différentes dates —, le poète laissait son ange pitoyable pénétrer dans le sombre domaine où l'attirait la voix séductrice du Damné. «Elle était au milieu de l'enfer comme une lampe dans un caveau... Une lampe d'argent pend à la voûte et veille | ardente dans l'air froid du marbre où tout sommeille» : deux vers que le poète avait déjà complétés à propos du vif et solitaire battement du cœur de frère Laurent dans *Roméo :*

Ainsi, durant les nuits, dans la nef sans flambeaux
D'une église où se tait la poudre des tombeaux,
Une lampe de fer pend à la voûte, et veille
Ardente dans l'air froid du marbre où tout sommeille.

Deux autres allusions, assez imprévues, reliaient encore dans les ébauches le souvenir du drame shakespearien à ce projet de poème. L'ange tombée pouvait voir, parmi les hôtes des Enfers, «les suicides» toujours amoureux, en particulier les douloureux amants de Vé

rone auxquels Dante n'aurait pas manqué de songer dans son XIIIe chant :

LES SUICIDES.

Et [chérissait surtout] surtout elle aimait dans leur foule inquiète
Romeo qui passait près de sa Juliette.
Pâles tous deux, tous deux encor jeunes et beaux
Ils semblaient s'égarer parmi de vieux tombeaux.
Leur pas était égal et leurs deux mains glacées
Comme en un jour d'hymen restaient entrelacées,
Tout en cherchant la nuit de ces funèbres lieux,
Leurs yeux tristes et doux ne quittaient pas leurs yeux.
Leurs âmes s'unissaient dans la mort, et ravie
L'une puisait dans l'autre une seconde vie.
[Leurs discours éternels étaient]
[L'amour alimentait] Que d'amour nourrissait leurs propos éternels!
« Ah! disait Romeo, durant nos jours cruels
Nous nous sommes brisés sans ployer sous l'orage,
Rien n'a de ton amour affaibli le courage,
Tu n'as pas redouté la liqueur du sommeil,
Dans l'éternel exil que ton cœur soit pareil. »

L'oiseau placé sur l'arbre où repose son nid, gémit de ce que la nuit obscurcit la nature; bientôt il s'avance dans la partie la plus découverte du feuillage, et fixant ses yeux sur l'aube naissante, il attend le soleil avec inquiétude, plein du désir de revoir ses petits et de remplir le soin pénible, mais si doux pour lui d'aller leur chercher de la nourriture : ainsi (Dante, *Paradis*),

Au spectacle des pleurs vous mettez à la fois
Vos regards et vos pleurs à l'ombre de vos doigts.
[Quand soulevant le poids de sa tombe pesante]
Et lorsque vous voyez la pâle Juliette...

Rapportant ailleurs, à la manière de Dante, une vision surnaturelle, le poète disait :

O vous à qui je raconte ces choses et qui m'écoutez la tête appuyée sur votre main blanche, sur cette main que j'ai si souvent couverte de baisers et arrosée de larmes, ô ma sœur; que vous dirai-je encor ? — ô ma bien-aimée — ne vous ai-je pas vue souvent, spectatrice mélancolique des jeux du Théâtre, fermer vos grands yeux qu'une scène de séparation ou que la mort de Romeo et de sa douce Juliette remplissait de larmes, de Juliette qui se levait de sa tombe pour promettre des jours heureux à celui qui avait dans ses veines le poison fatal. Quand vos yeux en pleurs se rouvraient, ils étaient saisis d'une

nouvelle impression en trouvant, au lieu des tombes effrayantes, la vue d'un palais magique ou la douce lueur de la lune à travers des tombeaux près des eaux, car nous aimons les choses qui parlent doucement de la mort et du mystère. C'était ainsi que je voyais se succéder des scènes tumultueuses, et que après avoir fermé mes yeux [effrayés] attendris, je vis une autre scène en les rouvrant.

Ici la scène d'Éloa et de Satan, reproches de Satan.

Ces «reproches de Satan», on peut dire qu'ils tiennent la majeure partie des feuillets où Vigny esquissait son poème. En prose d'abord :

Ce n'est pas moi qui ai enfanté les choses basses des hommes. L'argile dont ton Dieu les créa, cet argile mort est une puissance qui s'élève entre lui et moi, c'est de là que sortent toutes les bassesses. Les crimes ne sont pas mon ouvrage, mais le premier et fort mouvement de l'âme qui fait les grandes actions et dont les hommes font des crimes à cause des besoins honteux de ce corps.

Les créatures sont toutes malheureuses. C'est donc [contre] le Créateur qui est coupable et justement révoltées contre lui elles doivent lui demander raison de leur misère. J'osai me mettre à leur tête et il a tenté de m'en punir, mais du fond de ma retraite enflammée, j'ai conservé sur elles le même empire. L'homme m'appartient plus qu'à lui et sans les lâches habitants du ciel qui forment sa cour on verrait qu'il a autant besoin de nous que nous de lui.

La source de la vie et du mouvement, c'est la flamme, et que suis-je sinon le roi des flammes? C'est donc moi qui règne sur la vie. Vois les êtres qu'on appelle des hommes : leur amour extrême, ils le sentent par le feu, leurs grandes douleurs, c'est encore par le feu, tout leur être ne peut sortir du cercle enflammé que j'ai tracé. Tu le vois donc, c'est moi qui suis puissant, qui donne la lumière si douce si ce n'est le feu? je règne sur le feu. Moi-même, je suis une flamme puissante et [je vis en toi, sans que tu le saches].

— Lucifer, l'étoile du matin, a pris mon nom. C'est la plus belle de toutes.

Tu ne connaîtras pas la volupté des larmes. O si tu savais quels charmes renferme une douleur partagée, si tu savais combien il est doux de prêter son sein à des yeux qui viennent y répandre des pleurs, tu préférerais ces tourments dont le nom effraye tant dans ton séjour, à ses insipides joies, mes flammes brillantes à sa clarté sans ombre, et peut-être la pâleur de mon front aux roses de tes anges blonds. C'est peut-être un baiser de toi qui doit me donner ce bonheur vague qui me fuit au milieu de ma puissance, et fuit aussi les habitants du ciel. C'est là sans doute ce désir secret qui nourrit mon sein.

Qui t'a donné le droit de venir me sauver? qui t'a dit que mon bonheur n'était pas de faire le mal? Je m'étais fait une joie du deuil et je trouvais une

grande allégresse dans le bruit des sanglots, mais depuis ta chute ici, je ne sais plus dire des paroles de désespoir qui redoublent les supplices.

Tel retomba l'archange maudit; il s'écria, sa tête noire cachée dans ses mains : O malheur, malheur, je ne puis supporter sa vue. O cruel, ô implacable ennemi, tu me fis moins de mal quand tu me pénétras jusqu'au cœur des feux éternels de la foudre. O voile-toi, voile-toi, objet divin de mon adoration, que je puisse du moins élever vers toi mes yeux déchus. Venez à leur secours, ô larmes, larmes que versent les hommes. Venez à moi, inondez du moins mes impuissantes paupières. Qu'avais-je fait au ciel pour être tant puni? Toutes les misères réunies sur un seul! toutes, rien ne m'est épargné, et le malheur c'est moi! O comment est-il une chose que je ne puisse faire? Je croyais que le trône du ciel m'était seul inaccessible.

Et je suis... le seul infortuné dont on n'ait pas pitié.

Voici comment s'ébauchait la description des sombres royaumes :

Tout est sans ordre dans l'empire des âmes. Car leur incorruptible matière n'a pas besoin des coutumes conservatrices. Une foule immense vit et s'agite sur des nuages inégaux et sombres, que l'œil le plus fort ne pourrait suivre jusqu'à leur horizon incommensurable. Sombre voûte de nuages où vivent les réprouvés comme si (*sic*) un vaste orage qui se répand sur l'Océan et se rapprochant de plus en plus semble toujours prêt à l'engloutir. Telle est la tente éternelle et orageuse qui recouvre les lieux de Ténèbres. De temps en temps des éclairs en jaillissent qui rappellent aux maudits les colères du Seigneur.

Mais au milieu de ces immenses régions est une sombre montagne dont le front est entouré de nuages plus noirs que ceux qui précèdent l'explosion du Vésuve. Là se retire invisible le prince du mal et de là sa vue perçante découvre tout ce qui se passe dans ses tristes royaumes.

Sur d'immenses degrés est rangée, comme une terrible garde, l'armée des esprits rebelles et les mille millions d'archanges qui l'ont suivi. Ils volent sans cesse porter et rapporter ses ordres aux confins du chaos.

De l'immensité mouvante de cette foule s'élèvent sans cesse des gémissements et des soupirs déchirants. Tout ce qu'arrachent les angoisses du désespoir aux faibles hommes, leurs âmes le répètent dans l'éternité. Toutes les passions leur sont conservées, seulement leur malheur est d'en voir le vide sans en perdre le désir et l'éternelle impuissance d'aller au delà de ces inépuisables souhaits leur donne une continuelle douleur.

Les Rois s'écrient : Où sont les peuples qui nous adoraient, etc. O du moins si nos ambitions étaient satisfaites... tout à coup les nuages sur lesquels est assis chacun d'eux s'élèvent, il voit tout s'agenouiller autour de lui, alors un grand ennui saisit son cœur, il s'écrie : O tout est à moi, que ferai-je, ô Dieu, vous seul je le reconnais deviez être ma pensée, alors au nom de Dieu tout son empire s'évanouit autour de lui il retombe au dernier rang des

réprouvés et recommence à désirer le trône et la gloire avec une éternelle ardeur. Les amants, etc.

Leurs sanglots s'élèvent, leurs dents frémissent, ils maudissent continuellement leur prince, mais s'il s'élève sur ses vastes ailes et qu'il vienne les visiter tout à coup, ou bien s'il apparaît au milieu de ses nuages orageux, ils regardent avec amour son front pâle et souffrant et, songeant qu'il est aussi condamné, oublient leur fureur pour ne plus songer qu'aux charmes avec lesquels il les a séduits. [(*En note :*) Ainsi naguères un conquérant qui se jouait de la vie des hommes était souvent maudit par ses soldats farouches, mais s'il passait au milieu d'eux entouré de flammes et de poussière ils jetaient des cris d'amour en admirant son air calme au milieu des dangers.] Seulement de toute part ils élèvent leurs bras comme des mendiants qui se disputent le pain de l'aumône, et s'écrient avec [une] anxiété [épouvantable] : ô Satan, ô Satan, n'est-il plus d'espérance? et lui, avec une douleur impérissable, répond en gémissant : il n'en est plus, ni pour vous ni pour moi.

Ces derniers détails témoignent d'une précoce lecture du *Songe* de Jean-Paul. Ratisbonne a donné, dans le *Journal d'un Poète,* un fragment qui semble se rapporter aux mêmes intentions :

Ce sera l'enfer de la pensée. Les âmes immortelles se souviennent dans la solitude et la nuit. Elles n'ont pas la distraction et la joie d'agir. Le souvenir de la vie, le regret de n'avoir pas saisi et fixé la jouissance qu'ils aimaient, la douleur de ne pouvoir comprendre l'éternité, problème auxquel ils sont attachés, étaient le supplice des âmes damnées et des anges déchus. La pensée éternelle est un feu dévorant; elle roule, elle vole, et son aile en vain parcourt l'univers, elle ne quitte pas l'âme qu'elle travaille, qu'elle laboure comme un champ trop fécond. En vain l'âme se débat contre elle; la lutte redouble la douleur. La pensée la poursuit, la dompte et la fait pousser de longs soupirs.

Suite des « reproches de Satan » :

C'est pour nous humilier qu'on nous attache au destin de cet être. Je crois que mon ennemi a voulu créer les hommes pour mieux montrer que le désespoir est son plaisir. L'homme est un assemblage risible de contradictions, grand et prompt dans ses pensées, petit et lent dans ses œuvres. Ces pensées dont il s'enorgueillit, il les perd aussitôt qu'il les a rencontrées, elles suivent des routes sans fin. Il est faible et tous les extrêmes le tuent, il est placé comme un point entre le ciel et nos demeures. Tantôt il invoque les esprits d'en haut, tantôt ceux d'en bas, il se croit assez fort pour me mépriser et je me ris tellement de lui que je l'ai fait céder aux discours d'un serpent. Cet animal rampant m'a [conquis] fait don de sa race entière; et cette race est si malheureuse qu'elle ne se plaît qu'au spectacle du malheur. Il croit qu'on souffre au-dessous de lui et qu'on est heureux au-dessus et ne sait pas tout ce qu'il y a de douleurs dans le ciel et de bonheurs en enfer. A ce mot de bonheur, ses douleurs recommencèrent, il se tut.

En tête de ce dernier projet de développement, Vigny a noté ceci : «Pensées à mettre non-seulement en vers, mais en poésie.» Il est certain que de singulières difficultés d'expression, dans une langue peu rompue encore à la grande poésie mystique, s'opposaient à la parfaite mise en valeur de cette théologie désespérée. Quelques vers cependant ont suivi de près la provisoire ébauche :

Si je l'avais aimé, j'aurais pu le détruire
Mais je le haïssais, j'ai préféré l'instruire.
... et tu vis
Dans l'immobilité des êtres asservis.
Tu ne connaîtras pas la volupté des larmes...
Ce que disent les Dieux n'est-il pas vrai toujours?
... l'amour,
Il serait plus que Dieu s'il était éternel;
Mais un autre...

D'autres sont à demi engagés encore dans la prose initiale :

Vains honneurs! je mourais comme on meurt sur la terre
D'un désir éternel — vaste et cruel mystère.
O! que j'eusse voulu de mon sein agité
Chasser comme un poison mon immortalité!

Mais j'ai créé mon séjour de bonheur, les flammes l'éclairent, et me donnent d'indicibles joies.

Libre de l'homme, je règne et cependant je l'admets au repos. S'il a fait quelques fautes que la matière ignoble lui arracha, on le menace de moi. Mais quelle est sa surprise lorsqu'il vient dans ce séjour de bonheur.

La douleur a ses feux et l'amour a ses flammes.

Les doléances ou les défis de Satan, d'ailleurs, se dégagent de ces ébauches, reprenant l'orgueilleux *non serviam* du Réprouvé miltonien :

Vains honneurs! je mourais comme on meurt sur la terre
Des désirs éternels de l'âme solitaire.
O! que j'eusse voulu de mon sein agité
Chasser comme un poison mon immortalité!
Mais les [douleurs] ennuis d'un Dieu font éclore un miracle,
De la grande unité j'ai démenti l'oracle,
J'ai séparé mon front [de ceux] des fronts qui sont courbés,
Et la moitié des Cieux, au maître dérobés,
Et mes cieux insurgés...
[Roulant] [Rangés] Roulés en flots autour de ma grandeur rivale
Suivirent dans la nuit ma voix douce et royale.

(L'enfer créé.)

Auprès de moi volaient les anges mes pareils,
Au chaos ébloui [j'apportai] transportant mes soleils,
Et fiers que leur visage abjurant la contrainte
Pût sourire à mes yeux et regarder sans crainte.
Dévoilés tout-à-coup, ils apparaissaient tels
Qu'ils parurent depuis aux songes des mortels;
C'était la fleur du ciel et des fils de lumière.
La Gloire à l'œil brillant m'escorta la première,
Jetant devant mes pas des feux purs et légers;
Cet ange est le plus beau de mes beaux messagers,
Et souvent je l'adresse à quelque âme blessée
Où des autres désirs dort la flamme effacée;
Là, comme un souffle pur envoyé du midi
Passe dans un jardin sous l'hiver engourdi
Et des molles odeurs ramène le cortège,
Relève d'un baiser les roses sous la neige,
Entr'ouvre les gazons, vole et pour peu d'instants
Parfume l'air glacé d'un soupir du printemps;
L'ange éveille des jours les traces effacées
Pour cette âme agrandit les images passées
Avant l'éternité lui crée un avenir,
Le lui montre au niveau du plus grand souvenir;
Des débris de ses maux qui blessaient sa mémoire
Lui fait un marchepied au trône de l'histoire,
Lui peint l'homme et les temps des teintes de son cœur,
Et du destin présent rend son esprit vainqueur.
Après lui s'avançait la passion du trône,
Cet esprit sur son front essayait ma couronne,
Se vêtissait de pourpre et regardait les cieux
En laissant éclater un rire ambitieux.
Il met dans les sentiers que suit une âme altière
Des marches dont jamais on n'atteint la dernière.
[Il se joue] Ceux dont il a fixé les yeux toujours ouverts
N'aperçoivent qu'un point dans ce vaste univers,
Montent jusqu'au tombeau, fin de leurs destinées,
En comptant derrière eux les têtes inclinées.

D'une plume impitoyable, Vigny a écrit, au bas de ce dernier feuillet : (*mauvais, 1839*). Il semble avoir considéré avec plus d'indulgence les fragments qui faisaient déjà son procès à une Création peu réussie par son auteur :

Sur ce globe imparfait, œuvre des sept journées,
De l'espoir au regret [promenant] balançant ses années

L'homme en pleurant achève et commence son sort
Et [souvent] son berceau souvent est le lit de sa mort.
Ange, vous le savez, sa terre suspendue
Entre son maître et moi partage l'étendue,
Exemple solennel dont l'aspect nous fait voir
Que son plus doux spectacle est dans le désespoir.

Telle est dans son orgueil l'œuvre des sept journées
[Cette créature] Et l'œuvre pour qui sont le temps et les années ,
[L'œuvre faible et vivante]
La séparation qu'elle appelle trépas,
Seuls chagrins dont le poids ne nous accable pas;
L'image du Seigneur... [à la terre est ravie] de la terre est tirée
Et ses grains de poussière ont en chacun leur vie.
[Chacun de vous a dit] Tous les anges disaient : l'esprit est-il puni?
D'où vient qu'à la matière il passe réuni?
Pourquoi traverse-t-il cette existence impure?
Pourquoi la mort, la vie, et pourquoi la nature?
Moi seul j'ai répondu : la matière est la mort.
[Souffrir] Servir est notre loi, souffrir est notre sort
Et l'esprit immortel gémit et s'humilie,
A prier le très haut l'éternité le lie
Et sa douleur se voit par ce destin honteux.
Car quel bien manquerait à l'être bienheureux?
Mais toujours insensible aux maux de l'existence,
Ignorant le trépas, ignorant la naissance
La matière muette égarait loin de nous
Ce noir et froid chaos dont nous étions jaloux...
Le maître a vu passer son esclave oubliée
Et pour qu'elle gémît à l'âme il l'a liée.

Un autre développement achevé — sinon parfait — concerne l'ennui du ciel et la monotonie humiliante contre laquelle proteste Satan :

Je savais murmurer des psaumes prophétiques;
Couvrant mes longs cheveux des quatre ailes d'azur
Et prosternant un front que je croyais impur,
J'adorais sans amour, priais sans espérance;
J'entrais au tabernacle avec indifférence.
O quels ennuis profonds habitent dans les cieux!
Toujours former des chœurs, des chœurs harmonieux,
Toujours des harpes d'or résonnant dans la nue,
Des encensoirs lancés vers la voûte inconnue;

Répéter constamment, par nous-même abusés,
Les hymnes d'un mortel à des Dieux imposés :
Les chants d'un Roi vaincu déplorant sa défaite,
Le cri d'un mendiant, les [soupirs, plaintes] d'un prophète,
Ou le cantique impur de l'épouse à l'époux,
Simple et vulgaire amour divinisé par nous;
Toujours se prosterner devant quelque mystère
Toujours [prier] vanter des saints qui viennent de la terre;
Admirer ces mortels de nous avoir priés
Et chanter des vertus qu'ils trouvaient à nos pieds,
C'était trop demander pour nous avoir fait naître.
Rien ne me consola d'avoir su tout connaître.
Mes rayons devenaient à moi-même importuns,
Les louanges du ciel n'avaient plus de parfums...

L'«Enfer créé» fut une diversion apportée à cette monotonie :

Ainsi les passions, mystérieux cortège,
Descendirent fonder les cieux que je protège
Et qui des profondeurs où les retient ma loi
Balancent l'univers entre ton maître et moi.

La confidence de Satan à l'ange a été publiée par M. Gregh dans *Les Lettres* de 1906 :

Je vais te révéler les éternels secrets.
— Un mal universel accable la nature,
Une douleur profonde est dans la créature.
Depuis le premier ange établi dans les cieux
Jusqu'au dernier mortel trop petit pour nos yeux,
Depuis le monde ancien dont l'anneau brille et roule
Jusqu'au dernier soleil scintillant dans la foule,
Tout se débat en vain dans la chaîne de fer
Dont un seul a lié le ciel, l'homme et l'enfer.
Chacun pleure en courbant une tête asservie.
Un éternel soupir est la voix de la vie
A laquelle répond dans l'âge illimité
Le soupir éternel de l'immortalité.

Le *Journal d'un Poète* a donné, d'autre part, un développement poétique par où se complète la théologie de Satan :

La terre est malheureuse et gémit suspendue,
Entre le Maître et moi partageant l'étendue,

Elle suit en pleurant un chemin douloureux.
C'est l'éternel théâtre où nous luttons tous deux;
Tous les vœux élevés à la voûte immortelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle.
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur.
Quand son Dieu lui parla, ce fut de sa fureur;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux!

La même source fournissait aussi un «chœur des réprouvés» qui semble, à la vérité, d'une date ultérieure :

Rendez-nous, rendez-nous nos faibles corps d'argile,
Le cœur qui souffrit tant et tout l'être fragile;
Frappez le corps, blessez le cœur, versez le sang,
Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant
Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée;
Car le malheur, c'est la pensée!

Contre cette âpreté véhémente, l'angélique visiteuse n'est défendue que par sa tendresse, qui remportera sur le mal la victoire suprême :

Éloa n'avait pas parlé depuis sa chute. Elle était restée immobile, posée dans l'ombre éternelle comme une pierre précieuse qui jette des rayons. La nuit était moins profonde depuis sa venue. Les Esprits passaient et repassaient près d'elle pour se voir entre eux à la lumière de sa beauté, et leur désespoir s'apaisait. Un pouvoir supérieur empêchait Satan de s'approcher d'elle. Il rôdait autour d'elle comme un loup autour d'une brebis enfermée dans une maison de verre. Le loup voit bien la lumière éclairer sa victime, mais il ne sait pas ce qui l'empêche d'y toucher. De temps en temps il poussait des imprécations et se réjouissait des malheurs de l'homme.

Chaque fois qu'il arrivait des damnés en enfer, Éloa pleurait. Un jour que ses larmes coulaient ainsi, l'ange maudit la regarde; il n'a plus de bonheur à faire le mal. Elle le voit, lui parle : il pleure. Éloa sourit et élève son doigt vers le ciel, geste que l'on n'ose jamais faire dans les enfers.

— Qu'as-tu? dit Satan. Qu'arrive-t-il? Tu souris!

— Entends-tu? entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière? Les temps sont finis. Tu es sauvé.

Elle le prend par la main, et les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour les laisser passer.

ils voient en passant tous les mondes s'abîmer.

Dieu avait tout jugé du regard quand ils arrivèrent. Les anges étaient assis. Une place était vacante parmi eux : c'était la première.

Une voix ineffable prononça ces mots :

— Tu as été puni pendant le temps; tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois : entre dans mon éternité. Le mal n existe plus.

Entre *Satan* et *ÉLOA*, la communication poétique n'a jamais, peut-on dire, été interrompue. Il est probable qu'en 1822-1823 Vigny travaille, au hasard de l'inspiration, à ses deux «mystères», et accroît le chiffre des vers qui pourront se rapporter à l'une ou à l'autre de ces mystiques épopées. *Éloa*, qui sera seule terminée, profite de maint développement attribué d'abord par le poète à *Satan*. Même matériellement, le manuscrit de cette œuvre est composé de feuillets assez différents, plus ou moins jaunâtres, d'écriture plus ou moins penchée, de corrections plus ou moins abondantes : ce sont, en somme, des «cartons», en partie interchangeables, qui constituent une mine où s'alimente l'activité de Vigny. M. Louis Barthou, qui possède la plus grande partie de ce manuscrit, ne saurait être trop remercié pour la bonne grâce avec laquelle il nous a communiqué cet inestimable document, ainsi que d'autres reliques de Vigny.

Le poète a noté, en marge d'un de ses brouillons, le *schema* de ce qu'eût pu être, complet, son grand poème métaphysique, *DU CIEL À L'ENFER : Degrés célestes — Éloa — l'ange créée — étonnements — l'esprit ténébreux — demandes — la nuit terrestre — malédiction — ennuis du ciel — l'enfer créé — bonheurs de l'enfer — séduction — chute.* Et, à la dernière page du manuscrit, il a fait, de ses vers, un compte qui ne cadre, ni avec la simple arithmétique, ni avec l'économie actuelle du poème :

Révélation.....	46
Naissance	280
Séduction	220
Chute.....	264
	800 vers.

Une sorte de préambule (déjà publié par F. Gregh) rattachait à l'inspiration prophétique ce «mystère» de l'*Ange tombée* qui dévoilait des événements ineffables; une indication du *Journal inédit* semble dater de Strasbourg (printemps 1823) ce fragment :

RÉVÉLATION.

[Ange de la pensée] Esprit venu du ciel, où portez-vous mon âme?
Pour soutenir l'éclat de ces astres de flamme
Qui suis-je? — Ai-je reçu comme un don précieux
L'œil de l'aigle inspiré que saint Jean vit aux cieux?
Dans les ravissements d'une extase imprévue
Pourrai-je voir le ciel sans mourir de sa vue?
C'est en parlant à Dieu que Moïse autrefois
Sentit fuir de son cœur son âme avec sa voix.
[Oserai-je entr'ouvrir une faible paupière?]
Daignez, Esprit divin, soutenir mes paupières.
[Que n'aura pas d'avance affermi la prière?]
J'épurerai ma lèvre aux vases des prières!
Que vois-je autour de moi? Jamais rien de pareil
Ne se [montre] présente à nous au-dessous du soleil
[Et content de veiller quand tout est au sommeil
J'ai toujours cherché l'ombre et gémi du soleil]
Quand la nuit m'amenait l'heure de mes pensées
Seul mais environné des images passées,
J'aimais à les parer des grâces de leur temps,
Et rendre la patrie à ses vieux habitants.
Là, tels qu'ils ont vécu je les voyais paraître,
Reprenant leur chagrin en même temps que l'être,
Comme les vêtements de tout homme qui naît
Et les seuls sous lesquels l'histoire les connaît.
Je demandais alors à leur foule éplorée
L'aventure par moi le plus souvent pleurée,
Et j'écoutais surtout par mon cœur emporté
Ceux dont le cœur saignait par le même côté,
[Nos deux cœurs ont saigné par le même côté]
Comme un soldat blessé qui dans les saints hospices
Sur les bancs ombragés aux longs récits propices
Choisit dans les guerriers parmi les plus anciens
Ceux de qui les malheurs sont semblables aux siens.
Mais tout le firmament s'ouvre au bruit de tes ailes.
Esprit, je vous suivrai dans [les] vos routes nouvelles,
Dussé-je retomber d'où je suis élancé.

Tel suivant dans [le ciel] les airs son chemin commencé,
L'aéronaute aspire au trône des étoiles.
L'Ether monte en gonflant la rondeur de ses voiles,
Déjà le bruit du monde expire confondu,

L'orage à ses pieds passe et tourne inentendu,
La terre s'aperçoit sous les vapeurs profondes
Comme une tache obscure au [milieu de ses] sein des pâles ondes.
L'homme alors, seul au ciel, de [son] mon destin vainqueur,
D'une joie insensée enorgueillit son cœur.
Mais, ô terreur, sorti de la sphère natale,
Il tente sans l'entendre une hymne triomphale,
L'air échappe à son cœur et l'espace à ses yeux :
C'est le vide partout, ce ne sont plus les cieux,
En vain un cri muet sort de sa voix mourante,
Il vole évanoui dans sa nacelle errante.

Des choses ineffables étaient donc révélées au poète visionnaire. Sa dépendance à l'égard du *Paradis perdu* de Milton s'affirmait dès le seuil de son œuvre; une page non numérotée du manuscrit porte ceci, écho du récit de l'archange Raphaël, qui a retrouvé place au v. 97 de l'actuel poème :

Un jour (comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour?
Des langages humains [dépassant] défiant l'indigence
L'Éternité se voile à notre intelligence,
Et pour nous faire entendre un de ses courts instants
Il faut chercher pour eux un nom parmi les temps),
Un jour un Ange vint où commencent les ombres,
Et [riant s'arrêta] suspendit son vol sur ces nuages sombres.
Son beau front [était] est serein et pur comme [les] un beau lys,
Et d'un voile [transparent l'entourait de longs] d'azur il soulève les plis,
Ses cheveux [dénoués en tresses vagabondes]
partagés [tels que] comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdaient leurs molles ondes,
[Comme] Tel on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux;
La rose [que rougit l'aurore] [touchée] [sous les feux] [qu'embellit]
à la lueur de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur matinale.

La naissance d'*Éloa* a pris la place de ce développement initial : on sait qu'un souvenir de la *Messiade* de Klopstock (I, 298), passage donné par le *Génie du Christianisme*, sans doute aussi la hantise du personnage d'Abbadona, le démon repentant cher à notre romantisme, sont les points de départ actuels de la destinée d'*Éloa* : un brouillon ancien, on l'a vu, la faisait surgir d'un pas secourable de Dieu même.

Fac-simile réduit du manuscrit d'*Éloa*.

Sur la naissance d'*Éloa* et les premiers conseils qui lui sont donnés, les projets initiaux offraient de curieuses ébauches :

Créateur, Créateur! pourquoi tant de miracles?
Ces nouveaux nés frappés par d'antiques oracles?
Ces mondes imparfaits [qui naissent] [tous créés] inventés pour mourir
Et toutes ces beautés qui doivent se flétrir?
Comment Dieu n'a-t-il pas des œuvres sans mélange?
[Une femme a paru sous les ailes d'un ange?]
Sagesse du Très Haut qui vous pénétrera?
Une larme a causé la naissance d'un ange,
Toujours quelque douleur [future à son] partout se montrera,
Sagesse du Très Haut qui vous pénétrera?

A leurs transports d'amour les séraphins fidèles
L'accueillirent longtemps par le bruit de leurs ailes,
Mais troublant [de leur voix] à l'écart les sons harmonieux
De l'hymne créateur que chantèrent les cieux,
Des chérubins savants le chœur toujours austère
Répéta gravement l'œil baissé vers la terre :
Prends garde, ô Vierge ailée, à la douce pitié,
Car des vertus du ciel [ô notre sœur] tu n'as que la moitié,
Sagesse du Très Haut qui vous pénétrera?
[A la pitié tu mo...] Sans la main du Seigneur l'étoile tombera.
[Pourquoi l'élevez-vous celle qui tombera?]

Sitôt que l'urne sainte eut fait naître Éloa,
Pour le triste univers l'heureux ciel espéra.

[La terre aura peut-être un bienfait de ses mains :
Quand on naît dans les pleurs, on ressemble aux humains.]
La terre est son berceau : qu'elle soit dans ses mains,
Puisque les pleurs de Dieu coulaient pour les humains.
Ainsi le ciel chantait et priant pour la Terre
Voulait qu'en sa faveur s'accomplît le mystère.
Mais Dieu souvent nous trompe et ses profonds desseins
Ne sont pas mieux connus des anges ni des saints.
Ces chastes habitants de l'immortel empire
Imprudents une fois s'unissaient pour l'instruire.
[Ils lui disaient un jour]
Éloa, disaient-ils, ô veillez [toujours] bien sur vous...

[... Et sa couronne d'or aux magiques merveilles
N'ornera plus son front [lors de ses saintes veilles]
la nuit pendant ses veilles.

Sous la main du Seigneur, à peine épanoui,
L'arc-en-ciel pâlira dans l'air évanoui.
Fuyez l'antique orgueil, créature nouvelle.
[C'est au fond de parfums [de l'encens] que le feu se révèle]
Sous le myrrhe et l'encens la flamme se révèle.
Qui naît parmi les pleurs peut être infortuné
Ainsi que sur la terre est l'homme nouveau-né...
Elle enchante la femme et peut égarer l'ange...

Éloa, mise en garde contre les séductions de Satan, est plus apitoyée que scandalisée : son visage témoigne de sa pitié :

[Nul mépris n'y jeta son flétrissant nuage]
Et le premier désir qui s'y montra visible
[Elle ne sentit pas la volonté de fuir]
Ce ne fut pas celui qui conseille de fuir.

L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement [ce] ne fut pas [de fuir] de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir.

Quand l'ange commence à connaître le vague à l'âme :

[Il fut pour [les] un esprit[s] comme pour les humains
Une mélancolie et [sur] de secrets chemins]
Un ange eut ces ennuis qui troublent les mortels
Et poursuivent nos cœurs jusqu'au pied des autels.

Dans sa course hors du ciel, Éloa faillit accomplir sur la terre une œuvre de rédemption et de paix, conforme à son rôle initial de puissance médiatrice et secourable.

Quelques vers dans le voyage d'Éloa où elle voit la terre et s'arrête à y penser : j'y suis née, ils ont l'air triste.

Sans doute quelque puissance inconnue était en elle, car à son passage les mondes tressaillirent de joie. Toutes les infortunes furent un moment suspendues, les ennemis s'embrassèrent, les jalousies, les haines s'éteignirent, les Rois descendirent de leurs trônes, les conspirateurs jetèrent leurs poignards, les armées se reposèrent, les lions s'endormirent. Hélas! pourquoi n'arrivas-tu jusqu'à nous, ange du bonheur et de la paix?

De même qu'il a fallu à Vigny la publication des *Amours des Anges* de Thomas Moore (fin décembre 1822; traduction Belloc quelques mois plus tard) pour donner à son Paradis plus d'éclat et de couleur, il semble qu'un retour à Milton (*Paradis perdu*, II, 890 et suiv.) ait déterminé le «chaos» traversé par l'ange fugitive. Certaines corrections en témoignent :

Jusqu'[aux lieux où du mal l'obscurité]
à l'ombre éternelle où le chaos commence
[Lors] Sitôt qu'un ange a [quitté] fui...
[L'air du ciel est] Il tombe un air moins pur...

La copie retravaillée du second chant a été signalée par M. de Régnier (*Journal des Débats* du 12 septembre 1911) : elle avait été précédée par une élaboration où se marque plus de farouche indépendance, chez Satan, que de cette voluptueuse séduction qui l'a emporté dans la rédaction actuelle; l'ennemi de Dieu était un «libérateur» plutôt qu'un «consolateur» (correction du v. 502).

Vas-tu donner [la vie] à quelques mondes un mouvement qu'ils n'ont plus, ou [bien] renouveler l'amour de deux amants? Non, je le vois à l'air noble de tes yeux, tu es plus indépendant, tu cherches à t'affranchir comme je l'ai fait, du joug que t'avait imposé ton maître; tu cherches à découvrir s'il n'est pas ailleurs des êtres, *sinon plus heureux*, plus libres du moins. Tu sens que tu dois te reprocher [d'avoir] de participer à la vie de ces mondes si malheureux qui furent créés pour manifester la puissance de l'*autre* et non pour leur bonheur comme il le dit..

Apprends qu'il est mille millions d'Esprits semblables à moi, qui ont osé se séparer de l'*heureux*. Il l'est lui seul et nous nous souffrons. Tout ce qu'il a fait souffre. Mais notre empire est du moins plus beau que le sien en ce que nous pouvons gémir du moins et dire nos souffrances sans nous incliner perpétuellement.

La transition était faite par cette objection notée sur le manuscrit : «J'ai entendu qu'on t'envoyait porter le bonheur à la terre. Eh! ne le lui ai-je pas donné?» Suivra «*la nuit terrestre*».

Les couleurs dont Vigny a revêtu son dessin sont plus hétérogènes peut-être dans ce second chant qu'ailleurs, puisqu'Ossian et Chateaubriand, le *Moine* de Lewis et le souvenir d'un tableau de *Baigneuse* y ont contribué en même temps que de plus coutumiers inspirateurs, Milton, Moore, Byron.

De tous les arguments invoqués par le réprouvé, l'«ennui du ciel» semble avoir été l'un des plus essentiels dès l'origine :

Puis soulevant ses yeux comme un voile des flots,
Parce qu'il entendait répondre à ses sanglots,
Et voyant d'Éloa la [blancheur] forme décevante
Descendre vers sa couche avec moins d'épouvante :

Fuis-moi, s'écria-t-il, comme font les humains
Fuis, de celui qui pleure évite les chemins;
Mais où vas-tu passer tes heures éternelles?
Vers tes anges encor tourneras-tu tes ailes?
Je sais l'ennui des cieux, [j'apprenais] j'entendis ces accens
Qu'à l'inconnu [vous tous] ta voix offrait avec l'encens;
Tu vas t'asseoir encor aux lieux où je t'ai vue
Un jour où pour créer quelque plaie imprévue
Le Seigneur de [tes cieux] ta vie assembla son conseil;
[J'y siégeai] J'y parus devant lui comme un sombre soleil;

— coïncidence inattendue de Satan et d'Éloa dans les cieux, que Vigny reprendra au vers 550 et qu'il justifie en marge par un extrait de Job, 1, 6 : «Or les enfants de Dieu s'étant un jour présentés devant le Seigneur, Satan se trouva aussi parmi eux.» Le manuscrit continue en prose :

Je te cherchai depuis autour des étoiles et dans les rayons du soir, etc.
Que pouvais-tu faire dans ces lieux où règne l'immobilité ? Je leur ai ôté tous les charmes. Écoute [autrefois] et donne-moi ta main.

Le trouble d'Éloa était associé de bonne heure à une image :

Elle rougit et devina la pudeur, premier effet du mal. Alors elle descendit, remonta, descendit encore, ainsi une perdrix qui veut recueillir du blé pour ses petits descend, remonte et descend encore, car elle aperçoit le chien d'arrêt qui la regarde avec des yeux fixes et brillants.

que développait sans discrétion un fragment connu (cf. *Les Lettres*, 6 juin 1906) :

Dans les prés inconnus l'alouette imprudente
Vient du miroir [trompeur] tournant voir la façette ardente.
Des mines de la terre élancé promptement,
Le fer emprunte une âme aux ordres de l'aimant.

[Le tourtereau privé de sa compagne blanche]
La tourterelle en vain dressant sa plume blanche
Aux regards du serpent tombe de branche en branche.
[Tels s'étaient [réunis] rapprochés les habitants des cieux]
Telle elle descendait l'habitante des cieux,
Les yeux [pleins] lourds de langueur [recherchèrent]
regardèrent les yeux.

La séduction est sur le point d'opérer :

Et la pauvre Éloa prête à se dérober
Au formidable attrait qui la faisait tomber
Commençait à lever ses ailes engourdies,
Entr'ouvrant pour crier des lèvres enhardies,
[Comme un] Ainsi qu'un jeune enfant [étouffé sous les eaux]
s'attachant aux roseaux
[Se noie avec des cris] Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
[Il sentit son danger] [péril]
Il la vit prête à fuir et répandit des larmes.
[Ce sont, il le savait, les plus puissantes armes]
O pur amour, ainsi le mal te prend ses armes!
Il pleura longuement, comme un homme exilé,
Comme une veuve aux pieds de son fils immolé,
Comme un amant qui rêve à sa fureur jalouse
[Après qu'il a] [Mourant] Triste d'avoir frappé son adultère épouse...

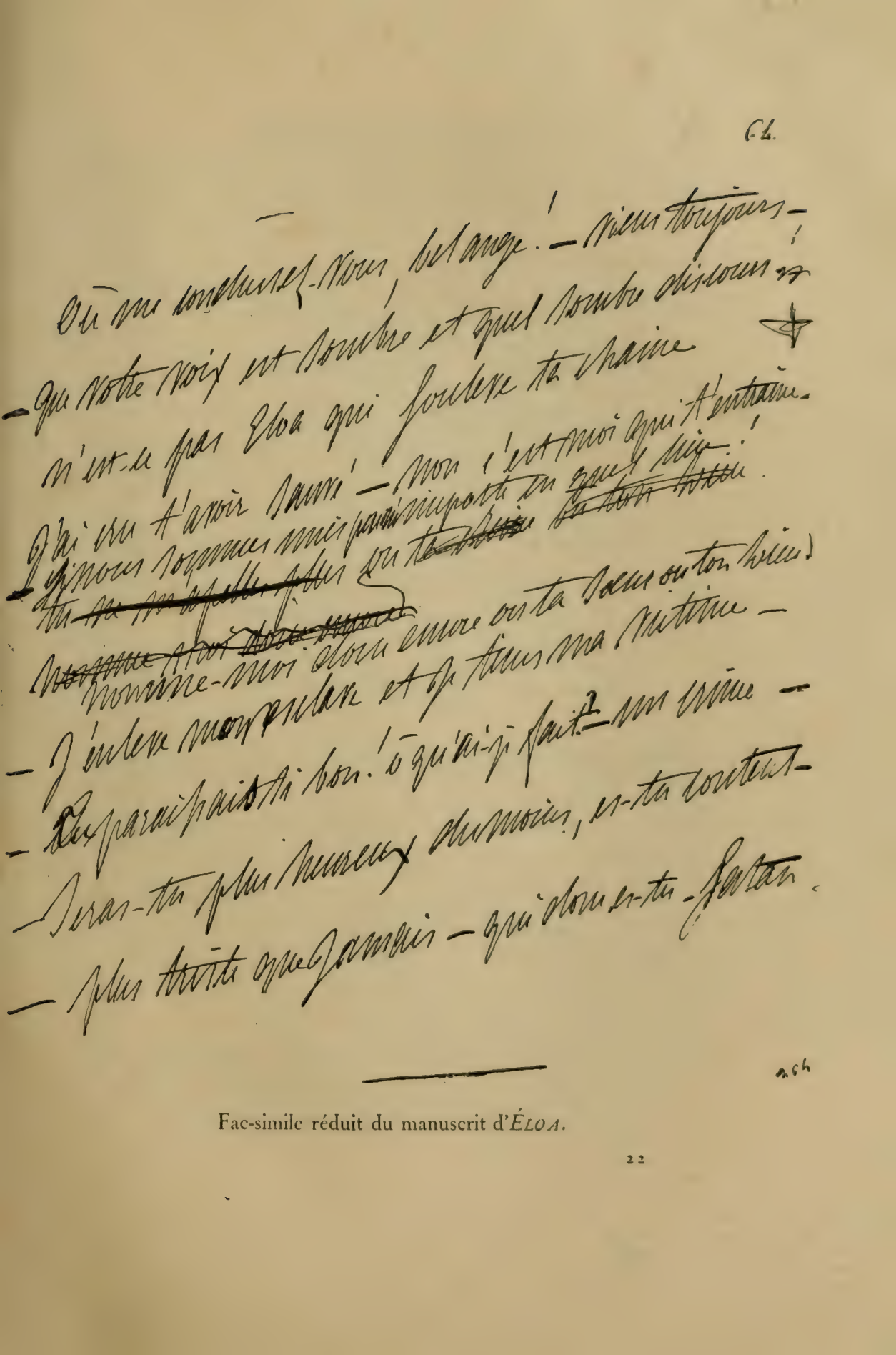
La voyant tombée il sourit tout à coup et s'écrie avec les feux du soleil dans les yeux :

(?)... se cachait sous mon aile
Et brûlant d'un bonheur qu'il paraissait rêver
Souriait à la nuit que nous allions trouver...

La chute, la chute matérielle des deux êtres est un des détails les mieux «vus» par le poète. Un brouillon en conserve la première ébauche :

Elle tourna encore deux fois vers le ciel des yeux qui ne le voyaient plus et sa tête tomba sur la tête de l'Archange maudit. Sitôt que les boucles des cheveux noirs furent confondues avec les tresses blondes comme deux fleuves, on ne vit plus rien qu'un nuage de lumière où s'agitaient quatre ailes rapides.

Longtemps ils tombèrent, [longtemps ils descendirent] et ces mots furent entendus : Mais n'est-ce pas moi qui te sauve? — Non, c'est moi qui t'entraîne. — Mais pourquoi parler ainsi, ne suis-je pas ta Reine, ton Dieu? —



Fac-simile réduit du manuscrit d'*Éloa*.

Tu es mon esclave, ma victime. — Mais du moins es-tu heureux? — Plus malheureux que jamais. — O ciel, qui donc es-tu? — Satan.

Cf. ms. Barthou :

v. 754. [mais nous voit-on des cieux ?] mais que diront [pensent] les cieux ?
[Un nuage où parmi des chants et des louanges]
[Un de ces chœurs divins où parmi les louanges]
Un des célestes chœurs où parmi les louanges
On entendait ces mots que répétaient les anges :
« Gloire dans l'univers, gloire au ciel, à celui
Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les cieux [parlaient ainsi] semblaient parler : c'en était trop pour elle.

[Cependant aussitôt qu'en boucles vagabondes
Des cheveux blonds tressés s'écoulèrent les ondes,
Ainsi qu'au front d'un Roi s'unit l'ébène à l'or...]

v. 770. Que votre voix est sombre et quel sombre discours.

[Tu ne m'appelles plus ou ta Reine ou ton Dieu]
Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu,
[Nomme-moi donc encore]
Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton Dieu!

Telles sont les ébauches qui préparent la rédaction actuelle du poème. Quant aux variantes de détail qui, chemin faisant, s'offrent dans les manuscrits, on en trouvera le relevé, vers par vers, dans l'édition de M. Estève (Société des Textes français modernes). Voici celles de ces corrections qui éclairent le mieux les procédés du style de Vigny dans *Éloa*.

Développements ajoutés par le poète : v. 21-24, 83-90 (en surcharge), 403-406 (manquent dans le manuscrit).

Expressions abstraites que le poète a renforcées :

v. 115. [Et voilà qu'à présent vous ignorez sa gloire...]
v. 228. Jusqu'[aux lieux où du Mal l'obscurité] commence...
v. 309. [Et l'Ange [curieux] curieuse]
[Souriait à leur vol [et les suivait des yeux] et des yeux les suivait]
puis : [Et l'Ange, [à [voir] ces doux jeux d'un royaume étranger]
en souriant au spectacle étranger]
[Souriait à] Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.

v. 335. [Mais dès que sur le mont où l'ombre le retarde]
puis : [Mais si dans les vapeurs dont l'ombre le retarde]
enfin : [Mais dépassant l'éclair que d'en haut il regarde]
v. 352. [Plonge une aile d'argent dans] Livre son aile blanche
v. 435. [Pour [lier tous] enchaîner ces nœuds j'ai des mains taciturnes]
puis : [Ma main dans l'ombre unit deux mains aventureuses]
enfin : J'unis les cœurs [malgré], je romps les chaînes rigoureuses.
v. 442. Cacher [les feux du jour] des astres d'or [dans] sous l'éclat d'un soleil
v. 449. [Sitôt que se cachant sous le pâle horizon]
puis : [Sitôt que [derrière] balancé sous le pâle horizon]
[Le soleil a quitté les [cimes] pointes du gazon]
[Le soleil a cessé [de dorer] [d'éclairer] le gazon]
v. 475. Soulevant du devoir la chaîne trop amère
v. 488. Et sont le sein [fécond] modeste
v. 490. [L'herbe écoute ses pas]
v. 500. La colombe [en fuyant] de nuit
v. 519. [Des longs plis d'un lin pur] votre sein se décore
v. 577. [Aux constellations j'apportai d'autres cieux]
v. 627. [Un incarnat sacré, [couleur] charme de la décence
[Ainsi pleine de grâce et pleine de décence]
[Éloa dit] Accompagnait ces mots
v. 652. [à son magique] au flamboyant empire
v. 664. [Le prince ténébreux courba sa tête]
v. 688. [Et la mélancolie] [Le remords]
Et son cœur un moment [avait banni le] se reposa du crime
v. 703. [et vit sa faute entière] [jusqu'où luit la] vers les cieux de lumière

Expressions concrètes atténuées :

v. 76. Les tendres Séraphins [aux bleuâtres prunelles]
v. 170. [La rose a sa couleur, son rivage est vermeil,
Roule comme un beau sable avec des bruits charmants]
v. 531. [Car ses petits ont faim] Car tout son nid l'attend
v. 585. [Dans les cheveux bouclés] Au berceau balancé d'un enfant endormi
v. 606. [Se présente aux baisers] S'étend [Tombe et s'ét...] [S'incline]
S'approche sans effroi

Hésitations caractéristiques et leçons abandonnées :

v. 65. Et, prodige enchanteur, dans son double dessin,
Le céleste tissu couvre à peine un beau sein.
v. 172. Ne voudrait pas finir d'en rêver le mystère

v. 375. [Qui, par les yeux aux yeux, révèle l'âme à l'âme]
Qui remplit un regard de la couleur de l'âme
v. 390. Tes soins sont-ils d'aller de tes mains enfantines
Balancer les grelots des cloches argentines?
v. 407. Hélas! il sait si bien que moi je suis sans armes.
Sur qui se défend mal et ne sait que ses larmes
La victoire est facile, et je ne sais pourquoi...
v. 411. [Ainsi parlait l'Esprit. A ces mots, à sa vue,
A ces aveux trompeurs d'une voix imprévue]
v. 525. [Sous le pouvoir magique [O pudeur! c'est par vous]
qu'Éloa fléchissait]
[C'est ce pouvoir caché qu'Éloa subissait]
O terrestre pouvoir qu'une Ange subissait!
v. 556. [Qui d'un nuage errant vient de percer le voile]

Le Déluge. — Le groupe des «mystères» s'achève, dans l'œuvre poétique de Vigny, par une œuvre qui semble avoir été conçue comme une synthèse d'art, répondant à la fois à divers ordres de sensations esthétiques. Rêve ambitieux qui a hanté maint écrivain, et qui se rattachait ici à l'œuvre d'un peintre contemporain; *La Beauté idéale, aux mânes de Girodet,* que publie le *Mercure de France au XIXe siècle* (1825, t. XI, p. 197), marque la dépendance du *Déluge* à l'égard d'un tableau du même nom, jadis fameux, et dont Vigny aimait beaucoup l'auteur :

«Où donc est la beauté que rêve le poète?
Aucun d'entre les arts n'est son digne interprète,
Et souvent il voudrait, par son rêve égaré,
Confondre ce que Dieu pour l'homme a séparé.
Il voudrait ajouter les sons à la peinture.
A son gré si la Muse imitait la Nature,
Les formes, la pensée et tous les bruits épars
Viendraient se rencontrer dans le prisme des arts,
Centre où de l'univers les beautés réunies
Apporteraient au cœur toutes les harmonies,
Les bruits et les couleurs, de la terre et des cieux,
Le charme de l'oreille et le charme des yeux,
Le réveil des oiseaux, la chanson virginale,
La perle et les rayons de l'aube matinale,
La gémissante voix des soupirs de la nuit,
Le nuage égaré sur le torrent conduit,
L'éclair tombant du ciel et sillonnant l'espace
Comme un glaive de Dieu qui passe et qui repasse,

Les cris du voyageur dans la forêt perdu,
L'appel de la clochette en pleurant entendu[1],
Les mots d'amour mêlés aux vents sifflant sur l'onde,
Et des chastes douleurs l'émotion profonde.
On entendrait ensemble, on verrait d'un coup d'œil
Dans les vapeurs du nord la faiblesse et l'orgueil,
L'orgueil farouche et noir des héros du nuage[2],
Et les blondes beautés qui pleurent dans l'orage;
Leurs chants s'élèveraient dans les plaines de l'air,
Le bouclier divin tinterait sous le fer,
La harpe et les soupirs des vagues élégies
Se mêleraient au cri des sanglantes orgies,
Et les hymnes plaintifs des filles du vainqueur
Au rire du guerrier qui sent percer son cœur.
La tragédie en pleurs parlerait dans la nue,
L'homme entendrait les sons d'une langue inconnue,
Semblable aux chants divins des astres de Platon,
Belle plus que les voix d'Homère et de Milton.
Les Dieux s'entretiendraient des malheurs de la terre.
Dans la nuit des forêts le rayon solitaire
Aux lèvres du chasseur en tremblant descendu
Aurait un doux soupir sous la feuille entendu,
Des mots qui nous diraient tout bas avec mollesse
Ce qu'est l'amour de l'homme au cœur de la déesse[3].
Devant l'autel ému d'un miracle nouveau,
Sous le feu du génie échappé du ciseau
Le marbre palpitant[4] nous dirait si la vie
Est un plus beau festin lorsqu'on nous y convie
A l'âge qui rougit des pudeurs de l'amour
Qu'à l'âge qui gémit de ne pas voir le jour;
Et si pour aborder l'existence et sa flamme,
Il vaut mieux en naissant avoir toute son âme.
Mais quels vastes concerts, quels mots, quelles couleurs
D'un monde châtié traceront les douleurs
Et graveront pour nous sur les flots du déluge
La grandeur du coupable et celle de son juge?
A ce dessin sublime et sur un mont jeté
Manquent le mouvement, les bruits, l'immensité;
Le concert où serait cette scène tracée
Regretterait encor la forme et la pensée,
Et si la poésie essayait ces tableaux
Pour suivre le ravage et la marche des eaux,

[1] Atala. — [2] Ossian. — [6] Endymion. — [4] Galatée.

Seule et sans les couleurs, les voix mélodieuses,
Elle demanderait ses sœurs harmonieuses.
Descends donc, triple lyre, instrument inconnu,
O toi! qui parmi nous n'es pas encor venu
Et qu'en se consumant invoque le génie,
Sans toi point de beauté, sans toi point d'harmonie;
Musique, poésie, art pur de Raphaël,
Vous deviendrez un Dieu... mais sur un seul autel! »
Ainsi je lui parlais...

Le *Mercure* faisait suivre ce fragment des lignes suivantes, dues sans doute à H. de Latouche, et où se trouve une allusion aux informations insérées par Vigny dans la *Quotidienne,* après les échauffourées de Pau :

Nous empruntons à M. Alfred de Vigny ce morceau d'un poème sur le Déluge. Ce poème est maintenant sous presse. L'auteur a peut-être exprimé ailleurs, et dans quelques feuilles politiques, une profession de foi qui n'est pas tout à fait la nôtre; mais le talent n'est-il pas de tous les partis? Nous le rechercherons partout, excepté sur la route de l'adulation...

Comment la transition se fût faite, entre ce curieux appel à l'Art complet, dont tant de romantiques ont rêvé, et le poème actuel du *Déluge,* c'est difficile à dire. Girodet est mort le 9 décembre 1824, et c'est dès son arrivée dans les Pyrénées que Vigny donnait à son évocation du châtiment collectif un cadre surtout montagnard. Il y suit quelques-uns de ses informateurs ordinaires : la Bible, Byron (*Ciel et Terre* et *Ténèbres*), Moore, Gessner, peut-être ce bizarre Grainville dont Nodier avait fait goûter en le rééditant *le Dernier Homme.* Un orage observé dans les Pyrénées, en 1823, aurait fourni à Vigny quelques-unes de ses couleurs. L'épigraphe, répétant le cri d'angoisse biblique devant la souffrance de l'innocent, rattache d'autre part la préoccupation du poète à une question souvent débattue, et que les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* de J. de Maistre, avaient récemment reprise avec une rigueur implacable. Les «innocents», ici, sont un couple d'amants que tente en vain de protéger un ange. Deux versets de la *Genèse,* chap. VI, 2 et 4, rappellent en note la légende, spécialement discutée par Moore, qui mariait des «filles des hommes» aux «enfants de Dieu» et expliquait ainsi la naissance des géants.

Un fragment de manuscrit, paginé 5, offre un brouillon des vers 69 et suivants :

La Terre cependant montrait ses lignes sombres
[Sous les rayons sanglants]
Au jour pâle et sanglant qui [dissipaient] faisaient fuir les ombres,
Mais on n'y voyait pas les trop faibles humains,
Les cités se cachaient à l'ombre de deux mains,
Tant le mont s'élevait à des hauteurs immenses,
Et des fleuves lointains les faibles apparences
Ressemblaient au dessin par le vent effacé
Que le doigt d'un enfant sur le sable a tracé.
[puissance de l'amour] Ce fut là
Ce fut là que deux voix dans le désert perdues
[Parmi les bruits] Dans les hauteurs de l'air avec peine entendues,
Osèrent [devant Dieu] [sur ces monts] un moment prononcer tour à tour
[Des paroles de paix, [d'innocence], de terreur et d'amour]
[Des propos mutuels] Ce[s] dernier[s] entretien d'innocence et d'amour.

Au dos du feuillet, une coïncidence touchante a fait écrire au poète le titre du recueil, paru en 1825, de la jeune muse qui avait charmé son cœur : *Nouveaux Essais poétiques, par Mlle Delphine Gay.*

Vigny projette, en 1824, plusieurs autres «mystères»; la mort du poète anglais à Missolonghi lui fait clamer son admiration. La *Muse française* de juin 1824 (cf. éd. Marsan, t. II, p. 292) insère — sans division de strophes — ce «fragment d'un poème qui va être publié» et que donnera Spoelberch de Lovenjoul dans les *Lundis d'un chercheur :*

SUR LA MORT DE BYRON.

Son génie était las des gloires de la lyre,
Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
Sa main impatiente avait saisi le fer.

Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde :
Orné de la première, il voulait la seconde;
Il allait la chercher au pays du laurier,
Et le poète en lui faisait place au guerrier.

Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence
Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
Tout éblouis encor de rêves glorieux!

Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite;
Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite;
Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.

A l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme;
Tu le sais à présent d'où venait cette flamme
Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.

. . . . . .

Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,
Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille[1];

Et quand le luth muet et le fer paternel
Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

. . . . . .

Poète-conquérant, adieu pour cette vie!
Je regarde ta mort et je te porte envie;
Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
De ses illusions conserve le trésor.

Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Parmi des ébauches du même temps, un vers dont on entrevoit la place dans la première lacune de ce morceau :

... soldats...
Manfred consolé meurt près de Leonidas.

[1] Ada, cette jeune enfant dont il a parlé dans l'élégie intitulée : *Adieu*, et dans *Childe Harold* (note de la *Muse française*).

Citant le 8 août 1848, dans une lettre à Mme du Plessis, quelques-uns de ces vers écrits «lors de la mort d'un poète», Vigny leur fait subir deux modifications légères :

Jeune homme au cœur d'acier, adieu pour cette vie...
Comme aux yeux du marin...

A ces strophes enthousiastes, écrites peu de semaines après la mort du héros de Missolonghi, il convient d'ajouter les quelques vers inédits qui suivent. Ils étaient peut-être l'exorde de ce poétique chant d'adieu :

DISCOURS A L'EUROPE
SUR LA MORT DE LORD BYRON.

Quand la mort a tranché les grandes destinées
Un jour plus beau se lève et luit sur leurs années,
Tout ce qui d'un grand homme ici nous est resté
S'épure au feu sacré de l'immortalité,
Comme si les rayons de la vie éternelle
[Revenaient sur sa vie et descendaient sur elle]
Éclairaient sa mémoire en descendant sur elle...

Bien que l'emprise directe de l'auteur de *Caïn* s'atténue avec les années, Vigny lui reste fidèle. Il traduit encore fort librement, aussi tard que 1838, — durant le séjour d'Angleterre qui débute en novembre de cette année-là — une petite pièce du poète, *So, we'll go no more a roving* (*Miscellaneous Poems;* cf. *Journal d'un Poète,* p. 298) :

UN BILLET DE BYRON.

Nous n'irons plus courir ensemble dans la nuit,
Quoique dans notre cœur l'amour soit jeune encore
Et que le beau croissant dont le soir se décore
Reluise autant qu'hier sur la cité sans bruit.

Car le fourreau du glaive est usé par sa lame.
Comme nos faibles yeux l'amour veut son sommeil,
De peur que notre corps si frais et si vermeil
Ne pâlisse trop tôt, dévoré par son âme.

Ainsi, quoique les soirs soient créés pour l'amour,
Ami, nous n'irons plus la nuit courir ensemble,
Parlant, au clair de lune, à miss Annah, qui tremble
Que le brouillard du parc soit blanchi par le jour.

Enfin, une lettre du 20 janvier 1850 contient, traduits par Vigny dans une récente insomnie, les «beaux vers» où *Childe Harold* comparait la Grèce expirante à une jeune vierge, charmante jusque dans la mort.

POÈMES PITTORESQUES OU ARCHAÏQUES.

Il faut d'abord exclure, de ce groupe exigu, la «romance» que Vigny avait conservée dans ses papiers, avec la date de 1822, et que Spoelberch de Lovenjoul a reproduite dans les *Lundis d'un chercheur :*

Doux souvenir de la patrie,
Doux souvenir de mon amie...

Ce pastiche du fameux *Combien j'ai douce souvenance,* de Chateaubriand, est de Ch. Froment, qui l'a publié dans le *Mercure belge* du 15 novembre 1820, avant de le recueillir dans ses *Poésies.*

La Neige, «ballade», reprenait, dans une tonalité discrètement archaïque, un des sujets préférés du «genre troubadour», fondé à l'origine sur la chronique du couvent de Lorsch. Gaillard dans son *Histoire de Charlemagne,* 1782, t. II, p. 354, avait conté cette histoire, dont Millevoye, en particulier, avait tiré parti dans son *Emma et Eginard.* Une «romance historique» de P.-A. Vieillard, l'année même où Vigny achève de préparer son poème pour les *Tablettes romantiques* de 1823, présente aussi *Eginhard et Imma* aux lecteurs des *Annales de la Littérature et des Arts* (1822, t. VII, p. 116). C'est sans doute pure coïncidence qui fait dire à Vigny, au refrain, ce que Wordsworth avait exprimé à propos de sa *Moissonneuse solitaire :* «... ce qu'elle chante? Peut-être le rythme plaintif s'épanche-t-il pour des choses anciennes, malheureuses et lointaines, et des batailles d'autrefois...»

Plus complexe par ses éléments, puisqu'un souvenir voluptueux de la *Parisina* de Byron s'y glisse, en même temps que de faciles rémi-

niscences des élégiaques français de l'Empire (cf. M. Wilmotte, *Mélanges Picot*, 1913, t. II, p. 149), le premier poème écrit par Vigny après ses «mystères» l'amène à une évocation colorée et à un essai d'exotisme qui parut une vraie merveille de pittoresque : *DOLORIDA*, «écrit en 1823, dans les Pyrénées», serait après *Le Trappiste*, poème de circonstance, le premier tribut poétique payé par Vigny à ce pays d'Espagne où il se préparait à entrer. Publié en octobre 1823 dans la *Muse française*, il doit d'ailleurs sa «couleur» espagnole à *Childe Harold*, certains de ses détails et de ses figures de style à Chénier et à Millevoye, son point de départ probable à une anecdote — la vengeance d'un mari — qu'avait racontée le recueil *Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe siècle* (t. II, p. 155 de l'édition de 1823) et que divers périodiques français avaient reproduite. «Je vous pardonne de bon cœur, disait un mari à sa femme avouant, au lit de mort, son infidélité, mais il faut qu'à votre tour vous usiez d'indulgence envers moi. Je vous avoue que m'étant aperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort.» Vigny projette, en 1824, deux poèmes de passion contrariée «dans le genre de *Dolorida*».

Les stances suivantes, que le *Journal d'un Poète* attribue à tort à l'année 1824 et qui sont datées sur le manuscrit : *Dieppe, juin 1827*, ont été écrites pendant le séjour du poète sur cette plage à la mode : observation d'une réalité concrète, interprétation allégorique qui cadre assez bien avec les thèses de *Cinq-Mars* en fait de «destinée». Une «mélodie irlandaise» de Moore — l'auteur de ces *Amours des Anges* qu'avait pratiquées le poète d'*Éloa* — lui offrait d'ailleurs un point de départ : *I saw from the beach...*

LE PORT.

Une ancre sur le sable, un cordage fragile
Te retiennent au port et pourtant, beau vaisseau,
Deux fois l'onde en fuyant te laisse sur l'argile,
Et deux fois, ranimé, tu flottes plus agile
Chaque jour au retour de l'eau!

Comme toi, l'homme en vain fuit, se cache ou s'exile :
La vie encor souvent le trouble au fond du port,
L'élève, puis l'abaisse, ou rebelle ou docile;
Car la force n'est rien, car il n'est point d'asile
Contre l'onde et contre le sort.

La barcarolle intitulée *Le Bateau*, publiée en 1831 par la *Revue des Deux Mondes* (t. III, p. 92) en un encartage, avec musique de Mme Mennessier-Nodier, reproduite en 1832 par l'*Almanach des Muses* et donnée comme inédite à la suite du *Journal d'un Poète*, est de même une imitation de la «mélodie irlandaise» de Moore, *Come o'er the sea, Maiden, with me...*

I

Viens sur la mer, jeune fille :
Sois sans effroi.
Viens, sans trésor, sans famille,
Seule avec moi.
Mon bateau sur les eaux brille;
Vois ses mâts, voi
Son pavillon et sa quille.
Ce n'est rien qu'une coquille,
Mais j'y suis roi.

II

Que l'eau s'élève et frissonne
De toutes parts;
Que le vent tourne et bourdonne
Dans ses brouillards;
Aux flots comme aux vents j'ordonne.
Plus de regards,
Plus de mer qui t'environne!
Personne avec nous, personne
Que les hasards!

III

Pour l'esclave on fit la terre,
O ma beauté!
Mais pour l'homme libre, austère,
L'immensité!
Chaque flot sait un mystère
De volupté.
Leur soupir involontaire
Veut dire : Amour solitaire!
Et Liberté!

Le Cor. — Vigny fait, au début de septembre 1824, une excursion au Cirque de Gavarnie : le souvenir d'un beau site pyrénéen, vu par un fervent lecteur d'Ossian, se combine bientôt (1825) avec l'évocation moyenageuse d'une légende héroïque bien connue. Un manuscrit d'une écriture fort ultérieure donne un fragment relatif à la rêverie du poète dans les Pyrénées :

Une nuit, j'errais seul à pied dans la montagne
Dont la gorge est en France et le dos en Espagne.
Moi j'allais sur son front et je me croyais grand
Pour avoir sous mes pieds l'eau verte d'un torrent.
J'allais donc triomphant sur cette énorme tête
Dont la neige est le casque et le glacier la crête,
[Dont l'armure est le roc et de qui l'hori...]
Dont le roc est l'armure et jusqu'à l'horizon
Je voyais se traîner sa robe de gazon.
[La guerrière] C'était elle, c'était l'énorme sentinelle
Que Dieu même posa [pour la] comme garde éternelle
[Et de deux gr...] [Des mon...] Séparant à la fois vagues et passions
Ici [des... de...] deux [mers] océans [et des] et là deux nations.
(*Autre feuillet.*) La lune dans le ciel était large et superbe
[Et de ses rayons purs épanchait double gerbe]
Et jetait ses clartés comme une double gerbe
Du peuple catholique au peuple très chrétien.

Déjà employée par Marchangy dans sa *Gaule poétique* (t. III, p. 71), et par la *Caroléide*, de d'Arlincourt (chant X), la *Chronique des prouesses et faits d'armes de Charlemagne*, attribuée à l'archevêque Turpin, a fourni les détails légendaires du poème. La tragédie de *Roland* ébauchée par Vigny supposait, de bonne heure, Olivier à côté du héros carolingien. Deux vers énergiques, dans les brouillons du poète, se rapportent sans doute à la défense suprême du guerrier :

Trois fois il l'a dans l'air tourné comme une fronde,
Et ses genoux [ont crié] criaient comme un arbre courbé.

Vigny a, dans l'album de Marie Nodier, transcrit avec une répétition négligente, corrigée depuis, les premières strophes du *Cor* :

Que de fois, seul dans l'ombre, à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et *quelquefois* pleuré.

La Sérieuse, écrite «à Dieppe, en 1828» (ou en 1827, cf. plus haut?), fait bonne mesure à l'ardeur navale du poète et tente de rivaliser avec les grandes constructions lyriques de Victor Hugo dans ses *Odes* et ses *Orientales*. Sans doute son mouvement initial lui vient-il du *Chant des Pirates*, de Fontan (*Mercure de France au XIXe siècle*, 1826, t. XIII, p. 573) :

Qu'il était beau, notre navire,
Sur son chantier semé de fleurs!

Peut-être aussi Vigny a-t-il connu, dans le grand port normand, une ballade populaire nautique, telle que le *Combat de «la Surveillante»*, et le désir de donner une réplique à des poèmes comme les «odes navales» de Campbell, *The Battle of the Baltic* ou *The mariners of England*, que connaissent ses nombreux amis anglais, lui a-t-il suggéré le dessein de ce poème. Il est douteux qu'il ait pratiqué l'ode de Saint-Amant sur le passage de Gibraltar et que le germe de ses vers se trouve dans ce «poème burlesque», ainsi que l'alléguait Jay (*Conversion d'un romantique, manuscrit de Jacques Delorme*, p. 86). Faut-il noter ici, en revanche, que le 3 septembre 1782, «le chevalier de Vigny, capitaine de vaisseau, sort de Saint-Malo avec la frégate l'*Hébé*, qu'il est malheureusement obligé de rendre à un vaisseau anglais qui lui donne la chasse» (*Gazette de France* du 4 octobre 1782)?

Pour les détails militaires, Vigny a consulté l'*Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie* d'Ader (Paris, 1826). Le feu Saint-Elme est un phénomène électrique qui fait apparaître, par un temps d'orage en mer, de petites flammes le long des mâts et des cordages. La tour des Arabes, près d'Alexandrie, est la «vieille tour» de la strophe XIV : Vigny a jugé bon de le dire dans une note expresse. On sait que, présentée par Vigny, *la Sérieuse* «fit naufrage» dans le salon de Mme d'Agoult le 20 avril 1829.

Un séjour à la Briche, en Beauce, en mai 1828 (?), aurait permis à Vigny d'écrire *Madame de Soubise*. Ce «conte du XVIe siècle» utilise un épisode donné par J. Le Frère, *La vraie et entière histoire des troubles et guerres civiles...*, Paris, 1574, sans doute dans sa troisième édition de 1584. «De Leyran sujet au Roy de Navarre, eschappé d'un nombre de coups, qui lui faisoient rendre le sang de tous costez : gagne la chambre de la Roine de Navarre, qu'il vit ouverte fort à propos : où il trouva salut en la douceur des dames. Le Baron du

Pont en Bretagne, surnommé de Soubize... avoit jà esté renversé corps sans âme par un autre corps de garde, comme il vouloit aller trouver l'Amiral (p. 558).» Il semble que, dès janvier 1828, Vigny invite ses intimes à entendre la lecture de son poème, ce qui reporterait sa composition à une date antérieure. Le *Pas d'armes du roi Jean*, la fameuse ballade d'Hugo, porte la date de juin 1828.

Même en admettant, chez Vigny, le désir de donner une expression directe aux tentatives de réorganisation sociale qui occupèrent si vivement les esprits après 1830, il est assez malaisé de reconnaître rien qui rappelle sa manière accoutumée dans le *Chant d'ouvriers* publié par le *Journal d'un poète* :

La vie est un vaste atelier
Où, chacun faisant son métier,
Tout le monde est utile...

PIÈCES DE CIRCONSTANCE ET SONNETS.

C'est vers le même temps que les derniers vers cités, et quand il est le plus engagé dans la campagne romantique et les fraternités d'armes entre artistes et poètes, que Vigny adresse à David d'Angers — auteur de son médaillon en 1828 — ces vers inscrits sur un exemplaire de *Cinq-Mars*, publiés par le *Vert-Vert* du 17 août 1837 et recueillis par L. Séché dans *Victor Hugo et les artistes* (t. II, p. 25; il faut les comparer à la pièce des *Feuilles d'automne* (juillet 1828) dédiée à *David, statuaire*) :

A vous qui soufflez une âme
Sur les flots du bronze en flamme,
Vous dont la puissante main
N'eut jamais d'étreintes vaines,
Vous dont le marbre a des veines
Où coule le sang humain...

Après la publication d'*Othello* en librairie, en janvier 1830, l'adap-

tateur mettait ces vers en tête de l'exemplaire qu'il adressait à sa principale interprète, Marie Dorval :

Quel fut jadis Shakespeare? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire — fortune — amour — pouvoir ou volupté!

Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

Commencée par une dédicace, l'année 1830 finit sur une poésie : le poète date du 31 décembre des ïambes que la biographie de Mme Dorval par E. Coupy a reproduits sans exactitude, et dont Vigny a fait la pièce finale d'un petit album richement relié où il a transcrit aussi *Paris* et *Les Amants de Montmorency* :

A vous les chants d'amour, les récits d'aventures,
Les tableaux aux vives couleurs,
Les livres enchantés, les parfums, les parures,
Les bijoux d'enfant et les fleurs;
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant;
Vous que l'illusion couronne, inspire, enivre
De bonheur ou de désespoir;
Reine des passions, qui deux fois savez vivre,
Pour vous le jour, pour tous le soir;
Pensive solitaire, ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux;
Des chants inspirateurs respirez l'ambroisie,
Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
Comme un phénix sous un cristal.

Un peu plus tard, l'envoi du manuscrit autographe et de la brochure de *La Maréchale d'Ancre* était accompagné de ce sonnet, dédié à l'artiste qui aurait dû être la principale interprète de la pièce :

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte vous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe! — Après nous ce sera pire chose;
La source en jaillissant est belle, et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux;

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici, destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

26 juillet 1831.

Les vers suivants, datés de 1839 dans le *Journal d'un Poète*, sont vraisemblablement ceux qu'Ed. Grenier, vers 1840, put lire «dans l'album de deux belles Américaines de Boston», Mlles de Pret :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
En langage français, quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles;
Vous lirez sans comprendre, et, sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir!

Delphine Gay, aimée jadis par Vigny et devenue Mme de Girardin, reçoit l'hommage de ces stances du 15 avril 1848, citées

par D. Stern dans ses *Souvenirs*, et publiées à la suite du *Journal d'un Poète* :

PÂLEUR.

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille
Et la Muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur!

C'est encore à une femme (Mme Holmès?) que le poète adresse des vers datés, dans le *Journal*, de décembre 1850 :

STANCES.

Tu demandes pour qui, sous leurs plumes nouvelles,
Ces vers, oiseaux naissants, volaient, chantaient en chœur?
Ce n'est que sur ton sein qu'ils ont ployé leurs ailes,
Jamais ils n'ont souffert un œil profanateur.
Ingrate, pour toi seule ils veulent apparaître.
Ils sont nés d'un soupir, de tes baisers peut-être,
Et, comme ton image, ils dormaient dans mon cœur!

Si tu le veux, pour toi solitaire et dans l'ombre,
Ils chanteront tout bas, et ton sein agité
Couvrira comme un nid leur essaim doux et sombre.
Mais n'aimes-tu pas mieux, orgueilleuse beauté,
Leur donner l'essor libre et le ciel, leur empire,
Suivre de tes grands yeux leur passage, et te dire :
« Mon nom avec l'amour sous leur aile est caché »?

Une visite à l'Institution des Sourds-Muets est-elle le point de départ de ces alexandrins, rapportés au mois d'août 1839?

AUX SOURDS-MUETS.

Enfants, ne maudissez ni Dieu ni votre mère.
Vous êtes plus heureux que Milton et qu'Homère.
Vous voyez la nature et pouvez y rêver,
Sans craindre que jamais la parole vulgaire
Ose par votre oreille à votre âme arriver.

Le silence éternel est votre tabernacle,
Et votre esprit n'en sort que selon son désir;
Il ouvre quand il veut et ferme le spectacle;
Dans le livre ou la vie, il choisit son oracle,
Et de toute beauté ne prend que l'élixir.

Un des plus chers amis littéraires de Vigny reçoit ces quatre stances en vers de dix pieds — les seuls de ce rythme qu'il semble avoir écrits — que M. Paul Lafond a publiées dans l'*Aube romantique :*

A JULES DE RESSÉGUIER.

Quatre vers heureux tombés de votre aile
Quatre fois par jour disent leur chanson.
L'heure de l'oiseau que l'aurore appelle
Et l'heure où l'aiguière attend l'échanson,

L'heure où l'écolier quitte sa leçon,
L'heure où le poète entend Philomèle.
Ces quatre moments, sur un air très doux,
Écoutent chanter quatre vers de vous.

Mais ni l'oiseau bleu, niché dans les arbres,
Ni l'humble échanson qui lave un cristal,
Ni l'écolier blond couché sur les marbres,
Ni le rêveur calme, au rêve inégal,

Ne verront passer au son des quatre heures
Sur nos escaliers et dans nos demeures
Un ami joyeux d'un temps que j'aimais,
Un ami charmant qu'on ne voit jamais.

Mercredi 27 avril 1845.

Le 2 septembre 1855, Vigny dédie à Mme Ristori, la grande tragédienne italienne — à qui Lamartine, en août, vient d'adresser une pièce de vers enthousiaste — ces quelques lignes qui font allusion au passage fameux du XXXIIIe chant de l'*Enfer* en même temps qu'au grand succès de l'actrice :

A MADAME RISTORI

après la représentation de MYRRHA.

Myrrha nous a pris tous dans sa large ceinture
Sanglante et dénouée. — Elle apparut ici
Comme la Passion brûlant dans la Sculpture.
— Le livre de la Bible eût dit de vous ainsi. —

La France s'est levée, elle vous a louée
Comme la femme forte, heureuse et dévouée,
Fille du beau pays où résonne le si !

Attribuera-t-on enfin la date du 13 décembre 1860 à ces vers d'occasion, extraits par Spoelberch de Lovenjoul du *Forez littéraire et artistique?* La traduction d'Horace par Janin et son anniversaire peuvent suggérer cette date.

A JULES JANIN

(*Pour le jour de sa fête*).

Merci, mon cher poète, à ton fifre charmant;
Harmonieux et tendre, il captivait mon âme,
Les flots n'ont pas noyé tes sons, et l'Océan
Ne les a pas couverts d'une oublieuse lame.
Comme un parfum de fleurs, comme un aimable encens,
Ils sont montés, pieux, vers la céleste voûte.
D'illustres morts suivaient tes rêves et tes chants.
Béranger te sourit, Chateaubriand t'écoute.

Et moi je viens, l'un des derniers,
Près de ces noms prendre ma place.
Je te couronne de lauriers
Que pour toi m'a remis Horace.

Vigny n'a recueilli aucun sonnet dans ses *Œuvres complètes* et Sainte-Beuve croyait qu'il n'en avait jamais écrit; peut-être cette forme

condensée de versification était-elle artificielle à son gré, trop éloignée en tout cas de la poésie «prophétique» à laquelle il a toujours tendu. Aussi est-ce surtout par le *Journal d'un Poète* qu'ont été connues les pièces de ce genre. Vigny date du mois de mars 1836, après l'exécution de Fieschi et de ses deux complices le 19 février, des vers où la versatilité de la grande ville est flagellée durement, et avec moins de merci que dans *Paris* :

L'ESPRIT PARISIEN.

Esprit parisien! démon du Bas-Empire!
Vieux sophiste épuisé qui bois, toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse engourdit tes ennuis,
Les gloires du matin, la meilleure et la pire;

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin,
Leur mesurant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Poussant jusques au cœur ta lèvre de vampire;

Tu ris! — Ce mois joyeux t'a jeté trois par trois
Les fronts guillotinés sur la place publique.
— Ce soir, fais le chrétien, dis, bien haut, que tu crois.

A genoux, roi du mal, comme les autres rois!
Pour que la Charité, de son doigt angélique,
Sur ton front de damné fasse un signe de croix.

La politique extérieure de la Monarchie de Juillet le ramène à l'ancien sujet de *Suzanne*, qui sert de thème à ce sonnet daté du 14 mai 1837 :

DANIEL.

Comme les deux vieillards qui poursuivaient Suzanne,
Pierre le chasseur d'ours et George le marchand
Te font la cour, ô France! et leur esprit méchant,
N'ayant pu te séduire, à grands cris te profane.

Ils veulent qu'à la mort le juge te condamne
Pour te fouler aux pieds du levant au couchant,
Pour effacer ton nom et partager ton champ,
Et se passer entre eux l'impure courtisane.

Mais que vienne un esprit parlant au nom du Ciel,
Et, troublant les conseils de la voix qui t'accuse,
Il dira, pour changer l'absinthe amère en miel :

« Son esprit est troublé, mais il est pur de fiel
Et plus grand, devant Dieu, que votre esprit de ruse;
Moi, je la sauverai, car je suis Daniel. »

Sous la date du 9 mai 1838, un autre sonnet, donné à la suite du *Journal*, exprime une idée, assez peu fréquente chez Vigny, sur les inconvénients du savoir :

LA TRINITÉ HUMAINE.

Il existe dans l'homme une trinité sainte :
La Volonté, l'Amour et l'Esprit sont en nous,
Comme dans le triangle, éblouissante enceinte,
Père, Fils, Esprit-Saint forment le Dieu jaloux.

Mais de ces trois pouvoirs dont nous sentons l'étreinte,
Le plus beau pour la terre était son jeune époux
Qui, descendu des cieux, lui laissa son empreinte,
C'était l'Amour, le Fils, si puissant et si doux.

Or, nous l'avons tué par notre expérience,
Comme un docteur éteint une ardente substance
Dans un air refroidi qu'il croit être épuré.

A présent, il ne reste en notre conscience
Que deux flambeaux noircis par l'humaine science :
— La Volonté méchante et l'Esprit égaré.

Un ancien compagnon des luttes romantiques reçoit les vers suivants, comme un accusé de réception de ses *Sonnets* (Paris, 1851), dont l'un, *Les Statues*, était dédié à Vigny.

A ÉVARISTE BOULAY-PATY.

Il est une contrée où la France est bacchante,
Où la liqueur de feu mûrit au grand soleil,
Où des volcans éteints frémit la cendre ardente,
Où l'esprit des vins purs aux laves est pareil.

Là, près d'un chêne, assis sous la vigne pendante,
Des livres préférés j'assemble le conseil;
Là, l'*octave* du Tasse et le *tercet* de Dante
Me chantent l'*Angelus* à l'heure du réveil.

De ces deux chants naquit le sonnet séculaire.
J'y pensais, comparant nos Français au Toscan.
Vos sonnets sont venus parler au solitaire.

Je les aime et les roule, ainsi qu'un talisman
Qu'on tourne dans ses doigts, comme le doux rosaire,
Le chapelet sans fin du santon musulman.

15 avril 1852.

ÉLÉVATIONS.

Douze pièces devaient composer un recueil intitulé *Élévations*, conçu d'assez bonne heure, annoncé après le volume de 1829 et resté à l'état de projet. «J'ai nommé ces poèmes *Élévations*, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je le puis faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures : la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu.» Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de J. de Maistre, les interlocuteurs du 7e Entretien songeaient à des «Élans philosophiques» auxquels devaient peut-être correspondre, dans un mode lyrique, ces «élévations» ou «élévations divines», comme il arrive parfois à Vigny d'écrire. Les *Élévations* de Bossuet *sur les mystères*, d'autre part, n'étaient peut-être pas ignorées de l'auteur d'*Éloa*. Dès le 7 novembre 1826, Vigny ébauche un de ces poèmes, «étant malade».

J'ai rêvé que j'étais mort et que j'allais à Dieu.

ÉLÉVATION.

Dis-moi la main qui t'enlève,
O mon âme! et dans un rêve

Te montre la vérité?
D'où vient qu'un songe m'emporte
Jusques au seuil de la porte
Qu'entr'ouvre l'Éternité?
C'est ici que l'homme arrive :
Oui je reconnais la rive
Jusqu'où ce nocher dérive
Roulé dans le flot des temps;
J'entre dans le port de l'âme
Je vais m'asseoir dans la flamme,
La place que j'y réclame
Est vide depuis longtemps...

La même intention subsiste dans un fragment inédit du *Journal :* «ÉLÉVATION. — La maladie est un Ange qui vient vous faire souffrir pour vous purifier aux yeux du Seigneur.»

On trouvera dans le *Journal d'un Poète,* à l'année 1824 (?), une «élévation» projetée : «Nos jours s'épuisent à notre insu, comme les cailloux semés par le Petit Poucet.» Peut-être la «comparaison poétique» relative à l'Islande (*Journal*) devait-elle prendre, elle aussi, cette forme : «Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poète voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.»

Autre projet d'«élévation», mentionné par le *Journal d'un Poète* pour 1835 :

Dieu voit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre.

Or ce jeune homme était très-malheureux et se tua avec une épée.

Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait? pourquoi as-tu détruit ton corps? »

L'âme répondit : « C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs? »

Enfin le *Journal inédit,* dont M. Dorison veut bien me communiquer d'importants extraits, renferme, pour 1830, des notations de

même titre qui rattachent cette série de poèmes à quelques-unes des œuvres ultérieures :

Colère. — Dieu. Sais-je ce que vous êtes, et si vous existez?

O Dieu, toutes les religions veulent dire que l'homme désire deux choses : que tu sois et que son âme soit immortelle... J'ai en moi ces deux désirs.

La dernière du volume. Je le dis devant vous, Seigneur, j'ai fini une œuvre que vous savez être consciencieuse, mais qui sera attaquée. Les uns me diront dévot, les autres impie; les premiers parce que je me suis incliné devant vous, les seconds parce que je vous ai parlé des coupables; comme si les bons avaient besoin de ma prière!... O mon Seigneur, vous aimez ceux que le Mal a égarés, et vous avez une pitié pour chacune de nos passions puisque vous daignez donner à des criminels des consolations dans leur crime lui-même.

Parmi les «élévations» qui sortirent, au moins à demi, des limbes de la pensée, une ébauche encore, que son vers initial assigne au 27 mars 1829 :

Tombe dans le Néant, trente-deuxième année!
Temps maudit et fatal si lentement compté;
Efface pour jamais ton heure empoisonnée
Du cadran de l'Éternité.

Que l'aiguille de Dieu jamais encor ne passe
Sur un chiffre aussi noir, car l'aiguille en passant
Pour longtemps traînerait le venin dans l'espace
Comme un [pied, rougi par le sang]
blessé traîne du sang.

[Tombe] Et les ans qui suivraient seraient
[souillés encore] teints de ta rouille...

Cependant le recueil n'a jamais vu le jour : deux «élévations» seules ont pris place parmi les œuvres du poète, qui se trouvait particulièrement voué, vers 1830, à ce genre d'inspiration : car Marie Dorval s'égayait, au témoignage d'Al. Dumas, des «petites élévations» que lui faisait son singulier amant. C'est pour elle, en effet, que le poète a recopié, dans un petit album élégant et intitulé *Divines Élévations, recueil,* les pièces qu'il appelle onzième et douzième.

La première en date semble celle-ci : *Les Amants de Montmorency.* Le 27 avril 1830, un pèlerinage poétique à Montmorency, où se sont tués, un an auparavant, deux amoureux dont les journaux

ont parlé, est le point de départ d'un poème où l'influence de la «couleur» et du «rythme brisé», chers au Cénacle en 1828, est notable (Vigny vient de lire les *Consolations* de Sainte-Beuve). Le fait-divers était banal, et le *Voleur* du 20 mai 1829, une brochure intitulée *Les trois derniers jours d'un suicide,* avaient relaté sans brièveté l'aventure de Stéphane, caissier d'un journal, âgé de vingt ans, et de son amie la modiste, qui en avait dix-sept. Vigny a repris ces détails (cf. J. Giraud, *Revue bleue* du 27 mai 1911) et s'est efforcé de les faire passer au plan supérieur d'une «élévation». Une romance de Masini avait déjà, en 1829, chanté *Le Suicide de Montmorency.*

Variantes du manuscrit Dorval : v. 24. [de bosquets clairs] d'arbres rangés; v. 61. Quand l'amour m'a touché; v. 86. Laissaient longtemps couler avec l'âme et le sang; v. 101. gros de fiel; v. 117. Qu'elle montre aux passants en contant le *trépas.*

Paris, «élévation onzième», est daté du *6* janvier 1831 dans le manuscrit. L'extraordinaire effervescence qui bouillonnait dans la capitale, aux environs de la Révolution de Juillet, a frappé tous les témoins et surtout ceux qu'attirent mennaisianisme ou saint-simonisme : c'est, pour les poètes et les sociologues, une sorte de lieu commun que la fièvre et l'instabilité des idées et des énergies qui faisaient de la Cité un étrange *pandaemonium.* Vigny connaît *Paris* d'A. de Beauchesne (mai 1827, dans *Souvenirs poétiques,* 1830), *la Cuve* de Barbier, *Paris* de Gautier, le jeune poète qui vient de lui être recommandé : autant de poèmes qui exprimaient la même curiosité anxieuse à laquelle Vigny donne un accent visionnaire, à la Ballanche, à la manière aussi des messianistes polonais.

C'est surtout le prosélytisme de Paris, la «vitesse d'application de ses idées» qui l'inquiète : à des images suggérant la vie désordonnée de la ville (cf. J. Giraud, *Revue germanique,* mars 1912) s'ajoutera principalement le symbole de la Roue, cher à Ezéchiel, et dont se servait justement un personnage shakespearien : «[La majesté royale] entraîne avec elle tout ce qui est près d'elle : c'est une roue colossale fixée au sommet de la plus haute montagne, et à ses immenses rayons dix mille moindres objets sont attachés et engrenés : et, quand elle vient à tomber, toutes ces infimes annexes, toutes ces minimes dépendances accompagnent la ruine bruyante... (*Hamlet,* III, 3).»

Vigny a indiqué, dans des notes imprimées, que les trois principales tendances qu'il entendait désigner à son symbolique Voyageur étaient le néo-catholicisme de Lamennais (*L'un soutient, en pleurant, la*

Croix dépossédée), le libéralisme de B. Constant (*«Liberté!» crie un autre...*), mort le 8 décembre 1830, désolé «de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites» (*Journal*), le réformisme saint-simonien (*... une famille forte... celui-là, qui parle après Jésus...*) et son nouvel «associationnisme». On a proposé une allusion au modeste Senancour pour *des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié :* pourquoi pas Vigny lui-même et ses pareils?

Dans une lettre inédite du 15 septembre 1851, l'intention apocalyptique impliquée dans ce poème triomphe à demi. «On crut les temps accomplis, et que le ciel allait écraser la ville enivrée et livrée au plaisir du sang. Mais non, l'Ange exterminateur s'est mis à genoux, il retient encore son glaive, il révère la force qui est en nous. Il craint de frapper le dernier coup après lequel il crierait lui-même : «Pour longtemps le monde est dans la nuit.»

Le manuscrit ci-dessus offre peu de variantes, en dehors des rectifications adoptées dans notre texte. V. 52, Vigny avait écrit *sève,* corrigé en *vigueur;* v. 135, Ni le pain, ni le vin, ni le sang, ni l'hostie; v. 233, mais abaissons *les* yeux. Les majuscules chères au poète ont, dans ce manuscrit, libre carrière...

Sans procéder exactement du même genre d'inspiration, certains vers de Vigny, dans le même temps, restent assez voisins de cette poésie extatique dont le point de départ est fourni par la réalité. Ceux que voici sont inspirés par l'angoisse où le laissait, après la seconde attaque de paralysie de sa mère, cette chère santé :

PRIÈRE POUR MA MÈRE.

Ah! depuis que la mort effleura ses beaux yeux,
Son âme incessamment va de la terre aux cieux.
Elle vient quelquefois, surveillant sa parole,
Se poser sur sa lèvre, et tout d'un coup s'envole;
Et moi, sur mes genoux, suppliant, abattu,
Je lui crie en pleurant : «Belle âme, où donc es-tu?
Si tu n'es pas ici, pourquoi me parle-t-elle
Avec l'amour profond de sa voix maternelle?
Pourquoi dit-elle encor ce qu'elle me disait,
Quand, toujours allumé, son cœur me conduisait?
Ineffable lueur qui marche, veille et brûle,
Comme le feu sacré sur la tête d'Iule...»

Septembre 1833.

et jetant, par éclats, leurs mobiles lueurs
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle
Ses flancs plus élancés que ceux de la gazelle
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or
Sont bruns; et, comme il sied aux filles de Hatsor
Ses deux seins tout chargés d'amulettes anciennes
Sont chastement pressés d'étoffes Syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont mis
~~comme ceux des~~ ~~grands dieux~~, ~~comme ceux d'Ambis~~
Comme ~~sont~~ les deux genoux du colosse Ambis.
Elle s'endort sans force et vaincue et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure ~~de~~ chant funèbre et douloureux.
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

Fac-simile réduit du manuscrit de *La Colère de Samson*.

Si l'on compare l'idée du fragment suivant à un passage de *Servitude et Grandeur militaires* (dans la présente édition, p. 246), on sera disposé à lui attribuer la date de 1835 environ :

L'ORGUE.

Les églises du Christ jour et nuit sont ouvertes;
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.
L'étranger n'y vient voir que les lignes du cintre;
Les tableaux des martyrs n'ont devant eux qu'un peintre
Qui, debout, l'œil en flamme et la main sur le cœur,
Adore saintement la forme et la couleur;

Et l'Église sans foi, ce triste corps de pierre
Qui dans l'autre âge avait pour âme la prière,
L'Église est bien heureuse encore qu'aujourd'hui
Les lévites de l'art viennent prier pour lui.

Après avoir pris possession, en septembre 1838, du petit manoir du Maine-Giraud, le poète exhale ses sentiments dans ce début d'invocation :

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours!
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer!...

La Colère de Samson, datée de Shavington (7 avril 1839) peut assez légitimement être attribuée au cycle des *Élévations*. C'est le 6 octobre 1838 que Vigny écrit à Pauline Duchambge, l'amie intime de Mme Dorval : «Tout est fini.» Les derniers fragments du *Journal* pour 1838 (or Vigny part pour Londres en novembre) témoignent du sentiment complexe d'une liberté douloureusement conquise, et un projet de *Milon de Crotone* apparaît. «O femme méchante! ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne... A présent, les animaux vils vont te dévorer...» Mieux que l'antiquité classique, la Bible

— Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie
et trois fois a versé des pleurs hypocrites
qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
de se voir découverte ensemble et pardonnée.
Car la bonté de l'Homme est forte et sa douceur
écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

Mais enfin je suis las. — J'ai l'âme si pesante
que mon corps gigantesque et ma tête puissante
qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
ne la peuvent porter avec tout son chagrin.

Toujours voir serpenter la vipère dorée
qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ;
toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
sa femme, enfant malade et douze fois impur !
— toujours mettre sa force à garder sa colère
dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
d'où le feu s'échappant irait ~~tout~~ dévorer.
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
c'est trop ! — Dieu s'il le veut peut balayer ma couche.
J'ai donné mon secret ; Dalila va le vendre
Qu'ils seront beaux ~~[illegible]~~ les pieds de celui qui viendra
pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera sera !

Fac-simile réduit du manuscrit de *La Colère de Samson*.

fournit au poète l'image nécessaire, et le chapitre XVI des *Juges* fera passer dans ses vers son âcre orientalisme. Le *Samson agonistes* de Milton, éclatant en reproches contre Dalila quand il s'arrête de tourner sa meule dans Gaza, a pu préciser l'amertume misogyne et splendide du héros vaincu : mais le *Paradis perdu,* aux chants IX et X, évoquait incidemment la prostituée philistine au «giron lubrique», et faisait maudire la femme perverse et fragile par l'homme séduit et déçu (cf. Lesans, *Rev. d'hist. litt.,* 1911, p. 885). Le *Journal inédit* mentionne, dès le 27 novembre 1835 (?), un projet de *Dalila,* «symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide qui livre à ses ennemis celui qui l'aimait, livre les secrets de sa conscience ou de son génie, le vend à ses adversaires, lui si grand, si fort qu'il n'était vulnérable que par elle». Et le 7 avril 1839 : «Depuis longtemps j'avais le sentiment de la conception de ce poëme dans la tête, mais le dessin ne me satisfaisait pas. En voyageant et en passant à Tours, j'ai écrit dans une auberge, au mois de décembre, une esquisse en prose dont le mouvement était bien jeté. Je l'ai crayonnée et je l'ai oubliée en portefeuille. Un jour à Londres je l'ai regardée comme un peintre regarde l'esquisse d'un autre peintre et, la jugeant comme œuvre d'art, je l'ai approuvée et me suis donné l'autorisation de peindre le tableau. Hier ici j'ai pris la toile et je l'ai peint en deux jours. C'est une bonne manière de faire.»

Un manuscrit entièrement recopié à une date tardive corrige : *J'adorerai les pieds* en : *Qu'ils seront beaux* (v. 107) et barre au vers 28, avant la leçon actuelle, cette première rédaction :

> Comme ceux des grands Dieux d'Égypte d'Anubis
> Comme ceux d'Anubis...

Le même manuscrit donne au vers 59 la leçon : «Sous son bras, sous son cœur». Enfin la diérèse *ti-èdes* est bien fournie par ce texte.

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

Plus abstraite à vrai dire que philosophique, une pièce de vers de Vigny célébrait, en 1841, l'intuition géniale d'un enfant prodige, le mathématicien Henri Mondeux. La livraison du 1er mai 1841 de la

Revue des Deux Mondes donne, en une sorte de post-scriptum hâtif, cette courte pièce «écrite hier» — exactement le 28 avril, — après une présentation de Mondeux. Il est curieux de comparer l'interprétation que fait Vigny de ce don arithmétique avec le *Rapport sur les procédés de calcul imaginés et mis en pratique par un jeune pâtre de la Touraine,* rédigé par Cauchy au nom de la commission de l'Institut qui examina Mondeux (*Comptes rendus de l'Académie des sciences,* séance du 14 décembre 1840).

LA POÉSIE DES NOMBRES.

Les Nombres, jeune enfant, dans le ciel t'apparaissent
Comme un mobile chœur d'Esprits harmonieux
Qui s'unissent dans l'air, se confondent, se pressent
En constellations faites pour tes grands yeux.
Nos chiffres sont pour toi de lents degrés informes
Qui gênent les pieds forts de tes Nombres énormes,
Ralentissent leurs pas, embarrassent leurs jeux.
Quand ta main les écrit, quand pour nous tu les nommes,
C'est pour te conformer au langage des hommes;
Mais on te voit souffrir de peindre lentement
Ces Esprits lumineux en simulacres sombres,
Et, par de lourds anneaux, d'enchaîner ces beaux Nombres
Qu'un seul de tes regards contemple en un moment.
— Va, c'est la Poésie encor qui dans ton âme
Peint l'algèbre infaillible en symboles de flamme,
Et t'emplit tout entier du divin élément :
Car le Poète voit sans règle
Le mot secret de tous les sphinx,
Pour le ciel il a l'œil de l'aigle,
Et pour la terre l'œil du lynx.

Si les «symboles» et les «paraboles» occupaient depuis longtemps la pensée du poète, c'est à présent que son activité s'approprie avec confiance la forme du poème philosophique. Et il pourra observer (*Journal inédit,* 6 octobre 1843) que «tous les grands problèmes de l'humanité peuvent être discutés dans la forme des vers. Je l'ai prouvé, je le démontrerai dans les poèmes quand le volume sera complet.»

Publiées, en partie, de son vivant dans la *Revue des Deux Mondes* (voir plus loin, p. 399), ces pièces se présenteraient dans l'ordre chronologique suivant, si l'on admet que leur forme connue leur a été donnée en vue de cette publication.

La Sauvage. — La question des «races inférieures» et des fatalités dont les menace la civilisation européenne préoccupe Vigny dès la conquête de l'Algérie. Un fragment de manuscrit (1831?) porte, à ce sujet, les réflexions suivantes, analogues à quelques détails d'un article sur les *Français en Afrique,* et où subsiste une influence maistrienne :

L'humanité a les mêmes droits sur elle-même qu'un homme sur son corps pour le guérir. [Comme la vie est essentielle] Si l'on préfère la vie à la mort on doit préférer la civilisation à la barbarie. Nulle peuplade dorénavant n'aura le droit de rester barbare à côté des nations civilisées. [Le mahom...] L'Islamisme est le culte le plus immobile et le plus obstiné, il faut bien que les peuples qui le professent périssent s'ils ne changent de culte. — Les générations présentes sont à plaindre et leur guerre semble juste. Mais les générations futures seront à féliciter et leur paix sera heureuse; ils [célébreront la brav...] honoreront la bravoure de leurs pères précisément comme les Anglais honorent celle des Saxons tout en vivant dans la civilisation normande.

La lecture des livres élogieux où de modernes enquêteurs aux États-Unis, Tocqueville dans sa *Démocratie en Amérique* (1836; cf. surtout I, 39; II, 226; III, 108), Michel Chevalier dans ses *Lettres sur l'Amérique du Nord* (1836; cf. surtout I, 174 et 288; II, 226) rendaient hommage à l'effort civilisateur des Anglo-Saxons du Nouveau Continent, semble amener Vigny — ancien lecteur de F. Cooper — à glorifier la loi d'Europe sous sa forme britannique, et à justifier ses rigueurs. Vigny a aussi lu de près *Marie,* par G. de Beaumont, «roman mal conçu... avec quelques bonnes observations». Ainsi, malgré des méprises dans le détail de la description et de l'ethnographie, sa manière de poser le problème des «races supérieures» s'appuie sur des garants réputés. Et désormais Joseph de Maistre, avec son explication des déchéances sauvages, se trouve rejeté. «J'ai voulu prouver, écrit le poète à Mlle Maunoir le 31 janvier 1843, que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime J.-J. Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien.» De sa lecture de *Marie,* il garde des impressions que traduisent ses notes, «Industrie, cœur glacé de l'Amérique», «Société et civilisation des choses distinctes», «traversée de la forêt très bien». Beaumont, qui citait Tanner et ses *Mémoires... ou Trente années dans les déserts de l'Amé-*

rique du Nord, a sans doute incité Vigny à lire aussi ce voyageur (cf. J. Giraud, *Rev. d'hist. litt.*, janvier 1914). «Sagamité, pâte de maïs», dit une note du poète.

La Mort du Loup. — Vigny intitulait ainsi, vers 1836, un épisode important d'un roman chouan auquel il travaillait (chap. IX : «Timoléon blessé est pris par les grenadiers... il refuse de marcher... fusillé»). Un souvenir byronien fournissait au poète cette saisissante image : «Le chameau marche muet sous les plus lourds fardeaux; le loup meurt en silence. Profitons de l'exemple qu'ils nous donnent. Si des animaux d'une nature inférieure et sauvage savent souffrir sans se plaindre, nous qui sommes formés d'une argile plus noble, sachons souffrir comme eux; ce n'est d'ailleurs que pour un jour.» (*Childe Harold*, IV, XX). Il est peu probable que Vigny doive un supplément d'inspiration à la Louve romaine évoquée par Macaulay dans ses *Lays of ancient Rome* (cf. *Revue d'hist. litt.*, 1909, p. 350) : les dates seules s'y opposeraient. Il semble qu'il ait pu lire cette pièce à Mlle Maunoir assez longtemps avant sa publication en 1843, puisqu'il rappelle alors «l'estime que vous en faites». En tout cas, il pourra dire à son ami de Lagrange : «C'est une saignée pour moi, que d'écrire quelque chose comme *La Mort du Loup.*» C'est en effet la «courageuse résignation», le «désespoir calme» accompagné d'effort désintéressé, qui trouve son symbole dans ce poème. Un manuscrit où Vigny a écrit «bon à imprimer» offre quelques différences de ponctuation, et cette variante au vers 19 :

Le plus vieux des chasseurs...
A regardé le sable, attendant, à genoux,
Qu'une étoile jetât quelque lueur sur nous;
Puis, tout bas, a juré que ces marques récentes
Annonçaient...

v. 33. [Leur forme] L'allure était semblable...

Dans une lettre à son ami Léon de Wailly, le 2 avril 1843, Vigny fait allusion à *La Flûte* «telle que vous la connaissez» : il s'agit de la publication de ce poème dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1843. Il est probable que le souci que l'infortuné Lassailly, depuis quelques années, donnait au poète précisait pour lui un douloureux problème. «Il y en a qui sont malheureux et se plaignent sans cesse, lui, il était laborieux et faisait l'*heureux* pour ne fatiguer personne, mais je le devinais. Il a été jusqu'à ce que la force lui ait manqué. La

fatigue l'a abattu comme un taureau qu'on assomme... Voyez donc encore cette affreuse chose de la vie : quand le malheur est décent il s'empêche lui-même d'être secouru à temps.» (Lettre à Mme de Lagrange, 23 mai 1840.) La proposition de Bonald : «L'homme est une intelligence servie par des organes» amenait le poète, toujours préoccupé de l'énigme de la «justification» — par les œuvres? par la foi? par la bonne volonté? — à se demander quelles fâcheuses imperfections matérielles empêchent souvent une belle âme de se manifester. Chose curieuse, il rejoint dans son évocation du pauvre flûtiste, heureux de la mélodie qu'il porte en lui et que trahit l'indiscret instrument, La Bruyère et cette pensée des *Caractères*, chap. *De l'Homme :* «Le sot ne meurt point... il gagne à mourir... [son âme] rougit de son propre corps et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée si longtemps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot et qu'un stupide; elle va d'égal avec les grandes âmes, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit.» L'histoire de Malebranche, «à demi idiot jusqu'à dix-sept ans, il fait une chute, on le trépane, il devient homme de génie», illustrait la thèse de Vigny. Le *Journal inédit* mentionne de même, le 15 décembre 1861, Beethoven sourd, Grétry avant le trépan, à l'appui de l'«égalité des âmes».

Quant au symbole même du poème, c'est une image que le prince Hamlet emploie coup sur coup (III, 2) : «Bienheureux sont ceux qui ont le sang et l'esprit si bien entremêlés qu'ils ne sont pas une de ces flûtes sur lesquelles le doigt de la Fortune jouerait n'importe quel air...» «... Parbleu! croyez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte? Appelez-moi l'instrument que vous voudrez... vous ne pourrez pas jouer de moi.»

Certains projets d'«élévations» ou de poèmes, dans le *Journal inédit*, font prévoir — dès 1830 — *Le Mont des Oliviers*. Bien qu'Auguste Callet (*Nation* du 9 février 1864) se souvienne d'avoir lu cette pièce «aux environs de la révolution de 1830», il ne semble pas qu'on puisse en placer la genèse véritable avant 1839 ou 1840, quand Vigny, lecteur de Strauss, fait tomber «la herse» entre la Divinité et l'Homme. Il a vu chez lady Blessington le tableau de Mantegna, *L'Agonie au jardin;* il connaît *Le Songe*, de Jean-Paul, morceau fameux dont les romantiques français ont ressenti le funèbre fantastique; les évangiles, surtout celui de saint Matthieu, chap. XXVI, lui restent familiers. Ce cadre émouvant lui permettra de concentrer, en un instant unique d'angoisse auquel la Terre et l'Humanité s'associent, toutes les inquié-

tudes qu'un miracle eût pu éclaircir alors. Le 2 avril 1862 (ou 1863?), la strophe du «Silence» dégagera orgueilleusement la conclusion agnostique opposée à cette fin de non-recevoir. Dans l'intervalle, les vers avaient paru, et Vigny avait pu écrire, le 24 novembre 1843 : «Qu'ils soient imprimés ou non, cela m'importe peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits...»

Un manuscrit de sept pages dont la première a été récrite à l'encre bleue, et qui est une copie antérieure à 1862, offre peu de variantes. Vigny, qui cite ses sources bibliques comme dans certains brouillons de sa jeunesse, note l'indication des évangiles, avec cette mention expresse : «Saint Luc est le seul (v. 43) qui parle de l'ange qui fortifia J. C.» Pas d'intervalle entre les vers 13 et 14; beaucoup de majuscules et peu de virgules :

v. 15. [sa poitrine
Se gonfle; un souffle (?) fort bruit dans sa narine.
Il s'étonne...]
v. 52. Comme aux trésors l'obole...
v. 57. Par le sang de [ma chair] mon corps...
v. 69. [Détourne] Éloigne ce Calice...
v. 70. [le flot] de la mer...
v. 136. [Le couvrent des sueurs de la lente agonie]

Voici quelques indications qui, dans le *Journal inédit*, concernent le même sujet :

(1842). Le Créateur a dit : Vivez dans l'ignorance...

(1862). Le silence de Dieu. Faites comme Bouddah silence sur celui qui ne parle jamais.

(4 mars 1863). «La Divinité *une* ou *triple* est *inconnue*, *invisible* et *muette*... Rends-lui silence pour silence. N'est-ce pas là ce que veut la justice? Ni dans tes paroles ni dans tes actes ne prononce ou son nom ou ses actes.»

Cette dernière citation, voisine des réflexions suscitées chez Vigny par des incidents divers (Renan, *Vie de Jésus*, fin juin 1863; *Avertissement*, de Mgr Dupanloup, *aux pères de famille*, 1863), témoigne d'une préoccupation obstinément agnostique. D'ailleurs, un cahier du *Journal inédit* relatif à 1851 donne déjà «la strophe qui peut suivre le poème du Mont des Oliviers», sous le titre de *Stances : le Silence*, avec ce premier vers légèrement différent :

S'il est vrai qu'au jardin des Saintes Écritures...

Mais c'est bien en juin 1863 que réapparaissent les confirmations les plus explicites de la «strophe du Silence» :

Ainsi ce fut en vain que Dieu cria vers Dieu...

Le fils de l'Homme n'eut point de réponse.

Ainsi le Ciel muet n'a rien voulu nous dire...

La chaîne de la Terre au Ciel qui a tenté de former ses anneaux... la terre abandonnée qui roule dans le vide. Cependant le désir est si grand de se sentir soutenus par ce Ciel sans pitié que dans ce que nous avons pris pour une *manifestation* du pacte la conduite de Dieu a éclaté.

La Maison du Berger. — Vigny ébauche, dans le courant de 1838, et surtout en juin, des «lettres» qu'il adresse en esprit à *Éva*, et où s'exhalent son amertume et son inquiétude à l'égard du sexe auquel appartient Mme Dorval. «Éva me désespère... Elle a pris mon âme pendant sept années... La faiblesse et la liberté tuent les femmes... Son amitié est dangereuse pour les hommes... Elle a de brusques élans qui ressemblent à l'amitié et aux élans inspirés du dévouement...»

D'autre part, les deux projets ci-dessous de l'actuelle strophe 3 témoignent (1836?) d'un point de départ ardemment personnel, mais qui reste mystérieux :

Si ton beau corps pâlit de se voir face à face
De ce mort ranimé que l'on dit ton époux,
Si ta main s'amaigrit dans cette main de glace
Qui n'a de mouvement qu'un mouvement jaloux;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges
Et si ton beau front pur est rougi par des songes
Qui me vengent dans l'ombre en te parlant de nous,

Pars courageusement...

Si ton corps séparé de ce corps qui le presse
Et le berce [endormi] la nuit comme un lit palpitant,
Est contraint de cacher ton âme de maîtresse
Et d'en montrer une autre au profane insultant,
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend;

C'est, par contre, à une image symbolique de la Femme, à un «éternel féminin» que s'élève peu à peu la figure d'Éva. Elle est «dans

un nuage avec un arc-en-ciel à ses pieds» (*Journal inédit*). Un lien mystique la rattache souvent, dans les notes du poète, à la pitoyable Éloa. Son nom hébreu ne signifie-t-il pas la vie elle-même? Cette sorte de «sublimation» aboutit à des vers détachés, épars assez longtemps dans la pensée et dans les ébauches de Vigny, même après la publication du poème :

Eva...
Femme qui n'es pas née et ne mourras jamais...

(1851.) Pour te remercier d'être belle et modeste,
Prends ma part de bonheur sur terre et dans les cieux...

Nous tenant par la main, cherchons en gémissant...

Souvent le front est doux et le cœur est sauvage...

Ah! tu n'as pas besoin de voler sur la terre,
Comme font du Seigneur les divins messagers,
Ta bonté comme un Ange au fond d'un sanctuaire
Illumine et bénit la Maison des bergers.
Les ailes d'Eloa que la pitié fit battre,
Toute femme les a quand nous devons combattre
Ou contre le malheur ou contre les dangers.

Et çà et là, le *Journal inédit* mentionne (1845) une *Prière, sur le rythme d'Éva*, ou *l'Age d'or de l'avenir, poëme, réponse d'Éva*, ou (1851) *les Mâles douleurs, pour la réponse d'Éva.*

L'image même de son rêve d'isolement et d'amour lui vient du récit d'Eudore, au Xe livre des *Martyrs* de Chateaubriand. «Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie.» Et, dans *la Prison* déjà, un vœu pareil s'exhalait (cf. P. Martino, *Rev. universitaire*, 15 juin 1913).

C'est d'abord en haine du machinisme envahissant que le poète reprend un thème éternel : la fuite sentimentale hors des cités serviles et des cohues urbaines. La catastrophe du chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842, l'a épouvanté; il écrit le 10 une lettre affolée à Mme de Lagrange : «Quel sacrifice horrible à l'industrie!... Irez-vous souvent vous atteler à ces machines aveugles et inexorables? C'est bon pour

nous autres hommes, nous autres chair à canon. Mais vous, c'est trop de danger et de supplices! Quel martyre!» Et, d'après le *Journal inédit*, c'est le 11 juin qu'il compose les vers sur les chemins de fer.

La «littérature industrielle» est l'objet, de la part de Vigny, d'une aversion généreuse et tenace. «Cela n'a rien de commun avec l'Art, la Poésie et la Philosophie, que les lettres de plomb de l'imprimeur...» A quel point cette thèse générale s'envenimait des rancunes gardées par Vigny à l'égard des hommes d'État de Louis-Philippe, un premier projet de la strophe 24 en témoigne aigrement, puisqu'il se souvient ici d'un lointain ancêtre du Chancelier de Juillet :

Toute petite encore et fraîche adolescente
Nos graves magistrats comme Étienne Pasquier
Flétrirent en public ta parole décente
Et tu dansas pour eux dans leur sénat grossier.
Bohémienne, après la lutte sérieuse
Ils aimaient à t'entendre impudente et rieuse
Célébrer une puce aux grands jours de Poitier.

La haute conception que Vigny s'est toujours faite de son art, l'avilissement mercantile de la Beauté, ne sont jamais absents de sa méditation — ni de son amertume ombrageuse; il revient, même après la publication de son poème, à ce thème intarissable :

(1851.) O Poësie... On te traite à présent
Comme une aimable enfant qui joue avec les mots.

C'est enfin la Nature — non plus opposée à la civilisation urbaine, mais envisagée dans sa substance même et son impersonnalité — qui émeut le poète pour la dernière partie de son triptyque. Cet apparent romantique éprouve à son égard une haine qui n'est pas récente. «Je ne sais pourquoi j'ai toujours éprouvé une sorte d'indignation, pareille à la colère, en face de ces pierres ou des eaux massives qui ont la prétention de nous effrayer et qui ne sont après tout que des choses stupides dominées par nous, j'ai montré le poing à la mer et aux montagnes et je ne les aime pas parce qu'elles nous résistent...» (Lettre à Mme de Lagrange, 1832). Cette angoisse pascalienne s'avive vers 1840 : un projet de poème s'intitule *Les trahisons de la Nature :* «Une feuille empoisonne; — un chien enragé, etc.» On a cru voir dans cette partie du poème une influence — assez peu probable — de Leopardi; il serait plus indiqué, étant donné l'intérêt porté par Vigny

à Shelley, de rappeler certains passages du *Prométhée déchaîné,* avec une intention assez différente d'ailleurs. L'avant-dernier vers du poème, souvent discuté, est rapproché, par une excellente conjecture de J. Giraud et M. Drouin, d'un propos de Rosalinde à Orlando (*As you like it,* IV, 1) : «I will weep for nothing, like Diana in the fountain.»

WANDA porte la date du 5 novembre 1847, et le manuscrit ajoute : «*jeudi, à 1h après minuit*». Une autre mention, «*lu à Wanda le 21 octobre 1857, mercredi, à Paris, à 3h 1/2*», rattache expressément cette «conversation au bal» (à l'ambassade de Russie?), à une figure slave qu'il sera intéressant d'identifier. Le prénom de Wanda, s'il est authentique, désignerait d'ailleurs une Polonaise plutôt qu'une Russe : le messianisme polonais transparaît à sa manière dans cette «histoire russe» et dans les deux «billets» qui lui servent de post-scriptum. Le mouvement polonais a intéressé à plusieurs reprises le poète. Deux «poèmes à faire» (*Journal d'un Poète*), *Le Despote* et *Le Russe,* témoignent, à cet égard, d'une préoccupation qui n'était point passagère. A la pension Hix, Vigny enfant a eu pour condisciples les deux frères Mathieu et Serge Mouravieff, colonels de la garde et conspirateurs à l'avènement de Nicolas, l'un pendu, l'autre envoyé à pied en Sibérie. Mais c'est en avril 1847 que paraissent à Paris les trois volumes de N. Tourgueneff, *La Russie et les Russes;* c'est à eux que Vigny, documenté d'ailleurs sur la Russie par l'ouvrage de Custine, emprunte quelques faits qu'il a tenu à consigner à la suite de son manuscrit, et qui ont été publiés dans toutes les éditions des *Destinées.*

...Ce sont les femmes surtout qui, dans cette circonstance comme toujours, ont écrit le plus éloquemment.

Une d'entre elles, belle et accomplie, appartenant à une famille illustre, et nouvellement mariée à un des condamnés, N. M... [note de Vigny : je crois Nicolas Mouravief], n'hésita pas un moment à le suivre en Sibérie, où son propre frère fut aussi envoyé. Là elle donna le jour à un enfant. La rigueur du climat, dans l'endroit où elle se trouvait, était très défavorable à cette pauvre créature et à la mère elle-même. Pendant longtemps on sollicita pour cette famille la faveur d'être envoyée ailleurs, même dans cette affreuse Sibérie; ce fut toujours en vain. La mort vint mettre un terme aux souffrances de cette femme héroïque.

Une autre, la jeune et riche épouse du prince Tr....., au moment où l'arrêt qui condamnait son mari lui fut connu, déclara qu'elle le suivrait, et accomplit sa résolution, malgré l'opposition de ses parents, qui n'étaient que des courtisans. Un vieux serviteur de la maison s'offrit pour l'accompagner.

Un jeune Français, qui se trouvait attaché comme secrétaire particulier au comte L..... [peut-être Laval], père de Mme Tr....., pensant aux difficultés qu'aurait pour elle un pareil voyage, l'accompagna également; il revint bientôt en France, et put donner quelques renseignements sur la position des exilés. Lorsqu'elle fut arrivée à sa destination, on dit à la princesse Tr..... que, son mari devant rester prisonnier, elle pourrait se loger dans une maison particulière, et qu'elle aurait la permission de le voir une ou deux fois par semaine. Elle persista à vouloir entrer elle-même en prison pour être toujours auprès de lui. On lui représenta vainement que, dans ce cas, elle ne pourrait conserver auprès d'elle personne pour la servir. Elle accepta toutes ces conditions, et continua longtemps à remplir elle-même les pénibles devoirs d'un ménage de prison (tome I, p. 204).

Au tome III du même ouvrage, les chapitres I et II de la 1re partie ont aussi arrêté l'attention de Vigny : «Nécessité pour la Russie de participer aux progrès de la civilisation européenne»; «Obstacles que rencontre la civilisation en Russie» (l'esclavage et la Pologne).

Le manuscrit fournit quelques variantes de détail. Vigny avait écrit: v. 30. *vient de* faire; v. 35. Traîne un boulet *au pied;* v. 40. s'élisaient *à* l'Empire; v. 42. Comment *pourrais-je ici* dormir dans *nos* palais? v. 50. *J'y prendrai soin* d'user; v. 58. Elle a *tissu la laine;* v. 95. un cœur de *pourpre* revêtu; v. 117. En haut, l'Empereur seul; v. 118. Promène en *tournoyant;* v. 120. *On a vu dans la nuit;* v. 132. *fatalement* se gravent; v. 151. Où *le troupeau captif;* v. 167. *L'Empereur;* v. 170. *Le peuple des martyrs a* porté; v. 178. *Mourut* de rage. Les autres leçons maintenues et correctes ont été rétablies dans le texte ci-dessus. Vigny a fait suivre la stance XXIV de cette remarque : «strophe sombre et cruelle comme l'autorité dure et morne du maître». Les billets de Wanda en prennent à leur aise avec l'histoire, dans leur intention apocalyptique de justice immanente, puisque le czar Nicolas était mort le 2 mars 1855, que la bataille de l'Alma est du 20 septembre 1854, mais la prise de Malakoff du 8 septembre 1855. Vigny avait écrit : «l'année du siège de Sébastopol et le jour de l'Alma» pour le premier billet; «jour de la prise du fort Malakoff» pour le second.

Fait pour remplacer, après 1844 seulement, l'ancien prologue (cette *Lettre à Éva* que devait être *La Maison du berger*), le poème des *DESTINÉES,* comme plusieurs des «poèmes philosophiques», est daté du Maine-Giraud. «J'y écoute mieux qu'à Paris les pensées qui bourdonnent sans cesse en moi comme une cloche toujours agitée», écrit Vigny le 4 septembre 1849 : or c'est la date du 27 août précédent qu'il attribue à ce morceau. Un manuscrit recopié

ne donne que les particularités, ordinaires au poète, de ponctuation et de majuscules, et il est difficile de dire ce que fut la genèse du poème, qui semble avoir dû un moment (*Journal inédit*) s'intituler *Les Constellations.*

Vigny y emploie, par une heureuse appropriation de son caractère «fatidique», ce dantesque «rythme ternaire» que son ami Brizeux se piquait d'avoir rénové en France, et que déjà Gautier avait employé après lui : en particulier dans une grande pièce dédiée à L. Boulanger, *Le triomphe de Pétrarque,* qui avait paru, le 30 avril 1836, dans l'*Ariel* de Lassailly, au moment où notre poète collaborait à ce périodique.

Dès 1832, Vigny était frappé de l'analogie essentielle qu'offrent les systèmes religieux, dès qu'ils courbent l'homme sous la toute-puissance de la Divinité :

A tout prendre, je ne vois guère en les analysant profondément dans la Fatalite et la Providence que des effets dont la cause est la lutte des caractères les uns contre les autres. Ces effets extraordinaires étonnent, et on les attribue, par effroi, à des puissances inconnues, l'Orient et l'Antiquité à la *Destinée fatale,* l'Occident à la volonté providentielle, ce qui revient au même en changeant le nom et l'appelant *Livre de Dieu* où l'avenir est inscrit... Mais je ne vois nulle part une place assez grande donnée à la volonté de l'homme. (Fragment inédit.)

C'est là une idée qui revient souvent dans le *Journal,* et Vigny semble s'irriter que «la lutte du caractère contre la destinée» — son objet favori de contemplation, d'admiration, de satisfaction personnelle — soit plutôt contrariée par des théologies que l'Asie a toutes élaborées. «L'Orient immobile», le «c'était écrit» des Arabes, les «fatales destinées» : autant de termes qui reviennent souvent sous la plume de l'auteur de l'*Almeh,* qui lui semblent caractéristiques du monde oriental et qui nous dissuadent de faire de son poème une simple monodie du Fatalisme. Il en dénonce, avec angoisse, la persistance secrète dans la religion de l'Occident.

Quant à la personnification des «froides Déités», Vigny avait trouvé, dans un poème de son ami intime Ph. Busoni, qui lui était justement dédié (*Les Martyrs,* dans *Les Étrusques,* 1843), un plaidoyer désespéré en faveur des génies méconnus, avec cette figure émouvante :

Eh! que sert de lutter? La forte Destinée
Entraîne sur son char la Justice enchaînée...

«Je l'ai fait pour toi, Postérité!» Cette exclamation, notée en 1841 dans le *Journal*, correspond trop bien à la confiance que le poète faisait à l'avenir, pour qu'on puisse assigner une date déterminée au premier point de départ de *La Bouteille à la mer*. «Chaque idée a son heure», écrivait-il déjà le 1er juillet 1829. Cependant, en 1842, Vigny illustre ce cri d'optimisme à terme d'une image que lui a fournie la 4e *Étude de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre (cf. Estève, *Rev. d'hist. litt.*, oct.-déc. 1913) :

Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : *Attrape qui peut.*

C'est le 27 septembre 1853 que Vigny achève son poème, destiné alors à servir d'épilogue aux *Poëmes philosophiques*. Il se souvenait, d'ailleurs, de l'exploration australe de son parent Bougainville, lorsqu'il situait dans les parages de la Terre-de-Feu le naufrage du jeune capitaine. Mais il est entendu que «la pauvre petite *Bouteille* qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poème» autant que celui-là (à Eug. Crépet, 15 mars 1862). Ce «conseil à un jeune homme inconnu» répondait à la fois à la propre angoisse du poète et à une de ces requêtes de débutants dont Vigny était si fier. «J'ai reçu, un jour, une ode magnifique d'un poète inconnu. J'y ai répondu par un poème qu'on trouvera dans mon prochain volume de vers», disait-il à Claretie vers 1860 — et quand la *Revue des Deux Mondes* avait déjà publié cette pièce. Il est probable que le vers *Prêtre désespéré d'un culte sans apôtre*, qu'il cite à Ponsard en 1860, se trouvait dans l'hommage que lui adressait ainsi un admirateur lointain.

Le «camail de l'étude» paraît signifier, au gré du poète, l'emblème d'une existence laborieusement monacale : «Pour moi, écrit-il de même en janvier 1853, je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule où j'ai repris mon froc et mon capuchon.» Il va de soi que la technique navale, dans ce poème, reste singulièrement en défaut (cf. *Observations nautiques sur La Bouteille à la mer*, par J. Douady, *Grande Revue* du 25 avril 1914). Revenant sur l'idée essentielle qui fait la noblesse de cette pièce, Vigny note dans son *Journal inédit*, en février 1854 : «Il faut que l'homme de pensée s'élève d'*un degré* au-dessus de la *pitié* qu'il a de lui-même en abrégeant sa vie comme Gilbert ou Chatterton. Il est bon qu'il pense non-seulement à ce qu'il laissera après lui, mais qu'il pense qu'il doit s'intéresser uniquement à ce qu'il *laisse* et non à ce qu'il *fut*.» Les «rocs» de la strophe VII sont «les pics San Diego, San Ildefonso» (note de Vigny).

«*Écrit le 24 février 1862*», et «*bon à imprimer avec la date que j'ai rayée par distraction, 24 février 1862*» : Vigny a tenu à fixer cette date de la pièce *Les Oracles*, alors que pour le *Post-scriptum* il a hésité entre 28 mars et 28 avril 1862. Or, le lundi 24 février 1862, le poète — plus malade depuis plusieurs jours — a pu lire, dans le *Constitutionnel* ou ailleurs, le compte rendu de l'orageuse séance du 22 au Sénat, pour la discussion de l'Adresse : et son angoisse attentive a pu s'émouvoir, à lire ces débats parlementaires qui citaient à la barre tous les régimes successifs du XIXe siècle. Celui de Louis-Philippe semblait mis en cause par une répartie du Prince Napoléon, citant l'opinion de V. Cousin en 1851, selon laquelle, au XIXe siècle, il n'y a pas eu en France de gouvernements renversés, mais ils se sont tous précipités eux-mêmes dans l'abîme. Le ministre Billault traçait, en manière de conclusion, le plan d'un Empire réorganisateur, directeur et modérateur de la Révolution : Vigny s'en émut-il d'une aigreur rétrospective à l'égard du régime de Juillet? Sa rancune tenace et chagrine à l'égard des Pasquier et des Molé, enfermés en leur «Doctrine» et aveuglant Louis-Philippe-Ulysse, trouvait des armes dans une défiance, persistante chez lui, à l'endroit des Parlements; *Journal inédit* (4 novembre 1852) : «Le plus grand service qu'une nation puisse rendre à ses ennemis ou à ses voisins, c'est d'avoir des assemblées et des tribunes publiques et une presse sans contrôle...»; ou, plus philosophiquement (1860) : «Il y a dans les assemblées des vices profonds qui tiennent, non au choix des hommes qui les composent, mais à ce qu'elles sont des assemblées...» Le grand tournoi parlementaire du régime de Juillet, avec la dissolution de la Chambre et la démission de Molé (mars 1839), lui revient sans doute plus particulièrement à la pensée pour le *Post-scriptum*. Celui-ci s'adresse à une «fille de l'Océan» qui est sans doute Mme Holmès.

Le manuscrit multiplie les majuscules initiales, fait suivre la strophe VII de ces mots : «strophe à supprimer», et offre les variantes et corrections suivantes :

v. 64. Maîtres en longs discours à flots inépuisables...
v. 114. En observant la [fange] vase...
v. 115. On voit [aux vermisseaux] dans les serpents...
v. 142. [De tout] Oui, de ce qui survit...

L'Esprit pur (formule qui sert de titre au 3e livre de la *Recherche de la Vérité*, par Malebranche), confronte fièrement la noblesse du

sang, dont Vigny s'exagère, pour son propre compte et dans sa maison, l'antiquité et l'importance, avec l'intelligence, «cette Reine du monde actuel», comme il disait jadis (à Maximilien de Bavière, 17 sept. 1839). Le poète a de bonne heure été convaincu de ce que le *Journal inédit* appelle «l'empire croissant de l'intelligence»; et, plus encore que les «lumières» et leur divulgation parmi les masses, c'est l'épuration de la pensée individuelle dont cet aristocrate salue la souveraineté. Quant à l'éminente dignité du pur labeur de l'esprit, Vigny a trop communément médité sur cette idée pour qu'il ne soit pas assez vain d'assigner à la pensée génératrice du poème une date plutôt qu'une autre. Notons cependant cette remarque du *Journal inédit* : «*Sur moi et mon nom* (8 mars 1856). Je suis le *premier* célèbre et le *dernier* de mon nom. Mon nom, comme le cygne, *chante en expirant*»; ou cette méditation (20 février 1858, à deux heures après minuit) : «La Pensée seule, la Pensée pure, l'exercice intérieur des idées et leur jeu entre elles est pour moi un véritable bonheur... Ce qui importe, c'est de jouir de *la possession entière de la pensée* et de la vue anticipée de la forme et de la beauté accomplie d'une œuvre souverainement belle.» Sur l'action invisible, mais réelle, d'une caste intellectuelle diffuse dans le monde civilisé, citons une réflexion du 12 septembre 1862 : «*L'aristocratie européenne* succède malgré l'esprit *démocrate* à la noblesse *féodale européenne*. L'élite par la naissance et l'hérédité remplacée par une élite de supériorité intellectuelle qui appartient à toutes les nations.» Que ces nobles litanies sur *l'Esprit pur* aient un lien secret avec des souvenirs religieux, c'est de quoi témoigne encore une note de 1863 : «L'Esprit saint; voir ses litanies dans un missel complet.» Et la réalité, pour Vigny, de cette substitution d'une aristocratie à une autre aristocratie ressort d'un détail du *Journal inédit* (23 septembre 1863) : l'auteur de l'*Esprit pur* esquissant, à la place de ses armoiries héréditaires — merlettes d'or et coquilles d'argent — le blason de sa nouvelle noblesse : «Grenat-Diamant-*Saincte Solitude*, Devise.» Nous adoptons — en attendant qu'il soit possible de consulter le manuscrit de l'écrivain — les leçons *livre d'or* et *titres de L'ESPRIT* à la strophe VII, *traces sur le sable* à la strophe VIII.

Les *Poëmes philosophiques* s'achèvent ainsi sur un chant d'espoir et sur une affirmation héroïque, noblement optimiste, qui est, en dépit de quelques contradictions, la note dominante de l'œuvre.

On a cru devoir respecter, dans la présente édition, l'ordre suivi par Ratisbonne pour son édition de 1864. Un numérotage au crayon

bleu, sur les manuscrits accessibles des poèmes, est conforme à cette succession, mais d'autres chiffres à l'encre — et *La Colère de Samson* en est dépourvue — indiquent un groupement différent. De même, le titre de *Poëmes philosophiques* paraît bien avoir désigné, dans l'esprit du poète, l'ensemble de ces dernières créations de son génie : lutte contre la fatalité plutôt que proclamation de son pouvoir, protestation plutôt qu'adhésion. Dans un inventaire dressé quelques semaines avant sa mort, Vigny inscrivait une « quatrième liasse » de manuscrits sous la mention : *Poëmes philosophiques.*

Enfin, il faut signaler ici, pour terminer, un feuillet où Vigny fixait (en 1843?) «enchaînement et suite des idées philosophiques de ces poëmes». C'est d'abord «l'inertie de Dieu» (*Mont des Oliviers*); le devoir pour l'homme de conquérir la Terre, en dépit du silence divin (*Sauvage*); «contre le destin, effort muet» (*Mort du Loup*); «même inutile, l'effort est noble» (*Flûte*). La lettre à Éva, «toi qui es si parfaite», complétait l'impression stoïque et vaillante. Même si l'on admet que les années et la méditation morose aient amené le poète à renforcer les indices pessimistes, on ne mettra les derniers poèmes dans leur vrai jour qu'à la lumière de ces intentions véritables, contemporaines de leur création même.

II

LES TEXTES IMPRIMÉS.

Les premiers vers publiés par Vigny, *Le Bal,* parurent dans le *Conservateur littéraire* de décembre 1820 (27e livraison). Cette pièce ne comportait pas alors les douze vers du début; les deux premiers quatrains se terminaient respectivement par chacun des vers suivants :

Va tout à coup vous mêler à nos yeux...
Qui d'une chaîne imitent les anneaux...

Autre variante au v. 19 : «délices de l'amant».

Poëmes. — Héléna, Le Somnambule, La Fille de Jepbté, La Femme adultère, Le Bal, La Prison, etc. Paris, Pélicier, 1822. In-8° de 158 pages. Imprimerie Guiraudet. *Journal de la Librairie,* 16 mars 1822. Outre les pièces indiquées au titre, *Le Malheur,* ode. En dehors d'*Héléna,* les poèmes sont répartis en trois groupes : *Poëmes antiques, Poëmes judaïques, Poëmes modernes,* chacun de trois pièces. Pas de nom d'auteur. Aucune pièce n'est datée ni dédicacée. *La Dryade, Le Somnambule* n'ont pas d'épigraphe. Celle de *La Femme adultère* est empruntée au livre de Job (chap. III, v. 4-10) :

Qu'un tourbillon ténébreux règne dans cette nuit; qu'elle ne soit pas comptée dans les jours de l'année! — Que cette nuit soit dans une affreuse solitude, et que les cantiques de joie ne s'y fassent point entendre! — Que les étoiles de son crépuscule se voilent de ténèbres! Qu'elle attende la lumière, et qu'il n'en vienne point! et qu'elle ne voie pas les paupières de l'Aurore!

Quelques variantes dans cette pièce :

v. 48. de l'immortel remords.
v. 53. Une terne blancheur, comme un voile épaissie,
Entoura tristement sa prunelle obscurcie.
v. 88. S'arrache avec fureur au lit empoisonné,
Court vers le seuil, l'entr'ouvre...

La troisième partie consiste en un développement de soixante-huit vers identiques au texte cité p. 263.

Dans *La Dryade :*

v. 62. L'écume coule en flots...

Dans *Symétha :*

v. 1. Navire aux larges flancs, de roses couronnés,
Aux Dieux d'ivoire, aux mâts de guirlandes ornés!
v. 6. Et de mes vœux, ce vœu montera le dernier.

Dans *Le Somnambule :*

v. 12. *en* murmurant tout bas...
v. 26. son front à peine se décore...

Dans *La Fille de Jephté :*

v. 3. Le fer de Galaad a ravagé vingt villes.
v. 7. Tous les guerriers d'Ammon ont attristé leurs mères,
Et leurs veuves ont bu l'eau des larmes amères.
v. 40. à son cou...

Dans *La Prison :*

v. 2. Passager dans ces lieux...
v. 12. Tantôt craque...
v. 15. D'un escalier rapide on avertit ses pas...
v. 18. D'un mur qui le conduit tâte l'obstacle humide...
v. 19. le bruit des pieds mourir...
v. 20. Une porte s'ouvrir. Il descend quelques pas...
v. 48. Dites, pourquoi déjà n'êtes-vous pas venu?
v. 49 *en plus :* Vous m'appelez mon fils? Si vous étiez mon père,
Vos pas seraient tardifs en ces lieux. Et ma mère
Ne viendra-t-elle pas me regarder mourir?
Aujourd'hui que leur fils va cesser de souffrir,
Qu'ils viennent tous les deux voir ma reconnaissance.
Mais ne les a-t-on pas punis de ma naissance?
Ils ont dû l'expier, car, devant votre loi,
Si je suis criminel ils le sont plus que moi.
v. 76. Ont usé, dans les pleurs, mes genoux...
v. 79. ... tout notre être épuré
S'envole en bienheureux vers le séjour sacré.
v. 82. Par des larmes montrez vos fautes...
v. 84. Souhaitez comme moi...
v. 87. Ses yeux gonflés de pleurs, fixés avidement...

v. 102. Le prêtre se souvint...
v. 117. ... n'avait point fait de crime...
v. 121. Que de vertus c'était un céleste mélange...
v. 129. Cet homme de l'enfer était une imposture;
v. 131. ce vase indiscret.
v. 142. ... fait taire vos paroles.
v. 147. Quand les vivants au jour montraient des attentats,
Mon enfance au cachot ne les soupçonnait pas.
v. 153. ... et longtemps mes journées
Ont tracé sur les murs mes lugubres années;
v. 217. ... les pieds à marcher se disposent,
Les mâts baissent leurs bras, les voiles s'y reposent.
v. 229. Non, j'ai vu les beautés de sa démarche, et celles
Qui venaient de ses yeux en vives étincelles.
« Soldats, que voulez-vous? encor ce masque froid?
Que vous ai-je donc fait? Le soleil est à moi
Il ranime ma vie...
v. 238. Je puis mener nos jours...
v. 243. J'inventerai des jours où je vous cacherai.
v. 246. ... je suis ravi de joie...
v. 249. ... avec sa robe sombre?
De quelque prisonnier sans doute que c'est l'ombre.
v. 253. O moi! je n'en veux pas,...

Aux citations des *Psaumes*, XXXVII, 1; XXVII, 5; XXXVI, 32 et du *De profundis* que Vigny a tenu à spécifier en note pour les vers 279 à 286, il faut ajouter, pour les vers 194-195, Job, XIV, 1. C'est le même texte de *La Prison* qui reparaît dans les *Tablettes romantiques* de 1823.

Dans *Le Bal* :

v. 2. ... la Walse...
v. 9. Et la vierge enivrée...
v. 11. Mais dans les airs émus la musique a cessé :
La danseuse est assise en un cercle pressé;
Tout se tait. Et pourquoi, graves, mais ingénues,
Ces trois jeunes beautés vers un homme venues?
Cette douleur secrète, errante dans ses yeux
N'a pas déconcerté l'abord mystérieux;
Elles ont supplié; puis, s'aidant d'un sourire,
Elles ont dit : « Les vers ont sur nous tant d'empire!
« Ils manquaient à la fête, et le bal les attend. »
Le sujet est donné, c'est la danse; on entend :

Tout un fragment final du cadre qui se trouve ici sera supprimé :

Où donc est la gaîté de la danse légère?
Ces mots ont-ils détruit sa grâce passagère?
Au lieu du rire éteint qui n'ose plus s'offrir,
L'éventail déployé nous dérobe un soupir.
Hélas! lorsqu'un serpent est mort dans une source,
D'une eau vive et limpide elle poursuit sa course;
Mais son matin n'a plus de fécondes vapeurs,
Et le gazon s'abreuve à des trésors trompeurs;
La reine-marguerite a perdu sa couronne,
Le bleuet incliné de pâleur s'environne,
Et l'enfant qui, joyeux, vient et s'y rafraîchit,
Pleure et crie en fuyant, car son genou fléchit,
Son cœur traîne un feu sourd, une torture amère,
Et des maux dont jamais n'avait parlé sa mère.

Le Malheur, ode, terminait assez lugubrement le recueil.

En tête de ce volume de 1822 se trouvait une *Introduction* plus spécialement destinée à présenter *Héléna :*

Dans quelques instans de loisirs j'ai fait des vers inutiles; on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines du cœur, et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse du moins le premier de ces Poëmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume! Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir Ottoman.

A la page 67, un second passage de prose, où se discerne le souvenir de la *Littérature,* de Mme de Staël, servait de préface aux autres poèmes :

On éprouve un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La Poésie, dans les âges de simplicité, fut tout entière vouée aux beautés des formes physiques de la nature et de l'homme; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés, vers nos temps de civilisation et de douleurs, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes; à présent, enfin, sérieuse comme notre Religion et la Destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés. Sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage, comme une belle et douce compagne.

J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant aussi sa marche vers nos jours.

On sait qu'*Héléna* ne devait plus reparaître dans le recueil des poèmes de Vigny à partir de cette édition. Cependant, le *Keepsake français, ou Souvenir de littérature contemporaine*, de J.-B.-A. Soulié, 1re année, Paris, 1830, en donne, sous le titre de *La Jeune Hellénienne*, trois morceaux empruntés au deuxième chant, et accompagnés d'une gravure de Goodyear, d'après une peinture de Stephanoff. Aucune variante.

Ratisbonne, d'accord avec un vœu à demi exprimé par l'auteur, a cité, à la suite du *Journal d'un Poète*, quatre fragments importants. M. Ed. Estève a publié (Paris, 1907) une édition critique d'*Héléna*, d'après le texte de 1822, avec une introduction et des notes.

La collection Spœlberch de Lovenjoul renferme un exemplaire de cette édition avec les observations de la mère du poète : suggestions relatives à des détails de forme, auxquelles déférera l'édition ultérieure.

Le Trapiste, poëme, par l'auteur des *Poëmes antiques et modernes : Le Somnambule, La Femme adultère, La Fille de Jephté, Héléna*, etc. Paris, 7 juillet 1822. Imprimerie de Guiraudet. Brochure petit in-4° de 16 pages. Une épigraphe au titre : « Je suis devenu étranger à mes frères, parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, et que les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi. » (*Ps.*, ch. LXVIII, v. 8.) *Journal de la Librairie*, 19 octobre 1822. Pas de date finale ni de nom d'auteur. Variantes :

v. 26. Des vents froids...
v. 48. D'où les Goths foudroyaient leurs vainqueurs massacrés.
v. 71. Il pense, et du tumulte aime à sauver ses pas.
v. 101. Joyeux, ils voyaient donc l'instrument de leur gloire
Lui-même offrir à Dieu leur première victoire.
v. 148. ... aux bouts...
v. 167. Déjà nos feux éteints nous font voir ses amis...
v. 179. Comme la molle neige au vent du Sud se fond.
v. 190 (*au lieu de 189*). Et réclamant déjà leurs aliments funèbres...
v. 192. ... la cause et l'instrument...
v. 213. O faiblesse mortelle! ô misère profonde!
Le poids d'un grand service est trop lourd pour le monde;
Qui sait mourir, serait ingrat étant puissant,
On s'immole plutôt qu'on n'est reconnaissant.
Tel fuit les malheureux, qui n'a pas craint les armes :
Le sang coule du cœur plus vite que les larmes.
Plaignons notre nature et les fronts couronnés;
Mais servons-les...

Le Trapiste, poëme, par l'auteur des *Poëmes antiques et modernes : Héléna, Le Somnambule, La Femme adultère, La Prison*, etc. Seconde édition. Paris, chez Guiraudet; Painparré; Pélicier; 1822. In-8° de 20 pages. Imprimerie Guiraudet. *Journal de la Librairie*, 7 décembre 1822. La couverture et le faux-titre portent la même épigraphe que ci-dessus. Une variante dans le même passage, v. 214 :

Le poids d'un grand service est trop lourd pour le monde;
On s'immole plutôt qu'on n'est reconnaissant,
D'un élan généreux tant l'attrait est puissant,
Et tant est fugitif le souvenir des hommes!

Le Trapiste, poëme, par l'auteur des *Poëmes antiques et modernes : Héléna, Le Somnambule, La Femme adultère, La Prison*, etc. Troisième édition. Au bénéfice des Trapistes d'Espagne. In-8° de 26 pages. Paris, chez Guiraudet; Painparré; Pélicier; 1823. Imprimerie Guiraudet. Pas d'épigraphe au titre. *Journal de la Librairie*, 22 mars 1823. Texte identique à ci-dessus. Cette dernière édition de propagande était accompagnée d'une longue note, que Spoelberch de Lovenjoul a reproduite, et qu'il importe de donner ici.

Documents sur les Trapistes d'Espagne.

C'est du couvent de Sainte-Suzanne, en Aragon, qu'est sorti le Trapiste célèbre.

Plusieurs fois (les religieux, ses frères, le racontent ainsi) il fut averti par des songes, et vint trouver le vieil abbé de la communauté, lui disant, comme autrefois Samuel à Héli : *Me voici, car le Seigneur vient de m'appeler.*

Mais l'abbé croyait d'abord que c'était un souvenir de son ancien métier des armes qui lui donnait ces pensées de guerre durant la nuit, et lui disait aussi : *Mon fils, retournez et dormez.*

Cependant, comme il revint encore, disant toujours : *Qu'il savait bien qu'on se battait pour le roi, et qu'il y devait être*, l'abbé ne douta pas que ce ne fût, comme ils le disent, *la sainte volonté de Dieu;* et sur les économies du couvent, il lui fut acheté un cheval. Il partit comme Bayard, *armé et aourné par sa famille, pour bien servir son roi naturel*, et il a combattu comme lui.

Ces détails, et ceux que je vais dire encore, on les peut entendre de la bouche même de plusieurs de ces bons pères, qui sont maintenant à Paris. Voici leur histoire entière et comment ils y sont venus.

Il arriva qu'en l'hiver de l'année 1796 une colonie de Trapistes partit du monastère de la Val-Sainte, en Suisse, que notre révolution avait comblé de

malheureux, et peut-être de pénitens. On les vit marcher deux à deux et en silence à travers des peuples révoltés et des armées, ne sachant pas bien où la providence les arrêterait, et passant parmi les nations comme Pierre l'Ermite et sa croisade, sans autre guide que la croix. « Partout on refusait le passage à nos fondateurs, m'écrivait un de ces religieux; mais ayant recours à Dieu, partout il leur fut ouvert. » En Savoie, comme ils se présentèrent à une ville où il y avait [une] sentinelle, elle leur dit : « Mes pères, quand vous seriez des anges du ciel, vous ne passerez pas. » Et ils se trouvaient dans un grand embarras, quand il se montra tout à coup, et comme par miracle, un colonel qui avait été à la Trappe de Mortagne, et reçu par le même supérieur de la colonie qui parlait pour tous, et qu'il reconnut de suite. Il se jeta à son cou, et le conduisit chez lui avec les autres, leur fit mille amitiés, et leur donna le passage en les accompagnant lui-même.

Lorsqu'on leur interdisait l'entrée d'une ville, il fallait passer la nuit exposés à un froid très cruel. Alors, comme les cabanes étaient révolutionnaires et se fermaient à des moines, ils se retiraient dans quelque cimetière, demandant l'hospitalité et un abri sous leur tombe, à ces morts auxquels ils étaient aussi semblables par l'abandon et l'oubli du monde entier, que par leur pâleur et ces longues robes blanches qui les faisaient paraître comme des ombres errantes. Là, ils priaient et se félicitaient dans leurs cœurs de ce que Dieu leur donnait des misères plus grandes encore que celles qu'ils avaient inventées pour eux-mêmes.

Malgré tant de fatigues, la colonie silencieuse parvint jusqu'au royaume d'Espagne, alors paisible. Le peuple-moine baisa la robe des Trapistes; et le roi Charles IV, se souvenant qu'un vêtement semblable avait en vain tenté de contenir l'empereur Charles-Quint, et pensant que cette robe plus pesante l'eût pu faire, de peur qu'elle ne manquât à quelqu'un de ses descendants, s'il savait jeter le manteau royal, laissa vivre dans son royaume ceux chez qui l'on va mourir, voulut être le patron de leur maison, leur donna un peu de cette terre qu'il devait quitter plus tôt qu'eux; et le souvenir de Saint-Just créa Sainte-Suzanne.

Là s'arrêtèrent enfin les bons religieux, quand on leur eut dit, comme au peuple de Dieu : *Israël habitera sur cette terre dans une pleine assurance, et y habitera seul.* Ils reprirent avec joie leurs travaux douloureux. Un grand nombre d'Espagnols vinrent chercher l'oubli de la vie et la paix de l'âme dans ce continuel souvenir de la mort et ces fatigues assidues du corps. Dom Gerasime d'Alcantara remplit le premier cette dignité d'abbé, où l'on n'a d'autre privilège (selon leurs expressions) *que de se lever plus tôt et de se coucher plus tard,* c'est-à-dire quelques peines de plus. Tout en vivant dans les pratiques de la régularité primitive, la république muette marchait à son but de se suffire à elle-même. Les frères labouraient, semaient et moissonnaient eux-mêmes, afin d'acquérir de quoi donner l'hospitalité à des voyageurs, qui souvent sont venus chercher dans leur cloître un aliment à de lâches plaisanteries et à des récits ironiques et mensongers. Ce couvent, le seul de l'ordre qui fût en Espagne, y inspirait cependant une admiration universelle. En 1808, les troupes fran-

çaises, toujours généreuses quand on les laisse à la pente naturelle de leur caractère, ont respecté l'enceinte du monastère, et des soldats furent placés à toutes les portes pour le garantir des insultes.

Mais une invasion vaut mieux que la prudence d'une révolution.

Un décret des Cortès de 1821 a déclaré *utile* le terrain que les Trapistes occupaient : des commissaires aux portes, des clés saisies, les scellés de la *nation* partout, et le bannissement, rien ne leur a manqué, pour leur malheur, des sages mesures du *bien public;* et maintenant les voilà qui se présentent au seuil de nos maisons, pour demander un troisième tombeau, après qu'on les a dépouillés des deux premiers.

Heureux du moins sont les Français qui se trouvent parmi eux, que leur bouche si longtemps muette ne se soit ouverte que pour prononcer le langage de France. Aucun mot étranger n'a séparé leur adieu à la patrie des nouvelles paroles qu'ils lui viennent adresser; mais c'est un langage bien douloureux qu'ils lui tiennent : « Comment se peut-il, viennent-ils nous dire, que des vieillards ne puissent pas trouver un coin de terre pour mourir sans qu'une révolution ne la vienne labourer? Hélas! elle la dit plus féconde dans ses mains; mais elle n'y sème que du sang, et nous y faisions germer de saints exemples de repentir et de désintéressement. A notre entrée à la Val-Sainte, notre oreille fut longtemps poursuivie dans le silence du cloître par les gémissements de vos guerres civiles : c'était la dernière voix de la terre que nous eussions entendue, et elle nous avait paru comme son dernier cri. Et cependant voilà que vingt ans après, au sortir de Sainte-Suzanne, les premiers bruits du monde que nous entendons sont tout semblables à ces bruits; la même liberté fait couler les mêmes larmes et le même sang. Vos révolutions n'ont donc pas cessé leur cours? Comment existe-t-il encore des peuples, et comment se trouve-t-il encore quelques rois à leur jeter? »

Oh, que n'ai-je acquis plus de gloire! J'emploierais à être utile à ces hommes vénérables le crédit miraculeux qu'elle donne sur les âmes, et j'ajouterais mon nom à leur éloge, comme pour le sceller de toute son autorité; mais si je suis trop jeune pour avoir le droit de faire tant de bien, j'ai du moins celui de rappeler pour eux l'intérêt qu'un homme illustre leur a porté.

La main qui nous a donné le *Génie du Christianisme* n'a pas dédaigné de transcrire à la suite d'un si beau livre les lettres naïves d'un Trapiste de Sainte-Suzanne, qui forment comme une histoire complète, où l'on voit son entrée au couvent, ses pieuses souffrances et sa fin.

Une dernière lettre, qui annonce la *mort précieuse qu'il a faite,* et engage son frère *à ne le point pleurer,* est du révérend père Jean-Baptiste de Martres prieur des Trapistes d'Espagne, Français de naissance, et maintenant à Paris, où Monseigneur l'Archevêque l'a reçu dans son palais.

Ce religieux vieillard vient chercher quelques secours pour ses frères qui ont repassé les Pyrénées avec lui.

Il m'a fait l'honneur de me visiter, et je n'ai rien vu dans toute sa personne qui ne fût digne de l'idée que l'on se fait de ces austères cénobites : il unit la simplicité d'un enfant aux traits souffrants d'un anachorète, et dit

avec naïveté de ces belles choses qui transportent d'admiration dans les hautes productions du génie. Ces âmes épurées vivent si loin du monde, que son langage ordinaire n'est guère compris par elles, et que le sublime est devenu la nature de leurs pensées.

Puissent leurs prières faire sur beaucoup de cœurs l'impression que fit sur le mien leur simple vue. Quant à moi, voici sans doute la dernière fois qu'il m'est permis d'élever ma voix en leur faveur. Destiné à prêter une autre arme aux émigrés espagnols, je penserai du moins que personne n'aura acquis sans leur avoir fait un peu de bien, ce livre où je parlais de leur infortune.

Vigny avait joint à son exemplaire personnel du poème une lettre autographe de Fr. Jean-Baptiste de Martres, ancien prieur de la Trappe d'Espagne.

Les *Tablettes romantiques* de 1823 publient, outre *La Prison* conforme à l'édition de 1822, *La Neige*, ballade. Pas de variante.

La *Muse française* du 1er octobre 1823 donne la première forme d'un des poèmes le plus souvent remaniés, en typographie, par Vigny : *Dolorida* (4e livraison; cf. éd. Marsan, t. I, p. 181). Les *Annales romantiques* de 1825 reprendront ce texte tel quel, — avec une coquille au vers 117 actuel. En revanche, les éditions de 1826, 1829, 1837 — celle-ci fixant les leçons définitives — offriront de nombreuses variantes. Voici le détail de ces textes antérieurs :

v. 2. ... ces rayons solitaires.
v. 4 (1823). A l'air pur d'une nuit de l'ardente saison...
v. 7 (1823). Une autre aurore ici dans l'ombre semble naître;
Car la lune, de loin, unit son feu d'argent
Au feu qui, suspendu, veille rose et changeant...
v. 11 (1823). La soyeuse ottomane où la sieste s'endort.

Vers 9-10 (correction de 1826 et 1827, supprimée en 1837) :

Car sa flamme est auprès de celle de la terre
Ce qu'est l'amour céleste à l'amour adultère.
Comme un fleuve de lait lentement répandu,
Inondant le tapis dans la chambre étendu,
L'astre mystérieux présente à l'œil des pièges,
Il éclaire en montant le velours...

A partir de 1829, les dix vers 25 à 34 sont substitués à ceux-ci :

Laissant ses cheveux noirs flotter sur son épaule,
Comme ce long manteau qui tombe autour du saule
Dolorida n'a plus...

v. 37 (1823). la nuit folâtre; (1826 et 1829) sa nuit.
v. 42 (1823). ce compas...
v. 43 (1837). que toujours elle attend.

Les vers 55 à 58 manquent jusqu'en 1837.

v. 61 (1823). Chaque son a longtemps retenti dans ce vide...
v. 65 (1823). Malheureuse! à ses yeux...
v. 101 (1826 seulement). Hélas, avec la mort es-tu d'intelligence?
v. 117. Nul sourire enchanté ne me cachait tes larmes,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes.
v. 119 (1823). ... qui vivent peu de temps...
v. 126 (1823). ... je t'appelais...
v. 129 (1823). Oh! parle, hâte-toi, pleure sur ton veuvage,
Pleure-moi!

Le même périodique, le 15 avril 1824, publie les *Fragments d'un poëme de Suzanne* (10e livraison; éd. Marsan, t. II, p. 187). Le premier, *Le Bain,* avait déjà paru dans les *Poëmes* de 1822.

On a vu plus haut (p. 268), à sa place dans l'œuvre projetée, le *Chant de Suzanne au bain.* Le texte de la *Muse,* ainsi que celui des *Annales romantiques* de 1826, ne s'écarte du manuscrit que pour les vers 19-24, qui resserrent les strophes 5 à 7 :

... Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
Et que de sa main droite il soutienne ma tête!

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport,
Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort.
Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle...

A la suite de cette pièce, la *Muse française* annonçait la publication imminente du «mystère» qu'allait donner son collaborateur :

Après la lecture de ces vers, c'est annoncer une bonne nouvelle au public littéraire, que lui promettre de nouveaux vers du même auteur. Le poëme d'*Eloa,* que M. le comte Alfred de Vigny va publier à la librairie de Boulland, rue du Battoir, n° 12, réalisera sans doute tout ce qu'a promis ce poëte dont le début fut si plein d'espérance. Nous rendrons compte de cette publication importante pour les lettres. M. le comte Alfred de Vigny est un des écrivains originaux qui caractérisent le plus la physionomie poétique de notre époque.

La publication d'*Éloa* était, en effet, comme enchâssée entre deux contributions de Vigny à la *Muse* : le 15 juin paraissait dans cette revue le poème *Sur la mort de Byron*, qu'on a lu plus haut, p. 343.

Éloa, ou La Sœur des Anges, mystère, par le Cte Alfred de Vigny, auteur du *Trapiste*, etc. Paris, Auguste Boulland, libraire, 1824. In-8° de 58 pages. Au dos du faux-titre : Ambroise Tardieu, éditeur. Imprimerie Didot. *Journal de la Librairie*, 24 avril 1824. L'épigraphe est sur la page de titre. Pas de date à la fin. Vigny avait voulu, dit-il, imprimer *Éloa* « à vingt exemplaires » : le tirage doit avoir été assez restreint. Variantes : v. 279. en ses routes nouvelles; v. 391. des âmes; v. 465. aliziers; v. 498. leurs concerts; un G au lieu d'un C à la page 39; v. 627. Ce trouble... Au v. 331, moussus; v. 454. les lilas; v. 777. Seras-tu plus heureux du moins... Ces trois dernières leçons, communes au manuscrit et à la 1re édition, ont été reprises par notre texte.

Poëmes antiques et modernes, par le comte Alfred de Vigny. *Le Déluge, Moïse, Dolorida, Le Trapiste, La Neige, Le Cor.* Paris, Urbain Canel, 1826. In-8° de 91 pages. Imprimerie de J. Tastu. *Journal de la Librairie*, 11 janvier 1826. Aucune des pièces n'est datée; en plus des épigraphes maintenues, *Moïse* est précédé de celle-ci : «Le souffle de Dieu dans l'homme est une lampe dévorante.» Prov. Salomon. *La Neige* et *Le Cor* sont intitulés *ballades* : cette dernière pièce avait paru déjà dans les *Annales romantiques* de 1826. *Moïse* seul porte une dédicace : A M. Victor H....

Ponctuation plutôt surabondante. Variantes :

Déluge :

v. 117. Ta Terre va mourir...
v. 147. ... n'y porte pas tes yeux...
v. 153. ... mais auprès d'une femme.
v. 160. Parce que plus longtemps tu m'aurais attendu.

Deux notes justifiant un important détail — qui repose sur une interprétation erronée d'Enoch — seront maintenues par les textes de Vigny : «Les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qui leur avaient plu.» Gen., ch. vi, v. 2, pour le vers 34; et pour le vers 270 : «Or, il y avait des géants

sur la terre. Car, depuis que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants fameux et puissants dans le siècle.» GEN., ch. VI, v. 4.

Dans *Le Trapiste :*

v. 128. Les taureaux...
v. 213. ... ô misère profonde!
Le poids d'un grand service est trop lourd pour le monde.
On s'immole plutôt qu'on n'est reconnaissant,
D'un élan généreux tant l'attrait est puissant,
Et tant est fugitif le souvenir des hommes!

Dans *La Neige :*

v. 31. ... ses faibles pieds...

Dans *Le Cor :*

v. 14. ... les pieds de gazons.
v. 59. Par le grand saint Denis...
v. 71. Il redoute en secret les trahisons du More.
Le Cor éclate et meurt, se tait et sonne encore.

Les *Annales romantiques* de 1828 publient pour la première fois *Le Bain d'une Romaine,* fragment. Des points de suspension marquent, au début, le caractère «fragmentaire». V. 11. la pourpre onctueuse; v. 14. dispersant les couleurs; ces leçons sont reprises dans l'édition prochaine. Le même keepsake imprime *Moïse* sans variantes autres que des différences de guillemets, d'intervalles, de majuscules et de ponctuation. Le *Choix de poésies contemporaines,* de J. Janin (5e Section de la *Bibliothèque choisie,* Paris, 1829), donne *La Fille de Jephté, Le Déluge, Le Cor.*

POËMES, par M. le comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinq-Mars.* Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Charles Gosselin; Urbain Canel; Levavasseur, 1829. In-8° de VI-344 pages. Imprimerie Lachevardière. *Journal de la Librairie,* 16 mai 1829. La Bibliothèque Nationale possède l'exemplaire envoyé par l'auteur à son ami Deschamps : « à mon Émile, fraternelle amitié.» Au titre, gravure de Cousin d'après T. Johannot : le capitaine de *la Sérieuse.* Ordre des poèmes répartis en *Livre antique, Livre moderne : Moïse, La Fille de Jephté, La Femme adultère, Le Bain, Le Somnambule, La Dryade,*

Symétha, Le Bain d'une dame romaine, Le Déluge, Éloa, Dolorida, La Prison, Madame de Soubise, conte du XVIe siècle, *La Neige,* «conte», *Le Cor,* «conte», *Le Bal, Le Trappiste, La Frégate la Sérieuse.* Tous les poèmes sont datés, sauf *Le Bain.* Dédicaces au complet : Hugo, les Deschamps, Soumet, Pichald, J. Lefèvre. Voici la préface :

Nous réunissons ici, pour la première fois, des poèmes qui furent composés et publiés de temps à autre, çà et là, à travers la vie errante et militaire de l'auteur. Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres, qui ont été jugés sévèrement par lui-même et retranchés de l'élite de ses œuvres.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date : cette date peut être à la fois un titre pour tous, et une excuse pour plusieurs; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Cette préface, avec son allusion à *des* pièces supprimées, s'appliquait parfaitement à l'édition de 1829 et à celle de 1837; l'édition de 1842 ayant rétabli l'*Ode au Malheur,* c'est à la seule *Héléna* qu'elle a trait désormais.

Femme adultère : v. 79. un point qui divise autrement le développement;

v. 50. Et la première aurore est son premier supplice.
v. 91. Ce jour-là son époux, en se réjouissant,
Revenait du désert. Le lin éblouissant
Recouvrait des fardeaux, fruit de son opulence.

Le Bain : v. 27. fleur de lis ; v. 30. son teint. *Le Somnambule :* v. 22. pardonne-lui; pardonne-lui. *Bain d'une dame romaine :* v. 11. la pourpre. *Éloa :* v. 31. C'était Marthe et Marie; v. 383. belle Archange; v. 410. belle Ange; v. 465. aliziers; v. 471. lutte de clartés; v. 546. dit tout haut. Pour *Dolorida,* voir plus haut, p. 391.

La Sérieuse : v. 2 et 6 sous le vent; v. 18. cinq cents; les noms des villes ne sont pas en capitales dans la 2e strophe; v. 23. Et ses vaisseaux d'ivoire habilement sculptés (allusion à une spécialité dieppoise dont la duchesse de Berry, en particulier, reçut un échantillon); rien de Guernesey et Jersey; Lorient après Saint-Malo, et une attribution différente des mérites des ports français; v. 34. Porte à la mer ses vins sur l'eau de deux grands fleuves; v. 38. Toulon a ses beaux forts, La Rochelle a sa digue... Mais le Havre a lancé...

Poëmes, par M. le comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinq-Mars, ou une conjuration sous Louis XIII*. Troisième édition. Paris, Gosselin; Urbain Canel; Levavasseur, 1829. In-8° de XII-344 pages. Imprimerie Lachevardière. *Journal de la Librairie*, 8 août 1829. Réimpression correcte de l'édition précédente, avec une seconde préface :

SUR LA TROISIÈME ÉDITION.

Ces poëmes viennent d'être réimprimés, et voilà qu'on les imprime encore peu de jours après. Lorsqu'ils parurent il y a neuf ans, ils furent presque inaperçus du public.

Tout cela devait être. Les choses se sont bien passées. De part et d'autre on peut être content. Chaque idée a son heure.

C'est bien peu de chose qu'un livre comme celui-ci; mais s'il plaît aujourd'hui, c'est qu'alors il étonna; c'est peut-être qu'il prévenait un désir de l'esprit général, et qu'en le prévenant il acheva de le développer; c'est qu'une goutte d'eau est remarquée lorsqu'elle jaillit au delà d'une mer ou d'un torrent, une étincelle lorsqu'elle dépasse les flammes d'un grand foyer.

Si ce n'était appliquer de trop vastes idées à un humble sujet, on pourrait dire encore que la marche de l'humanité dans la région des pensées ressemble à celle d'une grande armée dans le désert. D'abord la multitude s'avance et n'aperçoit ni ses éclaireurs perdus en avant d'elle, au delà de l'horizon, ni les traînards qu'elle sème en arrière sur sa route; elle sent bien le besoin du mouvement, mais elle en ignore le terme; chaque nouvel aspect, elle croit l'avoir découvert; elle prend possession de l'espace; et quoiqu'elle ne porte sa vue qu'à une étendue très bornée, elle marche incessamment dans des régions sans bornes; elle s'aperçoit qu'on l'a précédée seulement lorsqu'elle trouve l'empreinte des pas sur le sable, et un nom d'homme gravé sur quelque pierre; alors elle s'arrête un moment pour lire ce nom, et continue sa marche avec plus d'assurance. Elle dépasse bientôt les traces du devancier, mais ne les efface jamais. Que ce pas ait été rencontré à une grande ou courte distance, sur la montagne ou dans la vallée, qu'il ait fait découvrir un grand fleuve ou un humble puits, une vaste contrée ou une petite plante, une pyramide ou le bracelet d'une momie, on en tient compte à l'homme qui l'osa faire. Ce faible pas peut suffire à créer une haute renommée, tant la destinée de chacun dépend de tous.

Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule c'est la gloire, aller avec elle c'est la vie, rester en arrière c'est la mort même.

Paris, Élévation, par M. le Comte Alfred de Vigny, auteur de *Cinq-Mars, d'Éloa*, etc. Paris, Charles Gosselin, 1831. In-8° de 27 pages. Imprimerie Cosson. *Journal de la Librairie*, 16 avril 1831. Note préli-

minaire sur «ce poëme, sorte de rêve symbolique». Élévation XIe. v. 7. le donjon; v. 20. sans ordre ni sans nombre; v. 56. pousse la bascule; v. 81. esprits; v. 238. la souffrance et la mort.

La *Revue des Deux Mondes* publie dans son numéro du 1er janvier 1832 *Les Amants de Montmorency*, avec l'observation suivante en note : «En attendant la fin de la *1re Consultation du docteur noir*, qui paraîtra très prochainement, M. Alfred de Vigny nous adresse ce poëme qui fait partie d'un nouveau recueil poétique intitulé *Élévations*, et nous prie de déclarer qu'il désavoue toute autre copie qui aurait pu paraître ailleurs.» Ce désaveu concernait-il les *Annales romantiques* de 1832, qui donnaient pareillement *Les Amants de Montmorency*, «élévation X, fragment d'un volume de Poèmes intitulé : *Élévations*»? Ou un curieux keepsake légitimiste pour 1832, *l'Émeraude, morceaux choisis de littérature moderne*, où cette pièce voisinait avec des morceaux de prose et de poésie ouvertement politiques? La seule variante notable se trouve à l'avant-dernier vers :

Qu'elle montre aux passants en contant le *trépas*.

POËMES, par M. le comte Alfred de Vigny. Bruxelles, E. Laurent, 1834. In-32 de 184 pages.

Signalé par Arthur Boitte, *Bibliographie des ouvrages français contrefaits en Belgique dans le format in-32 et connus sous le nom de Collection Laurent*. Bruxelles, 1882. Ce volume manque à la Bibliothèque royale de Bruxelles, mais M. Boitte en possède un exemplaire. L'éditeur observe qu'il réunit, pour la première fois, l'ensemble de la production poétique de Vigny : en réalité, *Paris* seul est ajouté à l'*Antiquité biblique* (quatre poèmes), à l'*Antiquité homérique* (quatre poèmes), au *Déluge*, à *Éloa* et au *Livre moderne* (huit poèmes). Il semble que cette édition ait été parfaitement autorisée par Vigny, alors que d'autres écrivains intentèrent des procès au «contrefacteur» bruxellois. Du moins, dans une lettre du 27 décembre 1856, il fera allusion à «la Belgique, qui a toujours été fort bonne pour moi...»

POËMES ANTIQUES ET MODERNES, par le comte Alfred de Vigny. Paris, H. Delloye, V. Lecou, 1837. In-8° de VI-383 pages. Imprimerie d'Everat.

Tome Ier des *Œuvres complètes*. *Journal de la Librairie*, 23 décembre 1837. Il est possible que l'impression ait été retardée par les consé-

quences de l'incendie qui détruisit en février 1837 les ateliers d'Everat, Vigny se plaindra, moins d'un an plus tard, de la mollesse que semble apporter son éditeur Delloye à l'achèvement de l'édition. «Vous avez bien, écrit-il le 10 décembre 1838 à son ami Busoni, quelque... manière de savoir s'il s'occupe de préparer la publication de mes sept volumes, dont six sont imprimés...» C'est ici qu'apparaît pour la première fois la préface qu'il gardera. Ensuite les trois divisions : *Livre mystique, Livre antique, Livre moderne,* dans lequel prennent place, tant bien que mal, les deux «élévations». La page de titre énumère, en deux colonnes assez gauches, les poèmes contenus dans le volume : c'est, à l'exception d'*Héléna* et de *L'Ode au Malheur,* tout ce qui a paru dans les recueils antérieurs. La correction typographique est assez soignée.

Pour la première fois, l'article de journal relatif aux événements d'Espagne, dans *Le Trappiste,* est attribué au *Moniteur.* Pas de notes désignant, pour les passages de *Paris,* Lamennais, Constant, les saint-simoniens. *Dolorida* apparaît ici dans un texte fortement remanié, reprenant celui de 1829 aux vers 25 et suivants, abandonnant la fameuse périphrase : Dolorida n'a plus que ce voile incertain, etc. Dans *La Prison,* v. 103. ... on se parle tout bas...

Poésies complètes du comte Alfred de Vigny. Nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1841. In-18 de 244 pages. Imprimerie de Béthune et Plon. *Journal de la Librairie,* 22 janvier 1842. Au printemps de 1841, les pourparlers sont engagés entre le poète et l'éditeur Charpentier, qui a lancé sa bibliothèque in-18 en 1838 (cf. Marsan, *Revue d'hist. litt. de la France,* janvier-mars 1913, p. 51). Le traité, signé le 19 septembre pour une durée de deux ans et demi, accordait à l'auteur 55 centimes par exemplaire et lui laissait sa liberté pour les formats autres que l'in-18. Le tirage de cette édition fut de 1603 exemplaires. *L'Ode au Malheur* est réintégrée, selon le regret exprimé par Sainte-Beuve le 15 octobre 1835 (cependant Vigny n'en avait rien fait en 1837). *Dolorida* est conforme à l'édition de 1837.

Poëmes antiques et modernes, par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1846. In-18 de 244 pages. Imprimerie Crapelet. *Journal de la Librairie,* 12 septembre 1846. Cette édition, tirée à 1096 exemplaires, sera épuisée en 1851. Vigny est revenu à l'ancien titre, ses *Poésies* devant être «complétées» désormais par la série en cours de

préparation, les *Poëmes philosophiques*. Texte conforme à la précédente édition.

Vigny mentionne (lettre à Charpentier du 25 avril 1852) une édition «faite en 1849 chez un imprimeur de Corbeil». Il semble impossible de trouver trace de cette édition, dont le souvenir est sans doute erroné.

Cependant, en dehors de ces réimpressions, de nouveaux poèmes paraissent dans le périodique de Buloz, sans trouver place de longtemps dans un volume.

La *Revue des Deux Mondes* commence le 15 janvier 1843 la publication des *Poëmes philosophiques* : n° 1, *La Sauvage*. En note, à la fin : «*Les Poëmes philosophiques*, dont celui-ci est le premier, formeront un recueil qui doit faire suite aux *Poëmes antiques et modernes* de M. de Vigny.» Pas de date de composition.

Des initiales majuscules à Azaléa, Sagamité, Père, Maître, Loi, République.

v. 34. ... *la* pagne d'écorce...
v. 77. ... à deux *mains* la barrière...
v. 165. ... *sans* sa marche cyclique (corrigé à l'*errata*, p. 1087)
v. 189. Que disent en courant les veines azurées?
Que disent en tombant les gouttes épurées?

N° 2. *La Mort du Loup* paraît dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er février 1843. Pas de variante.

N° 3. *La Flûte* termine, ou presque, la livraison du 15 mars 1843. Initiales majuscules à Pauvre, bon Sens, Candeur.

v. 53. ... la Candeur qui *l'*avoue
v. 95. Sysiphe...

N° 4. *Le Mont des Oliviers* paraît dans la *Revue* du 1er juin 1843.

Pas de guillemets nulle part, sauf pour «Il est permis pour tous de tuer l'innocent», et «que votre volonté...»

Pas de majuscules initiales à fils de l'homme, ange; FRATERNITÉ en capitales.

v. 18. Ne pouviez-vous prier et veiller... (*Adopté dans notre texte.*)

La *Revue* du 15 juillet 1844 publie *La Maison du Berger*, poëme, avec ce sous-titre : «Lettre à Eva» et cette note : «Ce poëme est le prologue du volume des *Poëmes philosophiques* de M. Alfred de Vigny,

dont les quatre premiers : *La Sauvage, La Mort du Loup, La Flûte, Le Mont des Oliviers,* ont été publiés dans cette *Revue.*»

v. 108. ... la flèche élancée...
v. 142. ... son ardeur ni son poids...

Il existe un tirage à part, imprimerie Fournier, «extrait de la *Revue des Deux Mondes*».

Poésies complètes du comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Sixième édition. Paris, Charpentier, 1852. In-12 de 244 pages. Imprimerie Gratiot. *Journal de la Librairie,* 31 juillet 1852. Tiré à 1654 exemplaires; épuisé en août 1858. L'auteur a apporté un soin vraiment particulier à la correction des épreuves de cette édition : elle l'occupe dès le printemps et il renvoie les dernières épreuves le 24 juin (cf. Marsan, *Rev. d'hist. litt.,* 1913, p. 58). Brizeux y veille de son côté. La couverture, à l'instigation de Vigny, portait *Huitième édition* (en comptant à partir de 1822).

Quatre dédicaces subsistent : *Le Déluge* à Ém. Deschamps, *Le Somnambule* à Soumet, *Symétha* à Pichald, *Madame de Soubise* à Ant. Deschamps; elles précèdent les titres.

Peu de guillemets dans les citations de *Moise.* Des tirets multipliés dans le dialogue de *Paris.* Capitales à Ange, Édit, Esprits, Vierges, Nebel, Mages..., dans *Éloa;* à Terre, Monde, Mort dans *Le Déluge;* à Hyacinthe dans *Le Bain;* à Esclaves, Femmes, Filles, Consul dans *Le Bain d'une Dame romaine;* à Cor, Walse, Bal, Frégate; Voyageur, Roue, Fournaise dans *Paris.*

Leçons abandonnées plus tard : p. 62, empreint *de* majesté; p. 94, en bandeau glorieux; p. 98, de son teint; p. 103, Phœbé, pardonnez-lui; pardonne-lui, Morphée; p. 221, Étaient-ils malheureux, Esprits qui le savez!; p. 116, le port du Pyrée. *Dolorida* reprend le texte des éditions précédentes, sans la fameuse périphrase.

C'est de nouveau dans la *Revue des Deux Mondes,* le 1er février 1854, que paraît pour la première fois *La Bouteille à la mer,* «poème détaché du volume inédit des poèmes philosophiques de M. Alfred de Vigny dont la *Revue des Deux Mondes* a déjà publié successivement : *La Maison du Berger, Le Mont des Oliviers, La Sauvage, La Flûte, La Mort du Loup*». Le quatrième volume des *Poètes français* de Crépet, en 1862, reprenait le même texte : c'est à son sujet que Vigny, dans une lettre du 15 mars, guerroie pour ses majuscules, suppliant les imprimeurs de se résigner à l'initiale capitale par laquelle il écrit «Bouteille».

Le Cte Alfred de Vigny (de l'Académie française). *POËMES ANTIQUES ET MODERNES*. Septième édition. Paris, Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat et Cie, éditeurs, 1859. In-8° de 254 pages (dans la *Bibliothèque nouvelle* à 3 francs le volume). Imprimerie A. Bourdilliat. Le *Journal de la Librairie* n'en porte pas trace. Vigny revient à l'in-8° qui a ses préférences. Il garde le même jeu de majuscules que dans l'édition précédente. Mais il laisse une douzaine de coquilles : p. 5, *plongeait;* p. 153, *épouvautent*; p. 183, le *soin* lointain du Cor; p. 233, *amonreuse, dn* désir. Et c'est à cette édition que se rapporte une anecdote contée par Claretie (*La Libre Parole*, 1868, p. 256) sur la distraction de Vigny correcteur d'épreuves. Cette édition, la dernière que Vigny ait lui-même revue, a servi de point de départ à toutes les suivantes : cependant le texte de 1852 avait été certainement revu avec plus d'attention.

La Colère de Samson paraît dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier 1864, avec une note annonçant la prochaine publication du « recueil des œuvres posthumes » auquel appartient ce poème. « Les lecteurs de la *Revue* connaissent déjà quelques-uns des *poèmes philosophiques* qui trouveront place dans ce volume, digne complètement de l'ensemble d'œuvres délicates et fortes que les *Poèmes antiques et modernes* avaient commencé. »

Pas de capitales pour Homme, Femme, DALILA, IL NE ME VERRA PAS; ni de traits de séparation. Quelques différences de ponctuation.

v. 59. Sous son bras, *sous* son cœur...

LES DESTINÉES, poèmes philosophiques par le Cte Alfred de Vigny. Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs. A la Librairie Nouvelle, 1864. In-8° de 191 pages. Imprimerie Claye. *Journal de la Librairie*, 16 janvier 1864. Portrait de Vigny par Ad. Salomon, lithographié par Baudran. L'épigraphe « C'était écrit » figure au faux-titre conformément au vœu exprimé sur le manuscrit. Plusieurs inadvertances qui ont passé dans les éditions ultérieures : p. 129, Mais il *remonte* et dit; p. 160, l'*essieu*; p. 184, ou *traînes* sur le sable. Cf. *supra*, p. 381.

POÉSIES COMPLÈTES. Poèmes antiques et modernes, Les Destinées, Poèmes philosophiques. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Michel Lévy frères, 1864. In-8° de 324 pages. Tome IV des *Œuvres complètes*

de M. le Cte Alfred de Vigny, de l'Académie française. *Journal de la Librairie,* 15 octobre 1864.

Le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. *POÉSIES COMPLÈTES. Poèmes antiques et modernes, Les Destinées, Poèmes philosophiques.* Nouvelle édition revue et corrigée, ornée d'un magnifique portrait sur acier. Paris, Michel Lévy frères, 1866. In-18 de 324 pages. Œuvres complètes in-18. Imprimerie Bouret. Réédité en 1876, in-16 de 321 pages, C. Lévy.

Abandonne les capitales initiales pour nombre de mots auxquels le poète avait tenu à donner des majuscules. P. 18, s'abreuvait *dans* son onde; p. 51, empreint *la* majesté.

Un certain nombre d'inédits de Vigny parviennent à ce moment, par des voies assez indirectes, à la connaissance du public. C'est en septembre 1865, puis en février-mars 1866 dans *La Petite Revue,* que Spoelberch de Lovenjoul insérait les fragments de *Suzanne* dans un article de bibliographie documentaire qu'on retrouvera dans les *Lundis d'un Chercheur.* C'est en 1867 que le *Journal d'un Poète* donnait un certain nombre de vers inconnus ou négligés du public. J.-M. de Heredia y relevait à ce sujet (à la suite du livre d'Anatole France sur Vigny) deux leçons incorrectes aux pages 282 et 285.

POÉSIES COMPLÈTES par le comte Alfred de Vigny. Paris, Charpentier, Calmann Lévy, éditeurs, 1882. In-32 de 331 pages. Imprimerie Capiomont et Renault (Petite Bibliothèque Charpentier). *Journal de la Librairie,* 30 septembre 1882. Texte particulièrement incorrect et négligent. Réédité en 1903. En tête, la reproduction du médaillon de Vigny par David; pour *La Bouteille à la Mer,* un dessin de Jeanniot.

ŒUVRES COMPLÈTES de Alfred de Vigny; *Poésies.* Paris, Lemerre [1883]. Petit in-32 de 299 pages (Petite Bibliothèque littéraire sur velin). Portrait gravé d'après Salomon. *Journal de la Librairie,* 20 octobre 1903. Un certain nombre d'inexactitudes de texte : p. 30, l'élégant rossignol; p. 209, Sur nos pieds; p. 254, il remonte; p. 274, l'essieu; p. 289, traînes sur le sable, etc.

Alfred de Vigny. *LES DESTINÉES,* précédées de *Moïse.* Paris, Ed. Pelletan, 1898. Grand in-8° de 196 pages. Imprimerie Lahure.

Quarante-six illustrations de G. Bellenger gravées sur bois par Froment. Édition de luxe, tirée à 350 + 50 exemplaires. Le texte conforme aux éditions précédentes.

Œuvres complètes d'Alfred de Vigny. Édition définitive. Paris, Delagrave, 1903-1908; 8 vol. in-12. *Poésies. Journal de la Librairie,* 22 août 1903. P. 18, *dans* son onde; p. 31, au *front* de l'orme; p. 63, sous *ta* loi; p. 112, il ajoutait ainsi; p. 121, résiste peu; p. 196, *sur* nos pieds; p. 220, dont le bruit *s'étendait;* p. 237, remonte; p. 253, l'essieu...

On a signalé en leur place divers fragments inédits publiés dans *Les Lettres* (1906) par M. Fernand Gregh. Les innombrables extraits de l'œuvre d'Alfred de Vigny, dans les anthologies et les recueils divers, ne donnent pas lieu à des observations particulières. Diverses corrections ont été proposées dans la *Revue d'histoire littéraire de la France.* Parmi les éditions suscitées par le cinquantenaire de la mort du poète, il convient de signaler surtout, pour sa répartition des poèmes philosophiques, celle de M. Léo Larguier (Paris, Larousse, 1914); pour diverses remarques ingénieuses, les *Œuvres choisies* par M. Jean Giraud (Paris, Société française d'imprimerie, 1913); enfin, pour son appareil critique fort complet, l'édition donnée par M. Estève à la Société des textes français modernes (Paris, Hachette, 1914).

III

JUGEMENTS ET OPINIONS[1].

LA CRITIQUE DES CONTEMPORAINS.

« Le recueil de M. de Vigny, écrit H. de Latouche à son éditeur en 1822, fait beaucoup d'effet dans le monde... » Succès de société d'un recueil anonyme, qui pouvait se recommander, dans certains salons, de la qualité de son auteur. Mais ces premiers vers publiés en volume auraient sans doute passé inaperçus dans la presse, sans la « camaraderie littéraire » par quoi le jeune Romantisme s'efforça de se faire sa place au soleil. Et la réputation de Vigny fut d'abord liée étroitement aux épisodes de la bataille poétique. Hugo rendit compte, dans l'*Étoile* du 24 mars 1822, du livre de son nouvel ami. « Voici enfin des *poèmes* d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! » Les affinités entre Vigny et Chénier, « fraternité remarquable », étaient signalées ; Hugo excusait les taches qu'un lecteur vétilleux risquait de relever, « parmi tant de beautés, des incorrections nées d'un système, des négligences nées de la paresse... »

L'*Album* du 15 juillet 1822, en revanche, est impitoyable pour un volume qui renfermait *La Fille de Jephté :* de ce « faible » recueil, seul le poème de *La Femme adultère* paraît digne d'être relu. La *Quotidienne* du 24 avril (Mély-Janin), le *Drapeau blanc* du 15 juin, le *Réveil* du 25 octobre prenaient parti, à l'égard du recueil anonyme, selon les affinités littéraires — ou politiques — de leurs rédacteurs.

Ce dernier périodique, le 21 novembre 1822, examine les *poésies*

[1] Il ne saurait être question de donner ici une bibliographie complète des imprimés concernant Vigny en général. C'est le *poète* dont on voudrait repérer la « légende » essentielle dans l'opinion française. La *Bibliographie des ouvrages relatifs à Alfred de Vigny,* par H. de Curzon (Besançon, 1897) fournit l'indication des livres les plus importants pour le siècle dernier.

sur la Grèce de Vigny, Guiraud et G. de Pons et trouve dans *Héléna* « une foule de passages empreints d'une haute et véritable inspiration », des vers « simples et grands comme l'Évangile ». Les *Annales de la Littérature et des Arts*, sous la plume d'Ancelot (1822, t. VII, p. 73), conseillèrent au poète de resserrer l'action languissante de ce poème, de le réduire à deux chants, de remédier ainsi à « de graves défauts qui nuisent souvent à l'intérêt ». Saint-Valry, quelques mois plus tard, y célébrait les mérites de son ami (1823, t. X, p. 6). Émile Deschamps, sans doute, consacrait dans le *Moniteur universel* du 29 octobre 1822 un article flatteur aux *Poëmes* de Vigny en même temps qu'aux *Odes et Poésies diverses* d'Hugo et insistait — comme il fera dans la préface des *Études françaises et étrangères* — sur la nouveauté de compositions telles qu'*Héléna, Le Somnambule, La Prison.* « Ce sont les grands effets du drame jetés au milieu d'une poésie descriptive toute nouvelle, dont les tableaux sont comme de belles décorations immobiles autour des personnages agissants. »

L. Thiessé (*Mercure du XIXe siècle*, t. I, 1823, p. 171) signale les *Tablettes romantiques*, avec *La Prison;* le même recueil est examiné par Héreau dans la *Revue encyclopédique* (t. XVII, 1823, p. 630) qui range *La Neige* dans le faible, l'insignifiant et le mauvais du recueil tout entier.

Le Trappiste, poème à tendances politiques, occupa la presse bien pensante : « Il n'est bruit aujourd'hui dans les salons de la capitale que d'une nouvelle production poétique », annonce le *Réveil* du 15 octobre 1822 (cf. *l'Étoile* du 28 octobre); à propos de la troisième édition, annonce dans *l'Étoile* le 20 mars 1823, compte rendu dans la *Foudre* le 25 mars, etc. Hugo célèbre à son tour *Le Trappiste* dans le *Réveil* du 7 et du 10 décembre 1822, vante « l'éclat de ce coloris et la largeur de ce pinceau ». « M. de Vigny n'est pas moins appelé [que Lamartine], par la flexibilité de son talent, la richesse de son imagination, la fraîcheur de sa pensée, la grâce et la vérité de sa poésie, à briller au rang le plus éminent de la littérature » : le *Journal d'un jeune Jacobite* ne reprendra que des fragments impersonnels et amorphes de cet éloge.

On connaît, de même, le fameux article de Victor Hugo sur *Éloa* (*Muse française* du 15 mai 1824), devenu depuis, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, un éloge du *Paradis perdu.* « Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème... drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments; tableau magique qui fait graduel

lement succéder à toutes les teintes de lumière, toutes les nuances de ténèbres; poème singulier qui charme et qui effraie!» La majesté et la grâce, l'effrayante beauté de maint passage cité, la fraîcheur et l'éclat, apanage de l'ami poète, étaient hautement mis en valeur.

Même parmi des critiques modérément hostiles à la nouvelle école, on n'est guère convaincu. L'*Étoile* du 24 mai et du 24 juin s'afflige de l'erreur de Vigny, mal dirigé et égaré par la recherche à toute force de la nouveauté. Les *Annales de la Littérature et des Arts* de 1824 (t. XVI, p. 16) condamnent dans ce poème «extrêmement vanté par les romantiques» un «mélange adultère d'idées religieuses et de sentiments profanes, une espèce de sacrilège dans ce délire de l'imagination».

Le *Journal de Paris* (B. L.) du 3 août 1824 persifle *Éloa*. «Les anges ont-ils des sœurs, et l'auteur, avec son *mystère*, prétendrait-il nous ramener au siècle de Dubartas et de Ronsard? Telles sont les questions qu'il est permis de faire quand on ne va pas dans le beau monde romantique, et qu'on n'a pas lu le *Trappiste*. M. de Vigny ne conçoit ni ne compose comme le commun des auteurs: sujet, pensées, expression, tout est original chez lui.» *Dolorida* est fort maltraitée par la *Revue encyclopédique* de janvier 1825.

Le *Mémorial catholique* (février 1825), sous la plume d'O'Mahony, barre le chemin à *Éloa*, poème romantique avoué, qui a toutes les bizarreries du genre et dont le succès de salon est un signe de la folie du siècle. H. de L[atouche], dans le *Mercure de France au XIXe siècle* (1825, t. IX, p. 347), juge bizarre l'invention du poète, excellente l'exécution, excusable d'ailleurs l'obscurité qui caractérise les vers de la nouvelle école. «Une pensée vaut la réflexion qu'elle commande; et nous sommes las des lieux communs qui ne rapportent pas plus à l'esprit qu'ils n'ont coûté à l'intelligence.» Mais il manque à «cette rêverie si éminemment poétique, pour toucher le cœur comme elle enchante l'esprit, de retracer peut-être des passions qui seraient mieux les nôtres».

Pour longtemps, notre auteur est classé; c'est, comme dit Fontaney,

De Vigny, le frère des anges
Dont il a trahi les secrets.

Et *Joseph Delorme* ne manquera pas de faire une place, dans le *Cénacle*, à celui qu'il appelle

Chantre des saints amours, divin et chaste cygne.

En 1829, A. B[rizeu]x reviendra encore sur *Éloa*, « création fraîche et idéale » qui laisse au lecteur un éblouissement (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXV, p. 304).

Vigny fait souvent figure, au plus fort de la bataille romantique, d'écrivain dévoyé que des maléfices séducteurs entraînent hors de ce qui serait sa vraie voie. La *Revue encyclopédique* de mars 1826 recommandait à l'auteur du *Déluge* « d'en croire les avis de la critique, de préférence aux insinuations perfides de la flatterie qui, dès son début, n'a pas craint de l'appeler du nom de « Racine moderne ». En janvier 1825, le même périodique avait fait raillerie de *Dolorida*.

Pour le *Globe* du 15 avril 1826, « la muse de M. de Vigny est la jolie fille non éduquée : elle a besoin d'aller au couvent ». Des naïvetés, des maladresses déparent un incontestable talent. « C'est un singulier poète que M. le comte Alfred de Vigny... »

C'est surtout la poésie « séraphique » dont s'irritent les comptes rendus des journaux et des revues, et sans doute le succès de *Cinq-Mars* a-t-il rassuré nombre de lecteurs classiques ou mondains. Dans les *Débats* du 24 juillet 1829, D. Nisard consacre aux *Poëmes* un article favorable (cf. *Essais sur l'école romantique*). Le « vague » d'*Éloa*, cependant, l'indispose, et les « subtilités d'expression, si minces et si menues, que l'esprit n'en peut rien saisir ». Mais Vigny a le mérite de savoir se corriger et se perfectionner. « Le style... a des veines de bonheur. Il y a de l'invention dans sa grâce et dans son élégance. Mais la peur du commun le rend parfois obscur et bizarre. »

La *Revue française* de mai 1829, en revanche, ne s'est pas encore familiarisée avec cette poésie qui n'a pas d'analogue ni de substance dans la réalité. Cependant C. M[agnin], dans le *Globe* du 21 octobre, est fort élogieux pour *Éloa*. « Certes, si l'on trouvait dans Klopstock un épisode aussi poétiquement conçu, aussi heureusement exécuté, on se récrierait d'admiration. » Et l'estime croissante du public pour « ce soi-disant barbare, l'écrivain le plus suave, le plus mélodieux, le plus soigneux de la forme » est l'indice d'un progrès du goût (cf. *Causeries et Méditations*, 1843, t. I, p. 225). D'Herbelot s'efforce d'y rallier son ami Montalembert en 1829. « Relisez cela, et je crois que vous en serez enchanté. »

A mesure que la jeune école est amenée à définir ses positions, Vigny figure de plus en plus parmi ses chefs de file. Le trio Hugo, Lamartine, Vigny correspond, dans la préface mise par Ém. Deschamps à ses *Études françaises et étrangères* (1828), à l'innovation dans l'Ode, l'Élégie et le Poème. Vigny a su « être grand sans être long ». De To-

reinx, en son *Histoire du Romantisme* (1829), le trouve «beaucoup trop romantique, car il est souvent inintelligible». J. Janin met presque hors de pair, dans la «coterie» nouvelle, «ce poète élégiaque d'un ordre supérieur, ...poète dans ses deux langages... plus élégant, plus sûr de lui-même» que V. Hugo (*Choix de poésies contemporaines*, 1829). Jay le persifle dans sa *Conversion d'un romantique* (1830). Mais l'adhésion des «jeunes», à cette heure décisive, est acquise à Vigny. La Révolution de Juillet, en cette matière aussi, marquera une brisure.

Un article sympathique d'Em. Deschamps dans l'*Avenir*, le 4 mai 1831, signale bien *Paris*, «sorte de rêve symbolique... détaché d'un recueil incomplet encore, intitulé *Élévations*... Ensemble de compositions dont il donne d'avance une grande et forte idée». L'*Album* de la *Revue des Deux Mondes* (1831, I, 471) analyse et cite le poème, «à la fois de circonstance par le sujet, et de tous les temps par le talent. La riche imagination, et toute la forte et brillante poésie de M. Alfred de Vigny, ne se sont jamais alliées à une pensée plus haute et plus sévère». En revanche, le *National* (2 mai 1831) raille durement cette «mauvaise plaisanterie», sa fausse originalité et son imbroglio apocalyptique. En face de fins de non-recevoir qui sont fréquentes dans l'opinion du régime de Juillet, il faudrait mettre les dithyrambes d'un ancien frère d'armes, Gaspard de Pons (*Adieux poétiques : le Succès*, 31 mai 1831) :

> Toi qui vois de si haut la ville souveraine,
> ... Plus haut que ton *Paris* tu ne pourras monter...

Bien qu'une parodie de 1832, *Le Sacerdoce littéraire ou le Gouvernement des hommes de lettres*, salue en lui le chef d'un chœur de Jeune-France qui font leur entrée au Cirque Franconi, il est clair qu'après 1830 Vigny devient surtout le poète d'un groupe un peu ombrageux et secret, Brizeux, les Deschamps, Barbier, Busoni, que la grande virtuosité de Hugo semble effrayer. Nombreux sont les *minores* qui lui font encore l'hommage d'une dédicace, et qui entendent rester fidèles à une conception plus idéaliste que concrète ou sociale de la poésie. Mais on lui reproche déjà d'être «plus un parfait homme du monde qu'un poète dans la profonde acception du mot». Rétrospectivement, ses œuvres sont passées au crible. Jal a beau jeu à démontrer (*Archéologie navale*, t. I, p. 112) que *la Sérieuse* est une frégate équipée par un ignorant des choses nautiques. En revanche, Gustave Planche (*Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1832) ne croit pas «que *la Sérieuse*

de M. Alfred de Vigny soit moins belle et moins pathétique, parce qu'il n'a pas, comme vous [le romancier naval Ed. Corbière], traversé douze fois l'Océan, parce qu'il a commis, dans les strophes d'une ballade, quelques erreurs qu'un mousse de douze ans pourrait relever». Le même critique (*ibid.*, 1er août 1832) se fait le champion de Vigny en même temps que son discret biographe, et diminue la part du Cénacle dans sa formation. « Heureusement pour lui, il est resté au régiment plutôt que parmi les sociétés littéraires de Paris. »

La vive et passagère émotion soulevée par *Chatterton*, le médiocre accueil fait par le régime de Juillet à *Servitude et Grandeur militaires* n'ont guère servi le renom du poète. Un article [de Rolle?] dans le *National* (16 février 1835) rappelle à propos de *Chatterton* que «M. de Vigny est à peu près le seul de nos écrivains nouveaux qui ait maintenu son esprit dans sa sphère tout idéale et dans sa noble fantaisie. Aucun mélange matériel, aucune lie impure ne l'ont envahi et souillé... M. Alfred de Vigny a l'âme d'un poète, l'âme noble, recueillie, rêveuse, croyante...» De tous les articles de cette époque, c'est celui qui semble avoir le plus touché l'écrivain. Il y avait de l'ambiguïté dans l'étude de Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835: *Portraits contemporains*, t. II): « une certaine vie primitive et saine » paraissait trop décidément refusée à l'œuvre de ce poète, jadis poète pur, aujourd'hui poète souffrant, et qu'on laissait incliner « son vaste front moite et douloureux » dans une solitude nostalgique.

Hugo de son côté affectait-il vraiment de ne retenir, de l'œuvre de ce « gentilhomme fort distingué », qu'un beau poème espagnol appelé *Dolorida?* Il y avait en tout cas un malentendu essentiel entre ces anciens compagnons de lutte. La publication des *Œuvres complètes*, à partir de 1837, était plutôt une façon de dresser le bilan du passé — à quarante ans — que d'annoncer la moindre reprise d'activité prochaine : ce ne fut qu'après le lancement des éditions Charpentier, avec leur format portatif et leur apparence plus maniable, que Vigny put s'apercevoir qu'un public, malgré tout, lui était acquis. Et rien n'est touchant comme la joie ingénue du grand écrivain à constater, par les chiffres fournis par ses éditeurs, que ses vers traçaient insensiblement, dans les masses des lecteurs, quelques larges ondes concentriques.

Il arrive assez souvent qu'on tente dès lors un regard d'ensemble sur sa carrière : en attendant le tardif petit volume d'Eugène de Mirecourt, la *Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts* rend hommage, en 1840, à *Éloa*, « sublime et complète épopée » et à l'espèce de beauté hiératique émanée de la vie et de l'œuvre de l'auteur.

Candidat à l'Académie, à partir de 1842, c'est la Poésie que Vigny entend y représenter; et c'est, comme de juste, *sa* poésie. Elle est un peu oubliée vers ce moment, au milieu de l'entrain humanitaire ou pratique du régime de Juillet. Le *Rivarol de 1842*, s'occupant de Vigny, rappelle qu'« on le trouve vraiment peu fécond en comparaison de Paul de Kock». Il faut, dans la *Galerie des contemporains illustres* de L. de Loménie, dans la *Revue du Lyonnais*, dans l'article du *National* du 22 janvier 1842, rafraîchir les mérites d'*Éloa* et de *Dolorida*. Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1839) consacre une étude assez tiède à son ancien ami; il marque assez justement qu'il n'a jamais su « s'évertuer »; après sa réception et l'indiscret éloge de l'Art par le récipiendaire, il insistera sur son affectation et sur l'«incomplet» de son «pur talent» (*ibid.*, 1er février 1846; cf. une lettre à V. Pavie du 14). Dans son fameux article *Dix ans après en littérature*, enfin, le 1er mai 1840, il négligeait de nommer l'un des initiateurs de la nouvelle poésie. Chaudes-Aigues ne l'accueille pas dans ses *Écrivains modernes de la France* (1841). C'est dans la *Mode*, le 6 mai 1845, que Merle et le vicomte Walsh signalent le candidat nécessaire au fauteuil vacant, «poète aux inspirations nobles et pures, écrivain élégant et profond de l'école spiritualiste».

Chose curieuse, la divulgation de plusieurs poèmes philosophiques ne semble guère modifier, pour les lecteurs français, la situation du poète angélique, du «cygne du Romantisme», et c'est à l'étranger qu'une voix mieux informée se fait entendre (*Dublin University Magazine*, 1843, t. XXII, p. 63). L'opinion a son siège fait, et paraît mal discerner toute la valeur de ces *novissima verba*. Aug. Desplaces (*Galerie des Poètes vivants*, 1847) est un des rares lecteurs qui insistent sur «la fermeté du trait», «l'harmonie entre le style et la pensée» que manifestent les poèmes publiés. Sainte-Beuve lui-même écrivait à Juste Olivier : «De Vigny a reparu dans la *Revue des Deux Mondes* par des vers tirés et figés : cela réussit peu, on aime peu les vers pour le quart d'heure.» Eug. Faure (*Revue indépendante*, 10 février 1846) voudrait en général «un vers plus ferme et plus concis». Lamartine (*Histoire de la Restauration*, II, 207) cite simplement de Vigny «ces œuvres de recueillement et d'originalité qui n'ont point de genre parce qu'elles ne rappellent qu'une âme solitaire comme son talent». G. Planche, reprenant en 1848 dans ses *Portraits littéraires* (I, 165) un ancien article, n'y ajoute pas de mention nouvelle.

Si bien que la renommée de Vigny demeure fondée sur ses seuls débuts. Un article, enthousiaste pourtant, de Barbey d'Aurevilly sur

« le premier de ces novateurs, ou plutôt de ces rénovateurs littéraires, dont nous sommes plus ou moins les fils », s'arrête surtout aux anciens poèmes; *Éloa*, « le fond incommutable de son génie », la « fière beauté » de *Moïse*, les « vers jaillis comme l'eau d'une source » dans *Le Cor* : toute cette pureté sans froideur fait regretter au jeune byronien l'œuvre ultérieure de Vigny (dans le *Pays*; cf. *Les Œuvres et les Hommes*, 3e volume, *Les Poètes*, 1862). C'est aux mérites du début, à la forme exquise et à la blancheur séraphique d'*Éloa*, que s'arrête de même un article de G. Valtier (*Correspondance littéraire*, mars-avril 1863), à quelques mois de la mort du poète.

LA CRITIQUE POSTHUME.

La vraie gloire pour Vigny fut, ainsi qu'il arrive et selon le mot de Balzac, le « soleil des morts ». Deux *Entretiens* de Lamartine, dans le *Cours familier* (XCIV-XCV), vantent « l'homme presque parfait avec lequel j'ai eu le bonheur d'être lié », avec une estimation modérée du poète, mais un rappel particulier des vers de *Moïse* : « toutes les oreilles capables de les supporter en restèrent retentissantes »; Barbey d'Aurevilly, dans le *Nain jaune* de septembre 1863, noue « un crêpe autour de ce médaillon ». Sa disparition suscite des nécrologies plus ou moins élogieuses de Claveau (*Revue contemporaine*, 15 septembre 1863); de Pontmartin (septembre 1863; *Dernières semaines littéraires*), Horace de Lagardie (*Revue nationale*, 10 octobre), L. de Ronchaud (*Revue germanique*, 1er novembre), Em. de La Bédollière (*Siècle*, 20 septembre), Th. Gautier (*Moniteur*, 28 septembre, cf. *Histoire du Romantisme*), J. Levallois (*Opinion nationale*, 1er octobre), L. Ratisbonne (*Débats*, 4 octobre), Claretie (*Revue française*; cf. *La Libre Parole*, 1868), P. Paget (*Illustration*, 3 octobre 1863), Ch. de Moüy (*Presse*, 12 janvier 1864), Barbey d'Aurevilly (*Le Pays*, 31 janvier 1864).

Critique au *Constitutionnel*, Sainte-Beuve consacra à Lebrun et à Gavarni les premiers articles qui suivirent le 17 septembre. Ce ne fut pas dans son étude de la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1864; *Nouveaux Lundis*, VI) que Sainte-Beuve avoua le fond de sa pensée sur son ancien compagnon de Cénacle : il y vante, avec les réserves accoutumées, la noble foi poétique de Vigny, il y reconnaît le « feu divin »

qui ne cessa de l'animer et n'hésite pas à le ranger parmi les êtres doués du don sacré; mais il écrit à Pavie, le 9 octobre 1863 : «Il avait eu de belles parties, mais il était devenu de plus en plus précieux et concerté en vieillissant. Musset l'appelait «le vieil ange», et il avait raison. Quand on est ange et qu'on en fait profession, il faudrait mourir jeune...» Et à Péhant, le 14 août 1868 : «Vigny était un grand poète mais qui avait bien ses travers...»

Le «déclin très bien soutenu» des *Destinées* ne semblait pas, au gré du critique, se distinguer du vol ordinaire de l'auteur d'*Éloa* : ce recueil vient cependant, à cette date, préciser et accroître l'éminence du poète. Si la *Biographie Didot*, par la plume de F. Colincamp, affecte de dédaigner «le scepticisme, le découragement singulier chez un poète qui après tout n'avait pas à se plaindre du sort»; si Ch. de Moüy (*Presse* du 7 mars 1864) en retient surtout la «quiétude morne» et si Vedrenne (*Fauteuils de l'Académie française*) note que les poésies posthumes sont «généralement estimées inférieures aux autres»; si enfin la *Poésie* de P. Albert, en 1868, n'accueille nulle part le nom et la production de cet écrivain, — en revanche Barbey d'Aurevilly rappelle (*Nain jaune* du 24 janvier 1867; *Poésie et Poètes*) que les *Destinées*, quand elles parurent, frappèrent l'attention «par un accent qui fit réfléchir les critiques de nature humaine. Il y avait en ces poésies autre chose que des vers, des rythmes et des mascarades de forme à juger». Cuvillier-Fleury (*Débats*, 1 et 8 mars 1864; *Études et Portraits*) réprouve le fatalisme du philosophe, mais accueille l'émotion du poète; L. de Ronchaud (*Revue germanique*, 1er février 1864) signale la «lente cristallisation» de ces belles œuvres; Aug. Callet (*La Nation*, 9 février 1864) s'irrite de l'enchaînement sinistre des poèmes; Pontmartin (*Débats*, janvier 1864; *Nouveaux Samedis*, I) trouve à ce laconique testament littéraire «un peu de roideur et de tristesse, de froideur et d'obscurité», non sans les plus hauts mérites de pensée. Enfin, un artisan du vers, Th. Gautier, qui avait tant d'estime pour le poème d'*Éloa*, «le plus beau, le plus parfait peut-être de la langue française», admet que les *Destinées* sont «sa plus belle œuvre peut-être».

On envisagea aussi le mérite poétique de Vigny, à l'Académie française, le jour où J. Sandeau y reçut, le 22 février 1866, son successeur Camille Doucet : quoique l'hommage rendu à la personnalité du poète fût placé dans un demi-jour respectueux, son œuvre demeura, dans les deux discours, médiocrement louée. Même tiédeur dans diverses études contemporaines. La Brizolière (*Les Noms aimés*, 1865) voit encore dans *Éloa* «la perle poétique» de Vigny, examine

cependant le mélange «de mysticisme et de philosophie» du dernier recueil. A. de Boissieu (*Lettres d'un Passant*, 2e série, 1869) trouve que Sainte-Beuve a dépassé la mesure de la vérité qu'on doit aux morts, mais hésite à admettre sans réserves la fierté démodée et la haute pudeur de cet «écrivain de rang élevé».

Em. Montégut (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1867, et *Nos Morts contemporains*, I) juge plus harmonieux et plus captivant le premier son de voix du poète, mais reconnaît tout ce qu'il y a de remarquable dans le dernier recueil, et donne, du génie plus intellectuel que spontané de l'écrivain, des caractéristiques pénétrantes.

Cependant — ce qui est l'essentiel — la transmission se fait, sans nouvelle éclipse, de l'ancien romantisme à la nouvelle école poétique. Th. Gautier, dans son *Rapport sur la poésie*, en 1867, met en bonne place «ce cygne» et parle en maître ouvrier de cette poésie supérieure.

Dépendance bien connue de Baudelaire à l'égard d'un de ses premiers admirateurs; hommage de Leconte de Lisle, saluant dans ce romantique hors cadre l'initiateur d'une nouvelle forme, plus large et plus contenue, de poésie, «le poème de *Moïse*, écrit en 1822, précurseur admirable déjà de la Renaissance moderne, par la largeur de la composition autant que par l'abandon complet des formes surannées»; «respectueuse admiration» de J.-M. de Heredia; enthousiaste déférence de Banville pour celui qui fut «comme un signe vivant et visible de notre noblesse» et qui avait exquisement accueilli ses dix-neuf ans, de «l'ineffable sincérité de son beau sourire»; délicieuse initiation de Mistral, que l'image d'*Éloa* poursuit et fascine comme une réalité : autant d'éloges par lesquels une nouvelle littérature confesse son dévotieux respect.

La délicate étude d'Anatole France (Paris, 1868) venait à son heure pour célébrer dignement la pure mémoire du poète, non sans insister sur sa placidité, son «scepticisme profond et doux». Ratisbonne, dans une conférence du boulevard des Capucines (*Revue des cours littéraires*, 23 janvier 1869), replaça la poésie de Vigny dans une biographie sympathique dont le *Journal* fournissait d'autres éléments. Et l'on peut dire qu'ainsi la «légende» de l'écrivain était assurée de passer à la prochaine génération, que les événements historiques de 1870-1871 allaient laisser endolorie, toute prête à goûter surtout, dans la poésie de Vigny, les éléments les plus analogues à son hésitation, les objections faites à la vie, la «précellence de l'Esprit» préférée à l'action, l'absence de confiance et d'illusion (cf. là-dessus A. Beaunier, *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1914) : peut-être même les

«enfants du siège» sont-ils allés trop loin dans cette interprétation à la Schopenhauer.

Ed. Fournier (*Souvenirs poétiques*, 1880) rend hommage à l'initiateur. P. Albert (*Poètes et Poésies*, 1881) étudie cette «âme délicate, presque maladive» et son art «distingué». Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1881) estime que «la vraie gloire de Vigny est dans ses vers». C. Lenient (*Revue politique et littéraire*, 25 août et 1er septembre 1883) replace dans sa biographie l'étude de la poésie de Vigny, non sans insister surtout sur les *Destinées*. P. Bourget prend texte de la réimpression Lemerre pour revenir sur l'auteur de poèmes d'une beauté inaltérée, et trouve dans la «solitude de l'âme» le thème unique de ses plus nobles vers, «œuvres d'un art raffiné traduisant quelques-unes des plus profondes aspirations de l'âme contemporaine» (*Débats*, 24 mars 1885; *Études et Portraits*, I). A. Houssaye, dans le même temps (*Les Confessions*, I, 271), demande «pourquoi l'on n'admettrait pas, parmi les dieux de l'Olympe romantique, cette sympathique figure du soldat-poète... Figure à jamais poétique, beau front habité par le rêve, bouche souriant sous l'amertume de la pensée...» Un peu plus tard, 1892-1893, Spoelberch de Lovenjoul, dans un post-scriptum des *Lundis d'un chercheur*, notant que «le poète semble avoir traversé — ou tout au moins pressenti — nos temps découragés», voit en lui «sans doute l'ancêtre et le précurseur du siècle qui s'annonce, et ce méconnu d'hier pourrait bien être le triomphateur de demain».

Peu de résistance, dans l'interprétation radicalement pessimiste de la poésie vignesque. Em. Des Essarts regrette, il est vrai (*Portraits de maîtres*, 1888), que de ce «génie exemplaire», la jeune génération ne semble prendre que «le grain de Schopenhauer», non «les généreuses parties de son âme et de son talent». Mais une telle délimitation correspond trop bien aux tendances essentielles de l'heure pour ne pas triompher, dans la critique aussi bien que dans l'opinion.

Avec ses constructions ingénieuses, l'étude d'É. Faguet (*XIXe siècle*, 1887) précise admirablement ce point de vue. Elle reproche à Vigny «d'adorer l'idéal et de n'y pas croire», exagère «le désespoir absolu sans recours que le néant», cette profondeur de désolation qui n'a de consolateur que l'orgueil. Le metteur en œuvre est inférieur au créateur d'idées poétiques. Caro (*Poètes et romanciers*, 1888) s'en tiendrait plutôt à la «poésie élevée et chaste» des débuts.

La valeur poétique de Vigny, d'autre part, était soumise à une épreuve d'un genre différent. La première étude d'ensemble sur sa vie, celle de Paléologue (1891), aboutit à un jugement fort équitable sur

les mérites du poète. « Il faut reconnaître à sa poésie quelque chose de grand, de simple et de solennel qui n'appartient qu'à elle... Il a créé la poésie philosophique en France. Par la force et l'étendue de sa pensée, par le sens profond qu'il eut de l'au-delà, par l'intensité du rêve intérieur qu'il porta en lui et dont sa poésie garde la vertu communicative, Vigny est infiniment supérieur à Hugo, dont le génie est ailleurs... »

Les poètes symbolistes, en dépit de la filiation qui, à travers Baudelaire, les rattache à l'auteur de *La Maison du berger,* ne liaient qu'à demi leurs transpositions d'art à la rêverie de Vigny. Ch. Morice (*Littérature de tout-à-l'heure,* 1889) notait qu'au lendemain de l'apothéose d'Hugo, sa renommée restait intacte. Mais ce poète, « qui médite avec entêtement » (R. de Gourmont, *Temps,* mars et avril 1912, *passim*) et dont « le sentiment se fige en aphorismes », déconcertait par trop d'intellectualité l'effort tenté par la poésie française pour assouplir son instrument et se rapprocher de l'intuition. Bien que Viélé-Griffin ait écrit que « le vers de Hugo a été inventé par de Vigny », ou que Du Plessys mette celui-ci au nombre des patrons de son œuvre, la réputation du poète d'*Éloa* reste indécise dans ce groupe. « *Vous ne devez pas* admirer Vigny », aurait déclaré Moréas.

Le centenaire de la naissance de Vigny nous vaut un article où H. de Régnier (*Revue de Paris,* 1er avril 1897) célèbre la haute valeur symbolique de cette date commémorative. Un article de M. Resséjac (*La Quinzaine,* juillet 1897), un poème de L. de Bordes de Fortages (Bordeaux, 1897) sont de la même date. Un sonnet de Sully Prudhomme, en 1898, commémore l'ancêtre de la poésie d'idées :

> Et toute noble Muse est encore héritière
> Du souffle magnanime épars dans tes travaux.

Ses lettres à Mme du Plessis suscitent une subtile étude de J. Lemaitre sur l'« orgueil sauveur » (*Contemporains,* t. VII, 1899) et un feuilleton d'A. Le Braz sur la tendresse profonde qui s'ajoutait à l'« immense pitié » du poète (*Débats,* 26 janvier 1896).

A l'issue du mouvement symboliste, la valeur de Vigny subsiste entière — et au delà; elle s'est accrue du reste de tout ce que sa signification morale et sociale comporte d'actualité. Le poète est, d'ailleurs, mis en pleine valeur par Henri de Régnier (*Figures et caractères,* 1901). Une enquête ouverte en 1902, par l'*Ermitage,* attribue à Vigny 48 mentions, contre 93 à Hugo, 47 à Verlaine et 46 à Lamartine.

Il est visible qu'en plus des mérites strictement littéraires, dont manuels, précis et histoires confirment la durée (Doumic, 1888; G. Pellissier, 1890; Lanson, 1894; Chantavoine, 1899, etc.), une valeur de plus en plus efficace se dégage, pour l'«élite intellectuelle» que la fin du siècle semble appeler à se manifester plus expressément, du noble précédent de la «tour d'ivoire».

Guyau avait, dans *L'Art au point de vue sociologique* (1890), insisté sur la signification collective de cet isolé apparent; F. Brunetière mettait hors de page (*Revue des Deux Mondes,* 1er déc. 1891) «le seul romantique qui ait eu des idées générales et surtout une conception de la vie raisonnée, personnelle, philosophique» : éloge repris dans l'*Évolution de la poésie lyrique.* Avec les livres de L. Dorison, l'œuvre de Vigny entre dans l'interprétation systématique et dans l'histoire des idées. *Vigny, poète philosophe* (1892) noue quelques fils entre l'œuvre poétique, les *Destinées* surtout, et les thèmes dont Auguste Comte se faisait de son côté le défenseur systématique; *Alfred de Vigny et la poésie politique* (1894) étudie spécialement «la mission religieuse propre à la poésie» et rattache l'essentiel des *Destinées* à une tendance positiviste de reconstruction sociale. De Vogüé jette un de ses *Regards historiques et littéraires* sur le poète qui représente le mieux «la poésie idéaliste en France» et l'évoque dans son *Rappel des Ombres* (1900). C'est encore la pensée plutôt que l'art dont Marc Citoleux s'inquiétera dans son étude sur la *Poésie philosophique en France* (1905) et dont G. Mossé (*Nouvelle Revue,* 1er novembre 1907) tentera une rapide synthèse.

La biographie de l'écrivain est retracée, dans le même temps, avec grand luxe documentaire, par l'ouvrage de Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps* (Paris, 1902; réédité en 1913); de nombreuses études de sources le concernent dans des essais de détail ou des études d'ensemble sur les influences subies par le romantisme (Estève, 1907; Baldensperger, 1910; J. Giraud, H. Potez, etc.). Ernest Dupuy interprète avec un tact infaillible les indices épistolaires et les éléments biographiques recueillis et mis en œuvre dans ses deux volumes (1910 et 1912).

Un projet de statue à Paris motive de nombreux articles, un recueil d'«hommages» et de témoignages (R. Eude, *Alfred de Vigny intime,* 1912) où prennent place, outre les sonnets de Sully Prudhomme et de G. Trarieux, des pages de L. Dierx, Haraucourt, V. Margueritte, L. Tailhade, etc. En attendant qu'une telle commémoration soit réalisée, Loches a la statue de Sicard (cf. Nozière, *Temps* du 5 juin et du 16 août 1909).

Diverses occasions permettent à la critique de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le poète. Cat. Mendès entend nuancer de quelques réserves son appréciation de Vigny (*Rapport sur le mouvement poétique français*, 1903) : «le Contempteur plutôt que le Compatissant», l'égoïste adorateur de l'Honneur par dépit de la gloire où d'autres triomphèrent, fait assez pauvre figure dans ces pages qui laissent à son œuvre poétique sa seule «vaste blancheur triste», son calme désespoir sans faiblesse et sans battement de cœur.

Sujet du prix d'éloquence à l'Académie française en 1906, Vigny suscite des «essais», justes de ton et bien informés, de P.-Maurice Masson (1908), de F. Roz (1907). Le poète, avec «l'unité et la variété de son œuvre», est au centre de l'essai de Gaillard de Champris (*La Quinzaine*, juin-juillet 1906; et dans *Quelques Idéalistes*). «Poèmes brefs et obscurs, ainsi les définit E. Zyromski (*Sully Prudhomme*, 1907), mais puissants et d'une substance intellectuelle inépuisable».

Em. Lauvrière (*Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Paris, 1909) propose de résoudre la «double énigme» du poète, «son infécondité et son pessimisme» par «le manque d'une vitalité saine» : c'est un malade que seule la fièvre romantique a pu transporter, çà et là, au-dessus de son ordinaire marasme.

Les attaques multipliées contre le romantisme, vers le début du XXe siècle, n'entament qu'en partie la signification d'un écrivain qui n'appartient à cette école que par des côtés secondaires. Sans doute, l'abbé Bethléem (*Romans à lire et Romans à proscrire*, 1908) dénonce «le plus résolu des fatalistes et le plus indomptable des ennemis de Dieu». Dans les *Études* (25 février 1901), le R. P. Longhaye (cf. *Esquisses littéraires et morales*, t. II, 1902) dévoile chez l'ascète de la rue des Écuries-d'Artois «une morne jouissance de lui-même bien plus que des idées qu'il adorait», et «les ravages que peut faire dans une nature délicate, élevée, généreuse, le dard empoisonné de l'esprit, l'orgueil d'esprit...». Mais même P. Lasserre, terrible pour «l'infatuation littéraire» chez les écrivains, et qui s'apitoye sur cette victime du mal romantique, admire «l'ordonnance serrée et la ferme tenue logique de ses plus beaux poèmes» (*Le Romantisme français*, 1907). C'est sa vie au contraire, en même temps que son œuvre, sa «belle âme» et sa «sainteté» où sa poésie a ses racines, que célèbre Abel Bonnard (*Figaro* du 28 mars 1910).

Des vers de G. Trarieux (*Le Portique, Cabiers de la quinzaine*, 2e de XIe série) et de J. Mélon (*La Maison vers le lac*, 1910) célèbrent deux aspects distincts du poète; des pages de Victor-Émile Michelet (*Évoca-*

teurs) placent «le Désespérant» à côté du «Croyant» Barbey, de Baudelaire ou le Divinateur douloureux, de Villiers de l'Isle-Adam ou l'Initié; Vigny est rangé parmi les «porteurs du Flambeau» par un livre de ce titre (Aug. Cabat, 1911). Le «silence de Vigny» fournit à F. Roz la matière d'un article du *Correspondant*, 25 juillet 1912.

Le cinquantenaire de sa mort, enfin, vaut à sa renommée poétique une diffusion et une publicité qui eût sans doute choqué cet aristocrate. Rééditions des œuvres, publications de correspondances, exhumations biographiques dans la presse, accroissent en surface plutôt qu'en profondeur la signification du poète pour l'heure actuelle. Avec des points de vue divers, des conférences de Jean Aicard, Aug. Dorchain, Ém. Faguet, M. Arnauld, maintiennent dans le champ de l'attention son nom et son œuvre, et répondent à des articles de périodiques, Jean Giraud (*Rev. bleue*, 20 septembre 1913), G. Jean-Aubry (*Rev. de Hongrie*, 15 déc. 1913), A. Thibaudet (*Nouv. Rev. française*, 1er janvier 1914), A. Beaunier (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1914), P. Souday (*Temps*, 28 janvier 1914), d'où se dégage une conception de plus en plus affermie de sa durable valeur : sa fidélité à la poésie la plus haute et à la religion de l'esprit, sa modernité aiguë parfois et ses fortes initiatives, l'optimisme malgré tout de sa conception de la dignité humaine et de son idéalisme, servis par un art dont la technique est parfois insuffisante, mais dont la noblesse n'a pas de défaillances.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avis de l'Éditeur I
Notice biographique..... III

Préface I

LIVRE MYSTIQUE.

Moïse, *poëme*..... 5
Éloa, ou La Sœur des Anges, *mystère*..... 11
Chant premier.. Naissance..... 11
Chant deuxième. Séduction..... 22
Chant troisième. Chute..... 30
Le Déluge, *mystère*..... 41

LIVRE ANTIQUE.

ANTIQUITÉ BIBLIQUE.

La Fille de Jephté, *poëme*..... 57
La Femme adultère..... 61
Le Bain, *fragment d'un poëme de* Suzanne..... 67

ANTIQUITÉ HOMÉRIQUE.

Le Somnambule, *poëme*..... 71
La Dryade, *idylle*..... 75
Symétha, *élégie*..... 81
Le Bain d'une dame romaine..... 85

LIVRE MODERNE.

Pages.
Dolorida, *poëme*..... 89
Le Malheur..... 95
La Prison, *poëme*. XVIIe siècle..... 99
Madame de Soubise, *poëme*. XVIe siècle..... 111
La Neige, *poëme*..... 119
Le Cor, *poëme*..... 123
Le Bal, *poëme*..... 129
Le Trappiste, *poëme*..... 133
La Frégate *LA SÉRIEUSE*, ou La Plainte du Capitaine, *poëme*. 141
La Traversée..... 143
Le Repos..... 149
Le Combat..... 149
Les Amants de Montmorency, *élévation*..... 155
Paris, *élévation*..... 161

POËMES PHILOSOPHIQUES.

Les Destinées..... 173
La Maison du Berger, *lettre à Éva*..... 179
Les Oracles..... 193
La Sauvage..... 201
La Colère de Samson..... 209
La Mort du Loup..... 215
La Flûte..... 219
Le Mont des Oliviers..... 225
La Bouteille à la Mer..... 231
Wanda, histoire russe..... 241
L'Esprit pur..... 255

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I. L'origine et le sens des poèmes..... 261
Suzanne..... 267
Héléna..... 284
II. Les textes imprimés..... 383
III. Jugements et opinions..... 404

ŒUVRES COMPLÈTES

DE GUSTAVE FLAUBERT

EN 18 VOLUMES

Augmentées de variantes, de notes, versions et scénarios et de reproductions en fac-similé de pages d'ébauches et définitives des manuscrits

Madame Bovary	1 vol.
Salammbô	1 vol.
L'Education sentimentale	1 vol.
La Tentation de saint Antoine (versions de 1849, 1856, 1874)	1 vol.
Trois Contes	1 vol.
Bouvard & Pécuchet	1 vol.
Par les Champs et par les Grèves	1 vol.
Correspondance	5 vol.
Œuvres de Jeunesse inédites :	
I. Mémoires d'un fou, œuvres diverses	1 vol.
II. Novembre	1 vol.
III. L'Education sentimentale	1 vol.
Notes de Voyages :	
I. Italie, Egypte	1 vol.
II. Turquie, Grèce, Carthage	1 vol.
Théâtre	1 vol.

Chaque volume, broché	8 fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé, *net*	15 fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin, *net*	22 fr.
Il a été tiré des œuvres complètes 50 ex. numérotés sur chine, *net*	40 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE GUY DE MAUPASSANT

EN 29 VOLUMES

Augmentées de notes, de la correspondance et de 35 nouvelles inédites

Chaque volume, broché	6 fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin, décor spécial, *net*	12 fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin, *net*	18 fr.
Il a été tiré, numérotés, 80 ex. s^r japon, 20 ex. s^r chine, à *net* (*épuisé*)	25 fr.

Boule de Suif, Correspondance, Etude de Pol Neveux	1 vol.
Des Vers, Lettres de Madame Laure de Maupassant à Gustave Flaubert	1 vol.
La Maison Tellier	1 vol.
Mademoiselle Fifi	1 vol.
Une Vie	1 vol.
Contes de la Bécasse	1 vol.
Clair de Lune	1 vol.
Au Soleil	1 vol.
Les Sœurs Rondoli	1 vol.
Miss Harriet	1 vol.
Toine	1 vol.
Yvette	1 vol.
Bel-Ami	1 vol.
Contes du Jour et de la Nuit	1 vol.
Monsieur Parent	1 vol.
La Petite Roque	1 vol.
Mont-Oriol	1 vol.
Le Horla	1 vol.
Pierre et Jean	1 vol.
Le Rosier de Madame Husson	1 vol.
Sur l'Eau	1 vol.
Fort comme la Mort	1 vol.
La Main gauche	1 vol.
La Vie errante	1 vol.
Notre Cœur	1 vol.
L'Inutile Beauté	1 vol.
Théâtre	1 vol.
Le Père Milon / Le Colporteur	1 vol.
Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris	1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE HONORÉ DE BALZAC

EN 40 VOLUMES

Ornés de quinze cents dessins de Charles Huard, gravés sur bois par Pierre Gusman
Texte revisé et annoté par MM. Marcel Bouteron et Henri Longnon

Chaque volume, broché	9 fr.
Demi-reliure chagrin, grain long, sans coins, dos orné, *net*	13 fr.
Demi-reliure chagrin, avec coins (dos orné Canape), *net*	16 fr.
Demi-reliure maroquin, avec coins (dos orné Canape), *net*	24 fr.
Il a été tiré 50 exemplaires numérotés sur japon ancien avec la suite des dessins sur chine	60 fr.